PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA-4

CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE
ET DE CIVILISATION BYZANTINES

PHILADELPHIE ET AUTRES ÉTUDES

1984
14, rue Cujas, 75230 Paris - Cedex 05

ISBN 2-85944-079-8

PRÉFACE

Le présent volume de « Byzantina Sorbonensia » constitue, dans sa plus grande partie, le complément des travaux présentés dans le volume précédent de la série. En effet, la géographie historique du monde byzantin continue à être l'objet majeur de nombreuses études qui y prennent place. On notera que celles qui concernent la partie européenne de l'Empire byzantin traitent de la géographie administrative tandis que l'Orient byzantin, l'Anatolie, est représenté par plusieurs contributions (celle de Monsieur P. Lemerle honore particulièrement la série) ayant toutes trait à une ville, Philadelphie, et à sa région. Ces notes de recherche et ces études consacrées aux sources, à l'histoire, à la topographie ou à la prosopographie de Philadelphie byzantine, notamment pendant les deux derniers siècles de son existence, forment, en vérité, un dossier cohérent qui justifie le titre donné au présent volume. Toutefois, une autre particularité caractérise cet ouvrage : l'apport important de savants étrangers qui ont bien voulu nous confier le résultat de leurs recherches les plus récentes; qu'ils trouvent ici l'expression de mon vif remerciement.

Hélène AHRWEILER

PHILADELPHIE ET THESSALONIQUE AU DÉBUT DU XIV[E] SIÈCLE : A PROPOS DE JEAN MONOMAQUE

L'histoire tourmentée de l'Asie Mineure byzantine au début du XIV[e] siècle est particulièrement bien illustrée par la carrière et le sort de certains personnages de l'époque, originaires ou non de cette région. La vie du pincerne Alexis Philanthrôpènos et celle de Manuel Tagaris (qu'il faut étudier conjointement et en liaison avec l'histoire de l'Asie Mineure occidentale) en donnent un des meilleurs exemples[1]. Mais le destin moins brillant ou moins tragique de personnages de second rang n'est pas moins significatif du désarroi des temps. Telle nous semble être la vie de Jean Monomachos à qui cette notice est consacrée[2].

La famille de Monomachos est attestée en Asie Mineure dès le début du XIII[e] siècle[3] : on trouve des Monomachos exerçant des fonctions importantes (προκαθήμενος) à Smyrne où ils possèdent des biens considérables ; d'autres Monomachos sont installés dans la région de Milet et d'autres

1. Cf. D. NICOL, Philadelphia and the Tagaris Family, in *Neo-Hellenica*, t. I, 1970, p. 9-17 ; sur Alexis Philanthrôpènos, cf. Hélène AHRWEILER, *Byzance et la Mer*, Paris, 1966, *s.v.* et de la même, L'Histoire et la Géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIII[e] siècle, in *Byzance les Pays et les Territoires*, Variorum Reprints, Londres 1976, n° IV, p. 151 (dorénavant, H. AHRWEILER, Smyrne) : l'étude de la famille de Philanthrôpènos reste à faire.

2. Jean Monomachos nous est connu par les correspondances de Michel Gabras (ed. G. FATOUROS, Vienne, 1973, notice sur le personnage, t. I, n° 47, p. 47), Manuel Gabalas (ed. D. REINSCH, Berlin 1974, et surtout cf. S. KOUROUSÈS, *Manuel Gabalas-Matthieu d'Ephèse*, en grec, Athènes 1972, *s.v.*) et par les lettres qu'il envoya à Charles de Valois (ed. Angeliki LAÏOU, *Constantinople and the Latins, The Foreign Policy of Andronicus II 1282-1328*, Cambridge, Mass. 1972, p. 342-343: dorénavant, A. LAÏOU, *Constantinople and the Latins*) et à Catherine de Courtenay (ed. Hélène CONSTANTINIDI-BIBICOU, Documents concernant l'histoire byz. déposés aux Archives nationales de France, in *Mélanges Octave et Melpo Merlier*, Athènes, 1951, p. 1-14 : dorénavant H. BIBICOU, Documents).

3. H. AHRWEILER, Smyrne, p. 156.

enfin dans celle de Philadelphie. La famille est vraisemblablement originaire de l'Asie Mineure, mais on ne saurait dire si elle est liée à l'empereur du XIe siècle Constantin IX Monomaque (ceci semble peu probable), ni si elle a des rapports avec les Monomachos des provinces européennes — Thrace, Thessalie, Constantinople[4] — du XIVe siècle (éventualité à ne pas exclure, comme nous le montre l'histoire de Jean Monomachos et de son frère Constantin installés au début du siècle à Thessalonique[5]), ni enfin si la famille de Monomachatos connue par Anne Comnène à la fin du XIe et au début du XIIe siècle[6], est une branche de celle des Monomachos. Remarquons que le nom semble assez répandu et qu'il est attesté sans interruption depuis le XIe siècle.

Il est certain que Jean Monomachos est originaire de Philadelphie, où il habita avec sa femme et ses enfants au moins jusqu'au siège de la ville par les Turcs en 1304. Homme prospère, Jean Monomachos perdit sa fortune à la suite des événements consécutifs à l'attaque turque (destructions, famine, etc.). De riche, Jean Monomachos devint pauvre, et fut obligé de s'expatrier pour subvenir aux besoins de sa famille qui se trouvait dans la nécessité, nous précise dans une lettre son compatriote Manuel Gabalas[7]. Donc quelques années plus tard (avant 1307/8), Jean Monomachos est installé à Thessalonique où il exerce d'importantes fonctions militaires : « ego autem sum de parte orientis Romanie et custodio fortiliciam attesalonicensem tamquam capitaneus ipsius fortilicie ». Cette précision nous est fournie par la lettre que Jean Monomachos adresse par l'intermédiaire de Philippe Marchiano, de Matthieu Balbo et de son propre frère Constantin Monomachos à Charles de Valois, le prétendant, au nom de sa femme Catherine de Courtenay, au trône de Constantinople[8]. Cette pièce est, avec la lettre de Constantin Doukas Limbidarès adressée au même Charles de Valois, de loin le plus important document du dossier de la conspiration provaloisienne fomentée par des personnalités byzantines[9]. Retenons a) que la lettre de Monomachos est écrite à un moment

4. Cf. F. BARIŠIĆ, Michel Monomachos, éparque et grand connétable (en serbe), in *Zbornik Radova*, t. 11, 1968, p. 215-234, et remarques par S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 111, 276, 377 ; aux Monomachoi connus, ajoutons le moine Léon, mort à Constantinople, dans le couvent du Christ Sauveur entre 1308 et 1322 : cf. S. SALAVILLE, Une lettre et un discours inédits de Théolepte de Philadelphie, in *Rev. Et. Byz.*, t. 5, 1947, p. 110, 113.

5. A. LAÏOU, *Constantinople and the Latins*, p. 342-343.

6. P. GAUTIER, *Anne Comnène, Alexiade, Index*, Paris, 1976, p. 84, Monomachatos Georges.

7. S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 311-312.

8. A. LAÏOU, *op. cit.*, p. 343.

9. Sur le dossier, cf. S. KOUROUSES, Paratèrèseis épi tinôn épistolôn, in *Mélanges N. Tômadakès*, *E.E.B.S.*, t. 39/40, 1972/73, p. 123-124, les sources et la bibliographie sur la question ; du même, Le patriarche Jean XIII Glykys, en grec, in *E.E.B.S.*, t. 31, 1974, p. 312-313.

où les Catalans qui reconnaissaient déjà l'autorité de Charles de Valois ne sont pas encore partis de Kallipolis[10] et donc peu avant l'été 1307[11], et b) que le complot provaloisien regroupe non seulement des réfugiés d'Asie Mineure comme Jean Monomachos lui-même, mais aussi des « maiores », de hautes personnalités byzantines qui ne se manifestent pas ouvertement par crainte de paraître ingrates envers l'empereur Andronic II[12]. La participation au complot de ces « mégaloi anthrôpoi » (hommes importants) est aussi confirmée par la lettre grecque que Jean Monomachos adressa à Catherine de Courtenay à cette même occasion[13].

On a voulu voir dans cette remarque sur l'extension du complot dans les hautes sphères byzantines une allusion à Irène de Montferrat, la seconde femme d'Andronic II, dont le comportement vis-à-vis de son époux impérial et vis-à-vis des Grecs a suscité, on le sait, les plus vives critiques de la part de ses contemporains[14]. Toutefois, il me semble plus raisonnable d'attribuer cette attitude ambigüe à des représentants de la haute administration plutôt qu'aux membres de la famille impériale dont les intérêts dynastiques étaient forcément opposés à tout prétendant. S'il en est bien ainsi, il faut se demander si l'allusion de Monomachos au complot des « maiores » ne concerne pas Nicéphore Choumnos et son entourage. Par la correspondance de Manuel Gabalas, nous savons que Jean Monomachos était en contact avec Choumnos[15], et par Grégoras nous savons que dès la fin de 1306 Nicéphore Choumnos devait se trouver à Thessalonique au chevet de son gendre Jean Paléologue, qui mourut au tout début de 1307[16]. Faut-il ajouter que l'effacement, sinon la disgrâce, de Choumnos commença sûrement en 1305/6 quand il fut remplacé au poste de mésazon par Théodore Métochitès, nommé logothète du génikon[17]. En effet, la poésie autobiographique de Théodore Métochitès nous apprend que Théodore resta deux ans auprès d'Irène de Montferrat à Thessalonique (l'événement se place en 1303-1305)[18] d'où il s'en retourna pour remplacer Choumnos ;

10. A. Laïou, *op. cit.*, p. 342 : Cathalani qui tenent fortilicias in partibus Galipolis et nominant te (Charles) dominum.

11. Cf. les documents publiés par A. Rubió I Lluch, *Diplomatari de l'Orient Catala*, Barcelone, 1947, p. 40-42 : d'après le document n° 34 du 31 août 1307, *ibid.*, p. 42, les pourparlers entre Charles de Valois et les Catalans avaient abouti avant l'arrivée de Chepoy en Grèce.

12. A. Laïou, *op. cit.*, p. 342 : Et sicut ego scribo multi alii scriberent qui sunt de isto consilio maiores nisi timerent ingrati reputari.

13. H. Bibicou, Documents, p. 8, l. 3.

14. Cf. là-dessus, A. Laiou, *Constantinople and the Latins*, p. 200 sq. et surtout p. 213.

15. S. Kourousès, *Manuel Gabalas*, p. 312, note 1.

16. Grégoras, Bonn, p. 241.

17. I. Ševčenko, Review : Nicéphore Choumnos, (J. Verpeaux), in *Speculum*, t. 35, 1960, 491.

18. Du même, *Etudes sur la polémique entre Théodore Métochite et Nicéphore Choumnos*,

ce dernier se trouvait dans la capitale de la Macédoine dès 1306/7, et en 1309/10 il y exerçait officiellement les fonctions de gouverneur, comme nous le précise un document athonite[19].

Comment peut-on tracer la carrière de Choumnos de 1307 à 1309, période pendant laquelle Phakrasès semble exercer d'importantes fonctions dans la ville[20] alors que Michel Gabras, un autre familier de Jean Monomachos, se trouve aussi à Thessalonique (c'est du moins ce que nous concluons de l'information donnée par Gabras lui-même qui, dans une lettre à Maximos, précise qu'il prononça l'oraison funèbre du despote Jean Paléologue[21]) ? C'est sans doute dans l'entourage de Nicéphore Choumnos tombé en disgrâce et éloigné à Thessalonique qu'il faut chercher les officiers fort peu zélés qui entravèrent la défense de la ville lors de l'attaque des Catalans alliés aux Valois en 1308, et dont fait état Thomas Magistros dans son discours en faveur de Chandrènos[22]. Dépêché de Constantinople, Chandrènos a pu organiser la résistance de Thessalonique face à l'agression catalane malgré le peu d'empressement qu'il rencontra auprès de ceux qui étaient chargés de la défense de la ville : tout conduit à reconnaître dans cette attitude le comportement qu'ont sûrement adopté Jean Monomachos et ses amis. Toutefois, les rivalités entre les divers chefs catalans et l'émissaire de Charles de Valois, Thibaud de Chepoy, les opérations victorieuses de Chandrènos contre les armées catalanes qui furent obligées de quitter la Macédoine et de passer en Thessalie, la mort enfin de Catherine de Courtenay en 1308/9 ont mis fin aux velléités provaloisiennes des Byzantins de Thessalonique et d'ailleurs[23]. Quant au secret de la conspiration, il fut bien gardé : aucune source ne la mentionne, aucun conspirateur ne souffrit de l'échec de la conjuration, du moins à Thessalonique[24]. Bien au contraire, on vit tomber en disgrâce celui qui libéra la ville de l'emprise

Bruxelles, 1962, p. 275-276 ; sur les poésies de Métochites, cf. I. ŠEVČENKO-Jeffrey FEATHERSTONE, *Two Poems by Theodore Metochites*, Brookline, Mass., 1981.

19. Document de Chilandar, ed. V. MOŠIN et A. SOVRE, *Supplementa ad Acta Graeca Chilandarii*, 1948, p. 17 : Acte II, l. 9-14. Nicéphore Choumnos nous renseigne sur ses rapports avec la ville de Thessalonique, dans son Symbouleutikos, ed. BOISSONADE, *Anecdota Graeca*, II, p. 137 sq.

20. Sur Phakrasès, cf. Maximi PLANUDIS, *Epistulae*, ed. M. TREU, p. 7, et surtout, p. 10, l. 58.

21. Michel GABRAS, ed. FATOUROS, n° 23, p. 49-50, l. 37-45.

22. Ed. BOISSONADE, *Anecdota Graeca*, II, p. 197.

23. Sur le déroulement des opérations, cf. en dernier lieu, A. LAÏOU, *Constantinople and the Latins*, p. 220 sq., et toujours, G. SCHLUMBERGER, *Expédition des Almugavares en Orient*, Paris, 1902, p. 342 sq.

24. Faut-il lier la condamnation de Moschopoulos au complot provaloisien ? d'après I. ŠEVČENKO, The Imprisonment of Moschopulos, in *Speculum*, t. 27, 1952, p. 133 sq., l'affaire Moschopoulos est plutôt liée à la révolte de Drimys, toutefois la présence des Catalans dans la prison où se trouve Moschopoulos n'exclut point le rapport de cette affaire avec les Valoisiens de Constantinople.

catalane, Chandrènos lui-même, ardemment défendu par Thomas Magistros qui, dans son discours en faveur de ce vaillant général, nous a laissé une description détaillée de la misère et de la désolation qui frappèrent le pays du fait des Catalans[25], à l'époque alliés de Charles de Valois. Faut-il comprendre que le parti provaloisien continua de contrôler Thessalonique (en 1309/10, Choumnos est officiellement gouverneur), et entreprit de saper la réputation du général victorieux par crainte d'être démasqué par lui ? Quoi qu'il en soit, la disgrâce de Chandrènos reste sans explication satisfaisante[26] et la carrière ultérieure de Jean Monomachos prouve que ses égarements provaloisiens restèrent impunis.

Notre Jean Monomachos reste sans doute à Thessalonique pendant le gouvernorat de Nicéphore Choumnos, mais quelques années plus tard, en 1312/13, nous le retrouvons à côté de Michel Gabras, désireux de parachever sa formation (en effet sa lettre à Catherine de Courtenay est pleine de fautes). « Comme il a été déçu dans ses espoirs » écrit Gabras à Gabalas, Monomachos décide de changer d'orientation et d'embrasser la carrière des « logoi », ce qu'il fait avec beaucoup d'application auprès de Michel Gabras[27]. Sommes-nous à Thessalonique ou à Constantinople ? Il me semble que Choumnos, Gabras, Monomachos ont tous regagné la capitale : la levée du schisme arséniate, le 14 septembre 1310, réconcilia sûrement les réfugiés micrasiatiques et leurs amis avec les Paléologues[28]. Nombreux sont ceux qui vont servir désormais les intérêts de la maison régnante, encouragés par l'attitude d'Andronic II qui montra la plus grande clémence, Nicéphore Choumnos le souligne dans l'éloge qu'il composa en l'honneur de l'empereur[29]. Jean Monomachos, formé par Gabras au métier des lettres, embrasse alors une nouvelle carrière, son protecteur et ami le réintroduit auprès de Nicéphore Choumnos qu'il avait jadis connu[30]. C'est sans doute Choumnos qui mettra Monomachos en contact avec Alexis Philanthrôpènos au service duquel notre homme passera le reste de sa vie professionnelle.

Nous savons par la correspondance de Michel Gabras que Monomachos

25. Thomas MAGISTROS, Presbeutikos, ed. BOISSONADE, *op. cit.*, p. 194 sq. ; et du même, Lettre à Josef, sur les attaques des Italiens (Catalans) et des Perses (Turcs), *ibid.*, p. 212 sq.

26. Noter que Magistros demande à Métochites d'intervenir auprès de l'empereur en faveur de Chandrènos : *ibid.*, p. 211, note I ; en tout état de cause il n'est pas possible de penser que Chandrènos, malgré son origine micrasiatique, fut parmi les provaloisiens : c'est en effet lui qui a combattu victorieusement les alliés de Charles, les Catalans.

27. Cf. G. FATOUROS, *Die Briefe des Michael Gabras*, t. II, p. 143, l. 145.

28. V. LAURENT, Les Grandes Crises religieuses à Byzance, in *Bull. de la Section Historique de l'Acad. Roumaine*, t. 26, 2, 1945, p. 225-313, et en dernier lieu, P. NIKOLOPOULOS, Acolouthie du Patriarche Arsénios, in *E.E.B.S.*, t. 43, 1977/8, p. 368 sq.

29. Ed. BOISSONADE, *Anecdota Graeca*, II, p. 1 sq.

30. S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 312, note 1.

devint le lecteur du vieux général aveuglé en 1295 sur ordre du duc Libadarios à cause de sa participation au complot contre Andronic II ; signalons que le duc est sans doute le conspirateur provaloisien des années 1307/8. Quand en 1324, Alexis Philanthrôpènos, libéré de prison, fut envoyé par l'empereur à Philadelphie pour combattre les Turcs qui assiégeaient la ville, il était accompagné de son fidèle serviteur, Jean Monomachos[31]. C'est grâce aux lettres que celui-ci écrit sous la dictée d'Alexis Philanthrôpènos, que le monde apprend les exploits du vieux général ; c'est à Jean Monomachos que les correspondants de Philanthrôpènos écrivent pour demander des réponses à leurs missives : tel est le cas de Michel Gabras, qui, ne l'oublions-pas, fut son maître et ami[32]. De même, il faut croire que le contact entre Jean Monomachos et Manuel Gabalas ne fut jamais rompu. Une lettre de Manuel Gabalas adressée de Constantinople à Monomachos alors à Philadelphie, montre que le comportement de ce dernier dans le pays fut peu conforme à l'attitude à attendre de l'homme de lettres qu'il prétendait être devenu. Gabalas nous apprend que Monomachos est accusé d'avoir offensé par des gestes et par des paroles obscènes la femme et la fille d'un homme (son nom n'est pas donné) qui demanda vengeance et porta l'affaire jusqu'à l'empereur. Gabalas conseille à son correspondant, si l'accusation n'est pas fondée, comme il l'espère, de balayer tous les soupçons et de se laver de la calomnie, avec l'aide de l'archonte (Alexis Philanthrôpènos)[33]. La lettre doit être datée d'avant 1329, date à laquelle Gabalas quitta la capitale[34]. C'est le dernier renseignement que nous possédions sur Jean Monomachos, ce personnage haut en couleur, à qui l'histoire réserva, malgré ses ambitions et ses efforts, un rôle en tout point secondaire.

Toutefois l'activité et le séjour de Jean Monomachos à Thessalonique posent la question de ses rapports avec les Monomachoi qui se trouvent en Thessalie et en Macédoine pendant la première moitié du XIVe siècle. Nous connaissons l'éparque et ensuite grand connétable Michel Monomachos, gouverneur de Thessalie et de Thessalonique (mort entre 1343 et 1346), et son frère (autadélphos) Georges Attouémès Monomachos : ce dernier remplaça l'éparque, en expédition avec l'empereur en Acarnanie, au gouvernorat de Thessalie, à Larissa (1339/40)[35]. L'action de Michel

31. Sur les événements, cf. P. SCHREINER, Zur Geschichte Philadelpheias im 14. Jh., in *Orient. Christ. Per.*, t. 35, 1969, p. 395 sq. ; et mon article sur La Région de Philadelphie au XIVe siècle, in *Comptes Rendus de l'Acad. d. Inscr. et Bell. Lettr.*, t. 1983, janvier-mars, p. 175 sq.

32. Ed. G. FATOUROS, n° 124, 253, 350, 372, 377, 434.

33. D. REINSCH, *Die Briefe d. Matthaios von Ephesos*, Berlin, 1974, p. 185, n° 59, et S. KOUROUSÈS, *Manuel Gabalas* (en grec), Athènes, 1972, p. 262.

34. Sur la carrière de Manuel Gabalas, cf. S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 293 sq.

35. Cf. la carrière de Michel Monomachos et de Georges Attouèmés Monomachos, par F. BARIŠIĆ, ci-dessus, note 4.

Monomachos contre Syrgiannès nous conduit à nous demander si Michel Monomachos n'est pas le même que le mystique Monomachos qui, chargé par Andronic II d'un commandement en Macédoine (vers 1319), arrêta sur l'ordre de l'empereur Syrgiannès, vraisemblablement en août 1320. S'il en est ainsi, il faut considérer que Michel Monomachos fut mystique avant d'être éparque et qu'il est, sans doute, le même que le tatas tès aulès, connu par Gabras[36] ; il faut compléter dans ce sens sa carrière, admirablement tracée par F. Barišić.

On ne saurait dire si l'éparque Michel Monomachos a des rapports avec Michel Sénachèreim Monomachos, connu par une poésie de Manuel Philès[37] : le second patronyme de Michel Monomachos l'éparque doit être celui d'Attouémès puisque c'est ainsi qu'est désigné son « autadélphos » Georges Monomachos[38]. De même on ne saurait dire si Michel Sénachèreim Monomachos est le même que le grand stratopédarque Sénachèreim qui en 1313 est chargé par Andronic II d'assurer et de surveiller le passage des Turcs de Chalil (ils avaient dévasté la Thrace avec les Catalans) de Kallipolis en Asie Mineure[39] ; l'identification de Michel Sénachèreim Monomachos avec le grand stratopédarque est proposée par l'éditeur de Manuel Philès[40], et reprise par R. Guilland[41] ; elle reste une hypothèse.

Quoi qu'il en soit les patronymes Attouémès et Sénachèreim attachés chacun à celui de Monomachos montrent, sans doute, l'existence de plusieurs branches de la famille Monomachos, toutes, notons-le, d'origine anatolienne. Il serait, en outre, intéressant d'examiner si le nom d'Atouémès a des rapports comme il semble probable avec celui d'Atoumanos : si cette hypothèse se vérifie, elle nous expliquera la jonction de ce patronyme avec celui de Monomachos. En effet la famille d'Atoumanos était originaire de Philadelphie (ou de sa région), et un Atoumanos est destinataire d'une lettre de Manuel Gabalas (vers 1311-1313). Gabalas recommande à Atoumanos (influent auprès de l'empereur) un compatriote de Philadelphie, sans doute Jean Monomachos qui n'est point étranger à Atoumanos « puisqu'ils ont été élevés ensemble et grâce à cette éducation commune

36. Sur le mystique Monomachos (prénom inconnu), cf. R. Guilland, *Les Institutions Byzantines*, Berlin-Amsterdam, 1967, t. 1, p. 248 ; et C. Kyrrès, *Byzance au XIVe siècle* (en grec), Nicosie, 1982, p. 19-20. Sur Michel Monomachos tatas de la cour, cf. Michel Gabras, ed. Fatouros, n° 204, 205.

37. *Manuelis Philae Carmina*, ed. E. Miller, t. II, p. 141.

38. F. Barišić, *op. cit.*, p. 226-227.

39. Grégoras, ed. Bonn, p. 254-255.

40. E. Miller, *Manuel Philès, Poésies*, t. II, p. 141, note, 4.

41. R. Guilland, *op. cit.*, t. I, p. 473 : l'auteur croit que l'éparque est de la même famille que Sénachèreim le grand stratopédarque (il ignore le patronyme Atouèmés du frère de l'éparque) et il considère, à tort, que la poésie de Philès mentionne un grand stratopédarque Sénachèreim Monomachos : on l'a vu, la poésie parle d'une bague appartenant à un Michel Monomachos Sénachèreim sans autre qualification.

ils sont devenus plus que des amis, des frères »[42]. Faut-il voir là l'origine des rapports des Atouémès (Atoumanos) avec les Monomachoi ? Ceci ne peut pas être exclu, surtout quand on sait les habitudes matrimoniales à Byzance et quand on n'oublie pas qu'à l'époque surtout tardive, le terme « autadelphos » peut aussi désigner les rapports résultant d'une « adelphopoièsis »[43]. Terminons en rappelant qu'un Bartholomé Atouémès, connu par une poésie de Philès, est peintre et moine et se dit « d'origine royale »[44] : que peut-on conclure de cette affirmation, je l'ignore ; il me semble difficile d'y voir une allusion aux rapports de la famille Atouémès avec Monomachos l'empereur du XIe siècle, ou avec les Sénachèreim qui revendiquent, on le sait, la descendance royale arménienne. Retenons seulement que la famille Monomachos qui est attestée sans interruption depuis le XIe siècle (le sceau d'un Manuel Monomachos est daté du XIIe siècle)[45], retrouve une position d'influence au XIVe siècle, quand nombre de ses représentants abandonnent l'Asie Mineure, à cause sans doute de l'avance turque, pour s'installer en Europe, où ils exercent des fonctions importantes (quand ils ne sont pas des moines) notamment dans l'armée et les commandements des provinces[46].

Hélène AHRWEILER.

42. S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 155, et pour le passage cité, *ibid.*, p. 313, note, 4.

43. Sur ces habitudes, cf. mon rapport au *XVe Congrès Inter. d. Et. Byz., Athènes, 1976, t. I, Histoire*, Erosion sociale et comportements excentriques à Byzance, p. 14 sq. ; et aussi, mon travail sur les Nouvelles hiérarchies et les nouvelles solidarités, in *Travaux et Mémoires*, t. 6, 1976, p. 99 sq.

44. Ed. E. MILLER, t. II, p. 206 ; sur l'antipalamite Théodore Atouémès, ami de Manuel Gabalas, cf. S. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 352.

45. Il est patrice et anthypatos, son sceau est daté par G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, n° 681, du XIe-XIIe siècle.

46. Des alliances matrimoniales contractées à ce moment permettent sans doute aux Monomachoi d'étendre leur influence : il serait important de savoir si les Atouémès ont, comme nous le supposons, des rapports avec les Atoumanoi, dans la mesure où ces derniers sont ralliés au catholicisme (cf. la carrière de Simon Atoumanos par G. FEDALTO, *Simone Atumano monaco di Studio, arcivescovo latino di Tebe, secolo XIV*, Brescia, 1968) ; les contacts de Jean Monomachos avec l'Occident, trouveraient ainsi une suite inattendue.

NOTES POUR L'HISTOIRE D'ALAŞEHIR (PHILADELPHIE) AU XIVE SIÈCLE

Nous nous proposons de traduire et de commenter ici chronologiquement un certain nombre de textes en arabe, persan et turc qui sont déjà publiés, mais dont on n'a pas toujours mesuré la portée en ce qui concerne le sort de Philadelphie, aujourd'hui Alaşehir. Notre étude se divisera en trois sections. La première sera consacrée au problème du paiement de la capitation par les habitants d'Alaşehir. La deuxième concernera l'arrivée des Mongols devant les murs de la cité ; la troisième, enfin, préparée en collaboration avec M.P. Năsturel, soulignera l'importance du travail de la soie dans la-dite ville.

I. Alaşehir (Philadelphie) soumise à la capitation

A Kütahya, au-dessus de la porte d'entrée de la *medrese*[1] dite Vacidiye, se trouve une inscription en arabe spécifiant que le bâtiment a été construit en 714 de l'hégire (17 avr. 1314 - 6 avr. 1315) grâce à des fonds provenant de la capitation d'Alaşehir. Bien que le texte arabe ait été publié à plusieurs reprises[2], son importance justifie sa présence dans un recueil consacré principalement à la ville de Philadelphie. En voici le texte et sa traduction :

عمّر هذه المدرسة المباركة
المولى المعظّم ملك الامرأ و
الكبرا مبارز الدين امور بن ساوجي
من جزيه الآشهر سنة اربع عشر و سبعمائة

* Sigles et abréviations *in fine*.

1. Il s'agit d'une école d'études supérieures qui préparait les cadres juridiques et religieux.

2. Ḫalīl Edhem [ELDEM], Al-i Germiyan kitābeleri (Les inscriptions de la dynastie de Germiyan), dans *Ta'rīḫ-i ʿoṣmānī engümeni meğmuʿasi*, 1re année, fasc. 2, Istanbul 1328/1910, p. 126 ; UZUNÇARŞILI, *Kütahya*, p. 72 ; *Répertoire*, t. XIII, n° 5346, p. 93 ; UZUNÇARŞILI, *Beylikler*, p. 42, n. 6 ; A. SAYILI, Vâcidiyye Medresesi ; Kütahyada bir ortaçağ türk rasathânesi (La *medrese* dite Vacidiyye ; un observatoire turc au Moyen Age), dans *Belleten*, t. XII, fasc. 47, Ankara, 1948, p. 659 n. 24 ; VARLIK, *Germiyan*, p. 33 n. 44, p. 138, 186 (reproduction photographique de l'inscription).



Inscription de la Vacidiye Medrese à Kütahya

Photo : Clive Foss.

« Cette *medrese* bénie a été fondée par le maître reconnu pour sa grandeur, le roi des émirs et des grands, Mubāriz ed-Dīn Umur fils de Savǧı[3] avec [l'argent de] la capitation d'Alašehir l'an 714 ».

En dépit d'une récente monographie consacrée à l'émirat de Germiyan[4], les premières décennies de son existence n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Tout ce que l'on sait sur Umur fils de Savǧı, fondateur de la *medrese*, se limite aux informations contenues dans cette inscription. Il s'agit d'un personnage de haut rang ayant sous sa dépendance d'autres émirs puisqu'il est « roi des émirs »[5]. Il dispose de la capitation d'Alaşehir et la *medrese* qu'il a fait construire, se trouve dans la capitale de la principauté de Germiyan[6]. Tous ces éléments montrent qu'il s'agit d'un chef politique

3. Savǧı signifie messager et, par extension, prophète : G. DOERFER, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*, t. III *Türkische Elemente im Neupersischen*, Wiesbaden, 1967, p. 226-227 ; G. CLAUSON, *An Etymological Dictionary of Pre-thirteenth-Century Turkish*, Oxford, 1972, p. 782-783. Le mot est composé de *sav* (parole) et du suffixe *ǧi* qui sert à former des noms de métier.

4. VARLIK, *Germiyan.*

5. Nous avons trouvé l'expression *melik el-ümerā* (roi des émirs) dans deux inscriptions : 1) inscription apposée sur la *medrese* de Dündar de la dynastie de Ḥamīd à Eğridir datée de 701 (c. 6 sept. 1301), UZUNÇARŞILI, *Kitabeler*, p. 229 ; UZUNÇARŞILI, *Beylikler*, p. 65;2) inscription placée par l'émir Eretna au-dessus de la porte de la Köšk *medrese* à Kayseri, *Répertoire*, t. XV, n° 5812, p. 132.

6. Elle est présentée comme telle par Šihāb ad-Dīn al-ʿUmarī : ʿUMARI, p. 35.

et militaire auquel les habitants d'Alaşehir avaient versé à un moment donné la capitation en signe de reconnaissance de son autorité.

En ce qui concerne les liens de parenté qui existeraient entre Umur b. Savǧı et différents personnages de l'émirat de Germiyan connus par d'autres inscriptions, une extrême prudence est requise. Nous connaissons d'une part un certain Yaʿqūb fils d'Umur mentionné dans l'inscription de Sandıklı datée d'un dimanche du mois de *ǧemāẓī'l-ūlā* de l'année 725[7]. La pierre étant malheureusement brisée en deux, l'inscription présente une petite lacune[8].

Yaʿqūb semble être le fils d'Umur. Etant donné que l'inscription précise que la forteresse fut mise en état par ordre du sultan de Germiyan, sans toutefois révéler son nom, on ne sait pas quel genre de lien existait entre le sultan et l'émir, — simple lien de vassalité ou également lien tribal ou de parenté —. M. Varlık suppose que le sultan de Germiyan était à l'époque Yaʿqūb b. ʿAlīšīr (appelé Yaʿqūb Ier)[9] dont on possède une inscription datée de 699 (c. 28 sept. 1299)[10].

Nous avons d'autre part l'inscription de la *medrese* de Yaʿqūb II, à Kütahya, qui doit dater de 817 (c. 23 mars 1414) environ[11] et qui fait allusion à un parent appelé Umur. Le mot indiquant la parenté est *dede*. Ce passage a donné lieu à l'interprétation suivante[12] : *dede* signifiant grand-père (mais il signifie aussi aïeul)[13], Umur b. Savǧı doit être le grand-père maternel de Yaʿqūb II, puisque l'on sait par le même texte[14], ainsi que par d'autres sources[15] que son grand-père paternel s'appelait Meḥmed. Ainsi, une fille d'Umur b. Savǧı — et par conséquent une sœur de Yaʿqūb

7. *Aḥad* désigne le chiffre un, mais *yevm el-aḥad* désigne le dimanche. Le mois de *ǧemāẓī'l-ūlā* commence le 15 avr. 1325. Les quatre dimanches du mois tombent les 21 et 28 avril et les 5 et 12 mai 1325.

8. M.F. KÖPRÜLÜZĀDE [KÖPRÜLÜ], Aydın oğulları tā'rīḫine ʿā'id (Sur l'histoire de la dynastie d'Aydın), dans *Türkiyāt meǧmuʿası*, t. II, Istanbul, 1928, p. 425 ; UZUNÇARŞILI, *Kitabeler*, p. 42 et pl. 10 ; UZUNÇARŞILI, *Kütahya*, p. 73 et fig. 31-32 ; *Répertoire*, t. XIII, n° 5517, p. 215 ; VARLIK, *Germiyan*, p. 67, 138, 187.

9. VARLIK, *Germiyan*, p. 68, 96.

10. Inscription gravée sur la chaire de la mosquée Kızılbey à Ankara : *Répertoire*, t. XIII, n° 5080, p. 194 ; VARLIK, *Germiyan*, p. 31, 137. Il faut tenir compte de ce que le vocable *ibn* (fils) doit être pris parfois dans le sens de descendant.

11. L'inscription précise que la *medrese* fut ouverte en 814 (c. 25 avr. 1411), mais qu'elle fut saccagée après un mois de fonctionnement par l'émir de Qaraman. Sa réouverture eut lieu seulement deux années et demie plus tard : Ḫalīl Edhem [ELDEM], *op. cit.*, p. 116-120 ; UZUNÇARŞILI, *Kütahya*, p. 79 et suiv. ; VARLIK, *Germiyan*, p. 147.

12. M.F. KÖPRÜLÜZADE, *art. cité*, p. 425 ; UZUNÇARŞILI, *Kitabeler*, p. 44 ; VARLIK, *Germiyan*, p. 68.

13. J.Th. ZENKER, *Dictionnaire turc-arabe-persan*, Leipzig, 1866, p. 424.

14. Cf. *supra* n. 11.

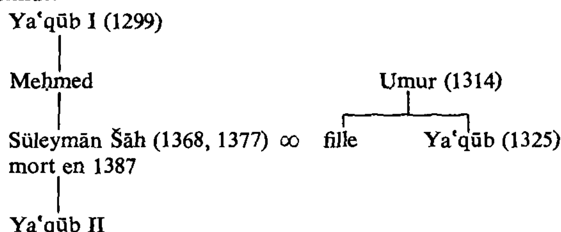
15. Inscriptions à Denizli et Kütahya : cf. VARLIK, *Germiyan*, p. 138.

b. Umur — se serait mariée à Süleymān Šāh, le père de Ya'qūb II. On peut objecter cependant qu'un trop grand laps de temps sépare Umur de Süleymān Šāh, à en juger par la date des inscriptions. Les inscriptions de Süleymān Šāh s'échelonnent de 1368 jusqu'à 1377[16] et il est décédé au début de l'année 1387 ou très peu avant[17]. Un mariage entre une fille d'Umur et Süleymān Šāh paraît peu probable. S'il existe effectivement quelque parenté entre Umur b. Savǧı et Ya'qūb II, il faudrait prendre le terme *dede* plutôt dans le sens d'aïeul, d'autant plus que Ya'qūb désigne son grand-père paternel par l'expression « le père de mon père ».

Cet aperçu montre que nous sommes très mal renseignés sur les débuts de l'émirat de Germiyan. Pour saisir la situation politique qui régnait dans la première moitié du XIVe siècle, il faut se référer à la description de la convocation des émirs des marches frontières par Čoban[18], telle qu'elle est présentée par un chroniqueur contemporain. Parmi les émirs qui firent alors acte de soumission aux Mongols, il y avait « les émirs de Germiyan et les fils de 'Alīšīr »[19] venant de Kütahya et des forteresses des marches. Le territoire était, par conséquent, divisé entre plusieurs chefs, tous de la même tribu ou de la même famille et tous responsables envers le représentant de l'*ilḫan*, c'est-à-dire le souverain mongol de la Perse[20]. Le chroniqueur précise que l'arrivée de Čoban en Anatolie et la convocation des émirs des marches frontières avaient été provoquées par le désordre que ces derniers avaient causé[21]. Sous sa plume, l'événement n'est pas daté ; il en parle immédiatement après avoir évoqué la mort d'Olǧaytu (appelé aussi Ḫarbende ou Ḫudābende) survenue en 716

16. VARLIK, *Germiyan*, p. 64, 138.

17. VARLIK, *Germiyan*, p. 66. Voici le tableau généalogique tel qu'il a été proposé. Nous avons ajouté entre parenthèses les dates des inscriptions par lesquelles ces personnages sont connus.



18. Sur ce personnage voir ci-dessous p. 24-25.

19. AQSARAYĪ (Kerīm ed-Dīn Maḥmūd b. Meḥmed), *Müsāmeret ul-aḫbār*, éd. O. TURAN, Ankara, 1944, p. 311. Le vocable « fils » — ici au pluriel — doit être pris dans le sens de descendants.

20. Sur la conception du pouvoir partagé entre les membres de la famille régnante voir O. TURAN, Anatolia in the period of the Seljuks and the Begliks, dans *The Cambridge History of Islam*, t. I, Cambridge, 1970, p. 252 ; VARLIK, *Germiyan*, p. 95-96.

21. AQSARAYĪ, *op. cit.*, p. 311.

(c. 26 mars 1316)[22]. D'autres sources la placent en 714 (c. 17 avr. 1314) — c'est cette date qui est retenue — ou 715 (c. 7 avr. 1315)[23].

Il est frappant que la mise au pas des émirs des marches frontières coïncide chronologiquement avec la date de l'inscription. Ce n'est peut-être pas là un hasard, puisque l'on sait qu'il existait une entente entre l'empereur Andronic II et les Mongols (cf. ci-dessous section II). Quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas que les émirs de Germiyan aient joui longtemps de la capitation d'Alaşehir, sinon ils l'auraient léguée également — au moins en partie — pour l'entretien de la *medrese*[24]. Or, lorsque Bāyezīd Ier conquit Alaşehir en 1390[25], il légua la capitation de la ville à la fondation de bienfaisance qu'il avait fait élever à Brousse[26] et l'on sait que les sultans ottomans, à l'exception de Meḥmed II, n'ont pas touché aux legs pieux établis par des souverains ou dignitaires musulmans qui les avaient précédés[27].

Pour ce qui est de l'histoire byzantine, on retiendra que la capitation (*ǧizye*) était un impôt de la catégorie des droits religieux[28] et qu'elle frappait

22. Sur sa mort B. SPULER, *Encyclopédie de l'Islam*², t. III, Leyde-Paris, 1971, p. 1148-1151, *s.v.* Ilkhans.

23. O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque des Seldjouqides), Istanbul, 1971, p. 639-640 et n. 63. L'auteur s'appuie sur plusieurs ouvrages manuscrits. Il explique la différence entre les dates par la durée de la campagne contre les Qaramanides, ces derniers n'ayant pas fait acte de soumission. Cf. F.N. UZLUK, *Anadolu Selçukluları devleti tarihi* (Histoire des Seldjouqides d'Asie Mineure), Ankara, 1952, p. 67 et texte p. 94 (fol. 46 r°) : « Čoban beğ arrive en Rum et assiège Qonya : 715 » (c. 7 avr. 1315).

24. Parmi les revenus fiscaux qui alimentaient la *medrese* d'Atabeğ et la mosquée du sultan ʿAlāʾed-Dīn à Konya figure aussi la capitation : N. BELDICEANU, Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Recherches sur la province de Qaraman au XVIe siècle*, Leyde, 1968, p. 73 et n. 3, 6.

25. SCHREINER, *Philadelpheia*, p. 404-411.

26. E.H. AYVERDI, *Istanbul mi'mârî çağının menşe'i* ; I *Osmanlı mi'mârîsinin ilk devri, 630-805/1230-1402* (L'origine de l'architecture constantinopolitaine. I. Les débuts de l'architecture ottomane), Istanbul, 1966, p. 365, 367, 422, 462. Le registre qui contenait entre autres une copie de l'acte de legs pieux de Bāyezīd Ier a brûlé en 1957, *op. cit.*, 365 n. 1.

27. Les registres de recensement ottomans abondent en exemples de fondations pieuses remontant à l'époque des émirats anatoliens, voire à l'époque seldjouqide, qui continuaient à bénéficier sous les Ottomans des revenus dont elles avaient été dotées à l'origine ; citons à titre d'exemple F.N. UZLUK, *Fatih devrinde Karaman eyaleti vakıfları fihristi* (Répertoire des legs pieux du gouvernorat de Qaraman à l'époque de Meḥmed II), Ankara, 1958.

28. Irène BELDICEANU-STEINHERR, Fiscalité et formes de possession de la terre arable dans l'Anatolie préottomane, in *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, t. XIX/3, Leyde 1976, p. 264-267. Les Archives de la Présidence du Conseil à Istanbul conservent un fonds de registres de *ğizye* : A. ÇETIN, *Başbakanlık Arşivi kilavuzu* (Guide des Archives de la Présidence du Conseil), Istanbul, 1979, p. 133. Il en existe cependant aussi dans d'autres fonds : *registre de capitation de plusieurs régions de Roumélie* (*1502-1522*), Archives de la Présidence du Conseil, fonds *Maliyeden Müdevver n° 37* (1105 p.). Présentation d'un registre de capitation sous forme de tableaux : Ö.L. BARKAN, 894 (1488/89) yılı cizyesinin tahsilatina âit muhasebe bilançoları (Bilans concernant le

seulement les *ẕimmī*, c'est-à-dire les sujets non musulmans d'un Etat musulman[29]. Le vocable *ǧizye* implique par conséquent que le territoire de Philadelphie avait fait à un moment donné partie intégrante d'un pays musulman, notion qui n'est pas contenue dans le terme tribut (*ḫarāǧ* ou *verim*)[30]. La dépendance directe d'un Etat musulman n'entraîne pas cependant nécessairement la présence d'agents sur le territoire en question. Les autorités musulmanes accordaient parfois à certaines communautés le privilège de s'administrer elles-mêmes en échange du versement d'une somme forfaitaire[31]. Nous supposons que la dépendance directe de l'émir de Germiyan fut de courte durée, car, une dizaine d'années plus tard, la guerre fait rage entre les Philadelphiens et les émirs de Germiyan et d'Aydın[32].

II. Les Mongols devant Alaşehir (Philadelphie)

La Bibliothèque Nationale de Paris possède sous la cote *suppl. pers. 1553* une chronique anonyme intitulée *Tā'rīḫ-i al-i Selčuq* (Histoire de la famille de Selčuq) qui compte 47 feuillets[33]. La ville d'Alaşehir est mentionnée au fol. 46 r°.

Cette partie de l'ouvrage se présente comme une chronique brève. On y trouve seulement une succession de faits suivis d'une date, le dernier événement mentionné étant la mort du sultan mamelouk Melik en Nāṣir

recouvrement de la capitation pour l'année 894/1488-1489), dans *Belgeler*, t. I/1, Ankara, 1964, p. 5-8.

29. Cl. CAHEN, H. INALCIK, *Encyclopédie de l'Islam*², Leyde-Paris, t. II, p. 573-581, *s.v.* Djizya.

30. Le terme *ḫarāǧ* a plusieurs sens. Il désigne le tribut versé par les pays vassaux : M. GUBOGLU, Le tribut payé par les principautés roumaines à la Porte jusqu'en début du XVIe siècle d'après les sources turques, dans *Revue des études islamiques*, t. XXXVII/1, Paris, 1969, p. 49-80 ; A.L.S. LAMBTON, Cl. CAHEN, C. ORHONLU, A. SUBHAN, *Encyclopédie de l'Islam*², t. IV, Leyde-Paris, 1978, p. 1062-1087, *s.v. kharadj*. Le terme *verim* est employé dans le même sens dans un acte notarial génois de l'île de Chios daté de 1398 : Elizabeth A. ZACHARIADOU, Note sur l'article de Matoula Couroupou, dans *Geographica Byzantina*, Centre de recherches d'histoire et de civilisation byzantines, série *Byzantina Sorbonensia*-3, éditée par Hélène AHRWEILER, Paris, 1981, p. 79 et n. 5. Le terme est tombé très tôt en désuétude. Au XVe siècle *verim* apparaît avec le sens général d'impôt : *Tarama Sözlüğü*, t. VI, Ankara, 1972, p. 4172. Les autres sens de *ḫarāǧ* sont les suivants : impôt foncier, en particuler sur les vignes, cf. BARKAN, *Kanunlar*, p. 4 § 21 ; 25 § 15 ; 60 § 21 et index sous harac-ı arazi, harac-ı arziye, harac-ı zemin. A.L.S. LAMBTON, Cl. CAHEN, C. ORHONLU, A. SUBHAN, *art. cité*, p. 1085. *Ḫarāǧ* (ou baš *ḫarāǧ*) enfin, désigne la capitation, cf. ci-dessus n. 28.

31. Cl. CAHEN, H. INALCIK, *Encyclopédie de l'Islam*², Leyde-Paris, 1965, p. 577, *s.v.* djizya.

32. Voir ci-dessous section II.

33. Edition en facsimilé et traduction en turc : F.N. UZLUK, *Anadolu Selçukluları devleti tarihi* (Histoire des Seldjouqides d'Asie Mineure), Ankara, 1952.

survenue en 741[34] (fol. 46 v°). A la fin, une autre main a consigné la mort violente[35] d'un descendant de la famille de Selčuq, à savoir ʿAlā ed-Dīn b. Ṣüleymān Šāh b. melik Rukn ed-Dīn b. sulṭān Ġiyāṣ ed-Dīn Keyḫusrev b. ʿAlā ed-Dīn Keyqubād un dimanche, le 6 du mois de *muḥarrem* de l'année 765 (15 oct. 1363).

En ce qui concerne les données chronologiques, l'ouvrage paraît digne de foi puisque les sondages que nous avons effectués montrent que certaines d'entre elles se trouvent confirmées par d'autres sources[36] et lorsque le chroniqueur ajoute également le jour de la semaine, il y a concordance[37].

Voici le texte et la traduction du passage concernant Alaşehir[38] : *Ms.* fonds *suppl. pers. 1553*, fol. 46 r°.

ستدن تمور تاش بكشهر را و اسيرى سليمانشاه‌را روز پنچشنبه ياز دهم ماه ذى القعده سنه ست
و عشرين و سبعمائه آمدن خبر جوبان بك و دمشق خوآجه در الآشهر و كرفتن تمورتاش
سلطان شاه و ملكشاه‌را كه پسران بالتو بودند و كشته شدن دوازده امير ديكر از هزاره
مغل بر دست تمورتاش و خود بطرف قيصريّه آمدن و كريختن ارتّنابك و سنقر اغا بولايت
قرمان اوّل ذى الحجه سنه سبع و عشرين و سبعمائه كريختن تمورتاش بشام اوّل ذى الحجه
سنه سبع و عشرين و سبعمائه .

« Prise de Beğšehri[39] par Timurtaš et capture de Süleymān Šāh, le jeudi 11 *ẕī'l-qaʿde* de l'année 726 (jeudi 9 oct. 1326). Arrivée de la nouvelle de Čoban et de Dimašq Ḫwāğe à Alašehir. Capture de Sulṭān Šāh et de Melik Šāh qui sont les fils de Baltu, par Timurtaš et mise à mort de douze autres émirs faisant partie des unités mongoles de mille hommes[40] du fait de Timurtaš. Son départ en direction de Qayṣeriye et la fuite d'Ertena beğ et de Sunqur Aġa dans le pays de Qaraman au début de *ẕī'l-ḥiğğe* de l'année 727 (18 oct. 1327). Fuite de Timurtaš en Syrie, début de *ẕī'l-hiğğe* de l'année 727 (18 oct. 1327) ».

Traçons d'abord le cadre historique. Nous sommes sous le règne du souverain mongol de Perse Ābū Saʿīd (1316-1335)[41]. Čoban est un émir puissant, marié à une sœur du souverain. Il a plusieurs fils ; le texte n'en

34. K.V. ZETTERSTEEN, *Encyclopédie de l'Islam*, t. III, Leyde-Paris, 1936, p. 924-926, *s.v.* al-Nāṣir.

35. Elle se traduit par le mot *šehīd* (martyre).

36. Voir ci-dessous p. 25 et n. 55.

37. Le 11 *ẕī'l-qaʿde* était en effet un jeudi, voir ci-dessous texte p. 23.

38. Notre traduction diffère légèrement de celle de F.N. UZLUK (*op. cit.*, p. 68). Nous remercions Mme B. Simone et M. A. Calmard pour leurs conseils et suggestions au sujet de la deuxième phrase du passage.

39. Aujourd'hui Beyşehir sur les bords du lac de même nom.

40. *Hezāre* dans le sens d'unité de mille guerriers se trouve aussi dans d'autres textes contemporains : *Shaikh Uwais*, texte p. 154 : « *ve diger-i umerā-i tumān ve hezāre* » (et les autres émirs des unités de dix-mille et mille) ; traduction p. 55.

41. B. SPULER, *Encyclopédie de l'Islam*², t. III, Leyde-Paris, 1971, p. 1148-1151, *s.v.* Ilkhans.

énumère que deux, Dimašq Ḫwāǧe et Timurtaš. Il a aussi une fille, Baġdād Ḫatun, épouse de Ḥasan Buzurg, de la famille des Ǧelair[42]. Tous ces personnages se trouvent impliqués dans un drame qui finit par la mort violente de la plupart d'entre eux. Il est certain que c'est la jalousie, suscitée par la toute-puissance de la famille des Čobanides, qui avait scellé le sort de celle-ci[43], les événements qui amenèrent sa perte ne devant être considérés que comme des détonateurs. Ābū Sa'īd tenait rigueur à Čoban parce que ce dernier avait déjoué son intention de se marier avec Baġdād Ḫatun. Après la mort de Čoban, il obligea d'ailleurs Ḥasan Buzurg à divorcer pour pouvoir l'épouser[44]. La première victime fut cependant Dimašq Ḫwāǧe. Accusé d'avoir pénétré dans le harem du souverain, il fut tué le 5 *ševvāl* 727 (24 août 1327)[45]. Ordre fut donné aussitôt d'arrêter les autres membres de la famille. Čoban se réfugia à Hérat auprès de Melik Ġiyāṯ ed-Dīn, qui le fit cependant mettre à mort en *muḥarrem* 728 (c. 17 nov. 1327)[46]. Timurtaš, qui se trouvait au moment de ces événements en Anatolie, quitta précipitamment le pays et s'enfuit en Egypte où il fut exécuté une année plus tard par ordre du sultan mamelouk[47].

Les autres personnages mentionnés dans le texte sont Süleymān Šāh de la dynastie des Ešref qui fut tué par Timurtaš[48], Ertena (ou Eretna), beau-frère de Timurtaš qui fonda par la suite un Etat indépendant en

42. R.M. SAVORY, *Encyclopédie de l'Islam*², t. II, Leyde-Paris, 1965, p. 69 *s.v.* Čūbanides.

43. Plusieurs sources soulignent la toute puissance de la famille des Čobanides : *Shaikh Uwais*, texte p. 152, trad. p. 54 ; 'UMARĪ, p. 29 ; MĪRḪWAND, p. 512.

44. MĪRḪWAND, p. 507, 526-527.

45. ḤAMDU'LLĀH MUSTAWFĪ'-l-QAZWĪNĪ, *Ta'rīḫ-i guzīde*, éd. E.G. BROWNE sous le titre *The Ta'rikh-i Guzida or « Select History » of Ḥamdu'lláh Mustawfi-l-Qazwini*, 2ᵉ partie, Leyde, 1913, p. 150 ; *Shaikh Uwais*, p. 55, 154. Le scribe a écrit 828 ; l'éditeur n'a pas remarqué que le scribe a confondu les chiffres 7 et 8 qui sont représentés par le même signe, à savoir un angle aigu. La pointe vers le bas, il désigne le 7, la pointe vers le haut, il signifie huit. Il faut par conséquent corriger la date en 727. MĪRḪWAND, p. 512-513 ; TURAN, *Takvim*, p. 71 (*ševvāl* 727) ; R.M. SAVORY, *art. cité*, p. 69 ; B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, Berlin, 1968, p. 125.

46. ḤAMDU'LLĀH MUSTAWFĪ, *op. cit.*, p. 150 ; ḤĀFIẒ-I ĀBRŪ, *Zeyl ǧāmi' et-tevārīḫ-i Rešīdī*, éd. HANBABA BAYĀNĪ, Teheran 1350, p. 177 et suiv. ; *Shaikh Uwais*, p. 56 (le souverain se nomme Nāṣir ed-Dīn) ; MĪRḪWAND, p. 521 ; R.M. SAVORY, *art. cité*, p. 69 ; B. SPULER, *op. cit.*, p. 125.

47. MĪRḪWAND, p. 524 ; R.M. SAVORY, *art. cité*, p. 69 ; B. SPULER, *op. cit.*, p. 125.

48. Šihāb ad-Dīn al-'Umarī dit que le « fils d'Ešref » (ibn Ešref), c'est-à-dire Süleymān Šāh, fut tué et mutilé : 'UMARĪ, p. 31. Quant à Eflākī, il rapporte que Süleymān Šāh fut noyé dans le lac de Beyşehir : ŠEMS ED-DĪN AḤMED EL-EFLĀKĪ, *Menāqib el-'arifīn*, éd. T. YAZICI, t. II, Ankara, 1961, p. 925. La prise de Beyşehir par Timurtaš est mentionnée également dans trois chronologies. Soulignons en une particularité. Au lieu de donner la date de l'hégire, elles précisent le nombre d'années qui se sont écoulées depuis l'événement considéré et il faut calculer soi-même la date. TURAN, *Takvim*, p. 13 : 724 (c. 30 déc. 1323) ; p. 47 : 762 (c. 8 déc. 1325) ; [N.] ATSIZ, *Osmanlı tarihine ait takvimler* (Chronologies concernant l'histoire ottomane), Istanbul, 1961, p. 19.

Anatolie[49], et Sunqur Aġa dont nous possédons une inscription à Niğde[50]. Baltu était un chef militaire qui s'était révolté contre Ġazan Ḫan et qui fut exécuté à Tebriz en 1296[51]. Il avait deux fils, Sulṭan Šāh et Melik Šāh qui furent capturés par Timurtaš, mais seul le premier, le plus jeune, périt alors, comme nous l'apprend l'inscription apposée sur l'oratoire dit d'Alemşah à Sivrihisar, datée de *muḥarrem* 728 (c. 17 nov. 1327)[52].

Revenons au texte. La deuxième phrase est tellement laconique qu'elle a donné lieu à des interprétations différentes. F.N. Uzluk, auquel nous devons une traduction turque de la chronique, a compris que Čoban et Dimašq Ḫwāğe s'étaient déplacés à Alaşehir[53], mais cette interprétation ne tient compte ni des faits historiques, ni de la grammaire. Quant à I.H. Uzunçarşılı, il a tiré de ce passage la conclusion que Timurtaš s'apprêtait à conquérir la ville[54]. Or les sources byzantines sont muettes sur ce point.

Compte tenu des événements et de la date à la fin du passage, « la nouvelle de Čoban et de Dimašq Ḫwāğe » ne peut être que la nouvelle concernant la mort de Dimašq Ḫwāğe et la fuite de Čoban, en un mot l'annonce de la chute de la famille. Il ne fait pas non plus de doute que la nouvelle était destinée à Timurtaš, car le texte évoque son départ pour Kayseri (Césarée) et sa fuite en Syrie. La nouvelle provoque aussi la fuite de son beau-frère Eretna et de Sunqur Aġa[55]. N'oublions pas qu'Ābū Sa'īd avait ordonné de poursuivre tous les membres de la famille[56].

En ce qui concerne la chronologie, une seule date clôt le passage, à savoir le début de *ẕī'l-ḥiğğe* 727 (18 oct. 1327), or il est certain que tous les événements — l'arrivée de la nouvelle, la capture des fils de Baltu, la mise à mort des douze émirs et la fuite de Timurtaš —, n'ont pas eu lieu en un seul jour.

49. Uzunçarşılı, *Beylikler*, p. 155-160.

50. Il fit construire une mosquée à Niğde. La date de la construction - 736 (c. 21 août 1335) - est inscrite sur la base du minaret, F.N. Uzluk, *Anadolu Selçukluları devleti tarihi* (Histoire des Seldjouqides d'Asie Mineure), Ankara, 1952, p. 66. Sur la mosquée : A. Gabriel, *Monuments turcs d'Anatolie*, t. I, Paris, 1931, p. 123-135.

51. B. Spuler, *op. cit.*, p. 354 ; O. Turan, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque des Seldjouqides), Istanbul, 1971, p. 618.

52. Ahmet Tevhit, Sivrihisar kasabasile Pessinuntus harabeleri hakkında rapor (Rapport sur la bourgade de Sivrihisar et les ruines de Pessinonte dans *Maarif Vekâleti Mecmuası*, fasc. 17, s.l., 1929, p. 132. Sur la capture de Sultān Šāh et de Melik Šāh voir ci-dessus p. 23.

53. F.N. Uzluk, *op. cit.*, p. 68.

54. Uzunçarşılı, *Beylikler*, p. 43, 151. L'auteur ne cite pas sa source, mais il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une allusion à ce passage.

55. Les chronologies mentionnent l'arrivée d'Eretna et de Sunqur Aġa auprès de Bedr ed-Dīn, [l'émir de Qaraman], sans en indiquer cependant la raison : Turan, *Takvim*, p. 13, 47 ; [N.] Atsiz, *op. cit.*, p. 19.

56. Ḫāfiẓ-i Ābrū, *op. cit.*, p. 170 ; Mīrḫwānd, p. 514.

Cette date s'applique certainement au dernier événement, le départ de Timurtaš d'Alaşehir provoqué par la mauvaise nouvelle reçue[57]. Celle-ci n'a pu cependant parvenir à Alaşehir que de quinze à vingt jours après le 24 août 1327 (date de la mort de Dimašq Ḫwāge à Sultaniye), en raison de la distance séparant les deux villes. Timurtaš se trouvait donc avant le 18 oct. 1327 à Alaşehir. Soulignons que nous ne connaissons pas une ville homonyme en Anatolie et qu'il s'agit par conséquent bien de Philadelphie.

Une question reste à résoudre : pourquoi Timurtaš se trouvait-il à Alaşehir ? Pour y répondre, il faut revenir un peu en arrière afin de saisir la situation politique de l'Anatolie à cette époque. Timurtaš fut nommé gouverneur de Rum[58] en 1316. Faisant preuve d'une trop grande indépendance vis-à-vis d'Ābū Sa'īd — les chroniques disent qu'il avait fait battre monnaie à son propre nom et s'était proclamé Mahdi[59] —, il dut se rendre auprès de l'*ilḫan* et il ne fut pardonné que grâce à l'intervention de son père. Šihāb ad-Dīn al-'Umarī raconte que ce sont les *beğ* turkmènes qui avaient alerté Čoban sur les agissements de son fils[60]. Réinstallé peu après dans le poste de gouverneur de Rum, il entreprend un certain nombre d'opérations militaires pour consolider et élargir son pouvoir en Anatolie, mais peut-être aussi pour se venger de ceux qui avaient souhaité sa perte. En 723 (c. 10 janv. 1923), il capture Dündar, l'émir de Ḥamīd, et le met à mort[61]. Le 9 oct. 1326, il tue Süleymān Šāh, de la dynastie des Ešref, et prend l'émirat sous son contrôle[62]. En 1327, il capture les deux fils de Baltu dont le plus jeune trouve la mort. Nous ne savons pas où s'est déroulé le combat, mais il est certain que leur point d'attache était Sivrihisar puisque Melik Šāh fit enterrer son frère dans cette ville[63]. Timurtaš fit mettre à mort également douze émirs qui se trouvaient à la tête des unités mongoles de mille hommes, nous dit le chroniqueur, sans préciser toutefois leurs noms[64].

Timurtaš était également en guerre avec l'émir de Germiyan. On sait qu'il attaqua le gendre de l'émir, maître d'Afyon Karahisar (Qarasari), qui ne dut son salut qu'à son beau-père[65]. Cette campagne n'est pas datée,

57. Le départ de Kayseri eut lieu plus tard (6 şefer 728/22 déc. 1327) : O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque des Seldjouqides), Istanbul, 1971, p. 649.

58. B. SPULER, *op. cit.*, p. 355.

59. 'UMARĪ, p. 32 ; ḤĀFIẒ-I ĀBRŪ, *op. cit.*, p. 160 (hiver de l'année 722/c. 20 janv. 1322) ; *Shaikh Uwais*, p. 53, texte p. 152 ; MĪRḪWAND, p. 504 ; B. SPULER, *op. cit.*, p. 355.

60. 'UMARĪ, p. 51.

61. F.N. UZLUK, p. 94 ; 'UMARĪ, p. 21 ; UZUNÇARŞILI, *Beylikler*, p. 63.

62. Voir ci-dessus p. 24 et n. 48.

63. Voir ci-dessus p. 25 et n. 52.

64. Voir ci-dessus p. 23.

65. 'UMARĪ, p. 36.

mais elle eut lieu certainement après son retour en Anatolie[66], au moment de l'offensive contre les marches frontières. I.H. Uzunçarşılı la place en 1327[67]. Quoi qu'il en soit, lorsque Timurtaš campe en sept.-oct. 1327 à Alaşehir, la cible ne semble pas être la ville elle-même, mais l'émir de Germiyan et ses alliés[68] qui s'étaient soustraits à l'obédience des Mongols de Perse depuis la convocation de 1314[69]. Un siège d'Alaşehir par les Mongols nous semble peu probable, d'autant plus que la ville avait été peu auparavant délivrée des attaques de l'émir de Germiyan et de celui d'Aydın et que les sources byzantines ne connaissent pas un autre siège.

On sait, en effet, par une notice du cod. Vat. gr. 338 datée du 2 févr. 1327, qu'une forteresse toute proche de Philadelphie (Alaşehir), à savoir la forteresse St. Nicolas[70], avait été assiégée pendant un an et sept mois par les forces de la dynastie de Aliserè (ʿAlīšīr) et At[è]n (Aydın) et qu'elle avait été délivrée par le *pinkernès* (échanson)[71], c'est-à-dire Alexios Philanthrôpènos[72]. L'information est confirmée par Grégoras qui précise qu'Alexios Philanthrôpènos avait été rappelé de son lieu d'exil par l'empereur sur le conseil du patriarche Isaïe nouvellement élu. La date *post quem* est par conséquent le 30 (ou 11) nov. 1323, date de la consécration (ou de la nomination) du patriarche[73] et la date *ante quem* le 2 févr. 1327, date de la notice du manuscrit. Nous savons en outre par une lettre de Matthieu d'Ephèse que les dix-neuf mois du siège doivent être répartis

66. La première action militaire après son retour est la conquête de l'émirat de Ḥamīd en 723 (c. 10 janv. 1323) ; voir ci-dessus n. 61.

67. UZUNÇARŞILI, *Beylikler*, p. 43 n. 3, 4 et p. 151. En s'appuyant sur le *ms. n° 3271* de la bibliothèque de Nuruosmaniye (fol. 66 et suiv.), Uzunçarşılı affirme que Timurtaš, stationné à Eğridir, avait envoyé Eretna à Afyon Karahisar et s'apprêtait à conquérir le pays de Germiyan, Denizli, Alaşehir et le pays de Menteşe, lorsqu'il décida brusquement d'abandonner son plan. L'historien met l'abandon de la campagne militaire en rapport avec la mort de Dimašq Ḫwāǧe. D'après le catalogue de la bibliothèque susdite (*defter-i kütübḫāne-i Nūr-u ʿOsmāniye*, Istanbul, 1303), le ms. contient le *Ǧāmiʿ et-tevārīḫ* de Rašīd ed-Dīn. Le « *zeyl* » (continuation) dont parle Uzunçarşılı n'est pas celui composé par Ḥāfız-ı Ābrū — puisqu'on ne trouve pas chez cet auteur les détails sus-mentionnés —, mais un texte écrit par un autre continuateur. Nous remercions vivement M.J. Aubin pour avoir bien voulu se charger de cette vérification dans l'édition de Ḥāfız-ı Ābrū.

68. O. Turan, qui malheureusement ne cite aucune source, semble arriver à la même conclusion : O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque des Seldjouqides), Istanbul, 1971, p. 648.

69. Voir ci-dessus n. 19, 23 et ci-dessous n. 82.

70. Inegöl (aujourd'hui Sarıgöl), qu'on identifie avec la forteresse St. Nicolas, était encore au XVᵉ siècle désignée comme une forteresse (*qalʿe*) : *MM 232* (registre de la province d'Aydın de 1467), p. 46.

71. Titre décerné aussi à des chefs militaires : R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, t. I, Berlin-Amsterdam, 1967, p. 396.

72. SCHREINER, *Philadelpheia*, p. 388 et n. 3, p. 389-390 ; J.L. van DIETEN, *Nikephoros Gregoras, Rhomäische Geschichte*, t. II, 1, Stuttgart, 1979, p. 65.

73. SCHREINER, *Philadelpheia*, p. 388 n. 3 ; J.L. van DIETEN, *op. cit.*, t. II, 1, p. 65.

sur trois ans[74]. De ces données on a déduit que le siège avait commencé probablement en 1322 et cessé au printemps 1324 avec l'arrivée d'Alexios Philanthrôpènos[75]. La notice du *ms. Cod. Vat. gr. 338* semble cependant avoir été écrite sous le coup de l'émotion de la délivrance presque miraculeuse de la ville et on préfèrerait une date plus proche de sa rédaction. Quant aux moyens par lesquels Alexios Philanthrôpènos réussit à éloigner les assaillants, une lettre de Matthieu d'Ephèse nous apprend qu'il avait conclu un traité avec le « chef des barbares »[76]. Grégoras affirme aussi que la réussite d'Alexios Philanthrôpènos était le résultat d'une entente avec les Turcs, entente largement facilitée par le fait que le camp adverse comptait parmi les combattants des personnes qui avaient servi jadis sous ses ordres[77]. Les sources byzantines ne parlent pas d'une autre attaque. Bien au contraire, Grégoras raconte que la ville se remit rapidement des suites de la guerre et fut à nouveau très prospère[78]. Pour cette raison on peut se demander si l'empereur n'a pas mené une double politique. D'une part, pour parer au plus pressé, il misa sur les bons rapports qu'Alexios Philanthrôpènos avait entretenus dans le temps avec ses troupes turques, d'autre part, il fit appel aux Mongols, afin que ceux-ci contrôlassent les marches frontières. Cette politique, Andronic II l'avait déjà appliquée avec plus ou moins de succès une vingtaine d'années plus tôt, puisque nous savons qu'il s'était plaint auprès de Ġazan Ḫan des incursions turques[79]. Pachymère dit également que les chefs turcs craignaient Ḫarbende, le successeur de Ġazan Ḫan[80]. N'oublions pas que les *ilḫan* de Perse considéraient jusqu'en 750 (c. 22 mars 1349) les marches-frontières comme partie intégrante de leur empire — même si cette dépendance était devenue plutôt illusoire à cette date — puisqu'on trouve dans un livre de compte la mention des impôts versés par « Qaraman, les descendants de Ḥamīd, Toġuzlu (Denizli), Umur beğ [d'Aydın], Germiyan, Orḫan, Gerdeboli, Qasṭamoniye, Egridir et Sinob »[81]. Si les liens étaient pratiquement rompus en 1349, ils

74. D. Reinsch, *Die Briefe des Matthaios von Ephesos im Codex Vindobonensis Theol. Gr. 174*, Berlin, 1974, lettre A 18, p. 207, traduction p. 391 ; J.L. van Dieten, *op. cit.*, t. II, 1, p. 172-173 n. 137.

75. Schreiner, *Philadelpheia*, p. 391 ; J.L. van Dieten, *op. cit.*, t. II, 1, p. 172-173 n. 137.

76. D. Reinsch, *op. cit.*, lettre B 16 (66), p. 106, trad. p. 255.

77. N. Gregoras, livre VIII, 12, éd. Bonn, t. I, p. 360 et suiv. ; J.L. van Dieten, *op. cit.*, t. II, 1, p. 65 ; cf. G. Pachymère, livre III, 14, éd. Bonn, t. II, p. 232 (massacre des mercenaires turcs qui avaient servi sous Alexios Philanthrôpènos) ; Schreiner, *Philadelpheia*, p. 384.

78. N. Gregoras, livre VIII, 12, éd. Bonn, t. I, p. 363 ; J.L. van Dieten, *op. cit.*, t. II, 1, p. 65.

79. G. Pachymère, livre V, 16, éd. Bonn, t. II, p. 402.

80. G. Pachymère, livre VI, 1, éd. Bonn, t. II, p. 460.

81. W. Hinz, *Die Resālä-ye Falakiyyä des ʿAbdollāh ibn Moḥammed ibn Kiyā al-Māzandarānī*, Wiesbaden, 1952, p. 161. Il faut souligner qu'Umur d'Aydın ne vivait

étaient encore très forts sous Čoban et son fils Timurtaš, représentants de l'*ilḫan*, qui gouvernaient tous deux l'Anatolie avec une main de fer. La chronique de Yazığıoğlu contient d'ailleurs un passage très curieux. Il y est rapporté que Timurtaš réclama le *ḫarāǧ* à Umur et que celui-ci refusa en arguant que ce n'est qu'aux chrétiens qu'on réclame le *ḫarāǧ*[82]. Par conséquent lorsque Timurtaš campa en 1327 devant Philadelphie, son but n'était pas la conquête de la ville mais un rappel à l'ordre des émirs d'Aydın et de Germiyan. Le choix de Philadelphie était certainement déterminé par sa situation stratégique. Placée à un carrefour de routes, elle contrôlait l'accès vers l'émirat d'Aydın et vers l'émirat de Germiyan.

Pour conclure : que Timurtaš se soit rendu à Philadelphie de sa propre initiative pour châtier les velléités d'indépendance des émirs d'Aydın et de Germiyan ou qu'il soit venu à l'appel d'Andronic II, sa campagne militaire débarrassa Philadelphie de ses assaillants. C'est finalement grâce aux Mongols que la ville put jouir de plusieurs années de paix.

III. Le travail de la soie à Alaşehir (Philadelphie)
(avec la collaboration de M.P. Năsturel - CNRS)

Les chroniques ottomanes renferment un passage où il est question d'une alliance matrimoniale nouée entre l'émir de Germiyan et la maison de ʿOṣmān. Süleymān Šāh, voyant l'indépendance de sa principauté menacée, décide de marier l'une de ses filles à un fils de Murād I[er], en l'occurrence le futur Bāyezīd I[er]. Pour entamer les pourparlers, il envoie à la cour ottomane Isḥāq faqīh avec des présents, chevaux et robes d'honneur. Le chroniqueur éprouve le besoin d'expliquer qu'à l'époque l'or et l'argent étaient rares et qu'on offrait pour cette raison des robes d'honneur (*tekele* ou *tekle*)[83] confectionnées dans du tissu blanc provenant de Ṭonuzlı

plus en 750 (c. 22 mars 1349) ; il est décédé peu avant le 20 avril 1348 : Elizabeth A. ZACHARIADOU, Note sur l'article de Matoula Couroupou, dans *Geographica Byzantina*, *Centre de recherches d'histoire et de civilisation byzantines*, série *Byzantina Sorbonensia*-3, éd. Hélène AHRWEILER, Paris, 1981, p. 80.

82. ʿALI YAZIĞIOĞLU, *Tevārīḫ-i āl-i Selčuq* (Chronique de la dynastie des Seldjouqides), Bibliothèque Nationale de Paris, *ms. fonds turc suppl. 737*, fol. 445 r°-v°. L'auteur joue évidemment sur le sens du mot *ḫarāǧ* ; voir ci-dessus n. 30. Le récit des démêlés de Timurtaš avec les émirats anatoliens est entrecoupé par celui sur les Turcs de Dobroudja. Seule cette dernière partie est publiée d'après un autre manuscrit, celui de la bibliothèque de Topkapı (Istanbul), fonds Revan Köşkü n° 1391, fol. 444 r° par P. WITTEK, Yazığıoghlu ʿAli on the Christian Turks of the Dobruja, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. XIV, 3, Londres, 1952, p. 651.

83. Il s'agit d'un caftan que les docteurs de la loi portaient par-dessus leurs habits : *Tarama Sözlüğü* (Dictionnaire de mots puisés dans différents monuments littéraires turcs), t. V, Ankara, 1971, p. 3787.

(Laodicée) et bordées d'un tissu rouge appelé *ivladi*, fabriqué à Alaşehir[84]. *Ivladi* n'étant pas un mot d'origine turque et Alaşehir étant à l'époque encore sous administration byzantine — le mariage eut lieu selon les chroniques en 783 (c. 28 mars 1381) —[85], c'est aux études byzantines que nous avons eu recours pour résoudre le problème.

Le grec connaît les vocables βλάτιον, βλαττί(ν) ou encore βλαντίον, βλαντί(ν), ainsi que βλατή pour désigner des étoffes en soie de couleur pourpre et brodées d'or (cf. le laticlave). Mais il y en avait aussi qui étaient des tissus de laine, teints en pourpre[86]. Le mot dérive de *blatta* qui désigne en latin non seulement un insecte, la blatte, mais également la pourpre extraite du pourpre, mollusque gastéropode[87]. Le vocable s'applique en outre à des tentures somptuaires, ordinairement en soie et rehaussées de fils d'or, dont la cour byzantine et les églises faisaient usage. De même des *blattia* aux dimensions les plus variables étaient placés devant les icônes[88]. On trouve dans les sources byzantines également les termes διβλάττιον et τριβλάττιον[89] pour des tissus fabriqués respectivement avec

84. F. GIESE, *Die altosmanische Chronik des ʿĀšıḳpašazāde*, Leipzig, 1929, p. 52 ; cf. R.F. KREUTEL, *Vom Hirtenzelt zur Hohen Pforte ; Frühzeit und Aufstieg des Osmanenreiches nach der Chronik « Denkwürdigkeiten und Zeitläufte des Hauses ʿOsman » vom Derwisch Ahmed, genannt ʿAşık-Paşa-Sohn*, Graz-Vienne-Cologne, 1959, p. 87. Le traducteur n'a pas senti le besoin de maintenir le terme technique. T. MENZEL, F. TAESCHNER, Ǧihānnümā. *Die altosmanische Chronik des Mevlānā Meḥemmed Neschrī*, t. I, Leipzig, 1951, p. 55.

85. F. GIESE, *op. cit.*, p. 54 ; T. MENZEL, F. TAESCHNER, *op. cit.*, p. 57.

86. DUCANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, col. 206 ; G. DEMETRAKOPOULOS, *Μέγα λεξικὸν ὅλης τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης* t. III, Athènes [1964], p. 1427 ; Em. KRIARAS, *Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας* (1100-1669), t. IV, Thessalonique, 1975, p. 130 ; cf. aussi CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerimoniis*, éd. I.I. REISKE, t. II, 1830, p. 91 ; CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *Le livre des cérémonies. Commentaire* par A. VOGT, t. I, Paris, 1935, p. 53. J. EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 21-22 ; D.A. ZAKYTHINOS, *Le chrysobulle d'Alexis III Comnène, empereur de Trébizonde, en faveur des Vénitiens*, Paris, 1932, p. 67-68 ; J. NICOLE, *Le livre du Préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage, texte grec du Genevensis 23*, Genève, 1893, p. 27, 151 ; E.H. FRESHFIELD, *Ordinances of Leo VI, c. 895 from the Book of the Eparch*, Cambridge, 1938, p. 236 § 3 et n. 2. Réimpression des deux textes dans *Variorum Reprints* avec une introduction de I. DUJČEV, Londres-Genève, 1970.

87. F. GAFFIOT, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, 1934, p. 221. Chantraine parle d'un « emprunt tardif d'origine obscure » : P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, t. I, Paris, 1968, p. 179. Le mot apparaît dans l'Edit de Dioclétien, 24, 2.

88. Ch. ASTRUC, L'inventaire dressé en septembre 1200 du trésor et de la bibliothèque de Patmos, dans *Travaux et Mémoires, Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance*, t. VIII, Paris, 1981, p. 21-22, lignes 33, 34, 39 du texte grec ; l. 41 diminutif βλαττίτζιν.

89. J. EBERSOLT, *op. cit.*, p. 22, n. 1.

des fils de deux et trois couleurs. La forme médio-grecque βλαντί(ν), prononcée vladi, circule encore en grec moderne et y désigne des tissus en soie précieux[90]. En néo-grec, enfin, il existe aussi la forme βλαττί. Notons que le fabricant ou le marchand de *blattia* s'appelait βλαττᾶς, d'où le nom du monastère de Blattadon à Thessalonique[91]. Il ne fait par conséquent aucun doute que les Ottomans ont emprunté le terme aux Byzantins en ajoutant au début un i, un mot turc ne pouvant commencer par deux consonnes. A côté d'*ivladi*, on rencontre aussi la forme *ifladi* (ou *efladi*)[92]. Signalons que deux sources écrites en persan de la première moitié du XIVe siècle contiennent le terme *valad*, qui semble remonter au même étymon. Il s'applique à un tissu originaire de Bagdad, de Hilla ou de Yezd[93].

Pour ce qui est de Philadelphie, l'on sait, par un acte daté de 1284, que la ville exportait des tissus de soie[94]. Le testament de Maxime de Skoteinè, qui date de 1247, mentionne des *blattia*, mais sans en préciser l'origine. « Deux *blattia* brodés d'or avec des lions ; un autre or et rouge ayant en son milieu un griffon ; un autre, brodé d'or ; un autre blanc et or » (argent et or ?) dans l'église principale du monastère situé à proximité de Philadelphie[95]. De même « deux *blattia* » à son métoche d'Avlax[96] et « deux *blattia* » à celui de l'église Saint-Procope, don de dame Irène, la veuve de l'allagator Phocas[97]. En outre, le testament fait mention de mûriers sur le domaine du monastère de Skoteinè[98].

Moins d'un siècle après l'occupation ottomane, on continuait à fabriquer de la soie dans la région d'Alaşehir. Deux registres de recensement de la

90. Ph. KOUKOULÈS, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, t. II, 2, Athènes, 1948, p. 39.

91. ELEUTHÉROUDAKÈS, *Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν*, t. III, Athènes, [1928], p. 327.

92. 'ĀŠIQPAŠAZĀDE, *Tevārīḫ-i āl-i 'oṣmān*, éd. 'Ālī, Istanbul, 1332, p. 56.

93. KHAN BAHADUR MOḤAMMAD SHAFĪ', *Letters of Rashīd al-Dīn Faḍl Allāh*, Lahore, 1947, p. 186, 187, 190 ; W. HINZ, *Die resālä-ye falakiyyä des 'Abdollāh ibn Kiyā al Māzandārānī*, Wiesbaden, 1952, p. 14.

94. W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant*, Leipzig, 1936, t. II, p. 674. L'auteur s'appuie sur l'ouvrage de Telesforo BINI, *I Lucchesi a Venezia ; alcuni studi sopra i secoli XIII e XIV*, Lucca, 1853, p. 48. En voici le texte : « in ser Tegrimo e Bartolommeo Fulceri del 1284 trovo lire trecento trentasei e soldi quattro di piccioli per libre settantacinque *de seta de smirro d'allara ad pondus Jannuense quam constitit in civitate Janue solidos triginta unum de Janua per libram : più seta de Smirro et de Filadelfi* ». Nous remercions vivement M. P. Schreiner de nous avoir envoyé une photocopie de ce passage.

95. Sophronios EUSTRATIADÈS, *Ἡ ἐν Φιλαδελφείᾳ μονὴ τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτεινῆς*, dans *Ἑλληνικά*, t. III, Athènes, 1930, p. 332, l. 3-4.

96. *Article cité*, p. 332, l. 29.

97. *Article cité*, p. 338, l. 18.

98. Sophronios EUSTRATIADÈS, *art. cité*, p. 328, l. 21 ; p. 337, l. 15 ; voir aussi, dans le présent volume, l'étude de P. Năsturel, Recherches sur le testament de Maxime de Skoteinè (1247), p. 69-100.

province d'Aydın, le *MM 232* de 1467 et le *TT 8*, de 1476[99], nous en donnent une preuve indirecte. En effet, dans plusieurs villages proches d'Alaşehir, à savoir Šehriyar, Mundanya, Bostlu et Türkmanlu, le fisc percevait un impôt sur les feuilles de mûrier[100]. Šehriyar (aujourd'hui Şahyar), se trouve à environ 7 km au nord-ouest d'Alaşehir[101]. Quant aux autres villages, ils ne figurent plus sur nos cartes. A Mundanya, en 1467, l'impôt sur les feuilles de mûrier rapportait au fisc deux cents aspres, soit environ cinq pièces d'or[102]. Signalons un lieu-dit « les ruines aux mûriers »[103] qui dépendait de Badınğa (aujourd'hui Badınca), village situé à 6 km au sud-est d'Alaşehir[104]. Il était habité par des *yürük* (nomades) qui hivernaient à Ṭazqırı[105] (aujourd'hui Dazkırı entre Denizli et Afyon). Du même village dépendait aussi la communauté du tisserand Muṣṭafā[106]. Il n'est malheureusement pas possible de connaître les activités auxquelles elle s'adonnait. Certains de ses membres possédaient des tenures, mais au XVe siècle, même les citadins pratiquaient la culture de la terre.

On ignore si les gens d'Alaşehir se servaient encore de la pourpre au XVe siècle pour teindre la soie. Les règlements concernant les transactions commerciales dans la province d'Aydın mentionnent en tout cas des colorants rouges tels que la garance (*qızıl boya*, en latin *rubia tinctorum*) et la gomme laque (*lök*)[107]. En outre, le témoignage, tardif mais précieux, du voyageur anglais Chandler rapporte que les eaux d'Alaşehir étaient particulièrement indiquées pour la teinture[108].

99. Pour la description des deux registres voir Irène BELDICEANU-STEINHERR, Kordoleôn et Mantaia (1467-1476), essai de géographie historique, dans *Geographica Byzantina, Centre de recherches d'histoire et de civilisation byzantines*, série *Byzantina Sorbonensia*-3, éd. Hélène Ahrweiler, Paris, 1981, p. 46.

100. *MM 232*, p. 201-202 (Šehriyar) ; *MM 232*, p. 205, 217 ; *TT 8*, p. 244-245 (Mundanya) ; *TT 8*, p. 235-236 (Bostlu) ; *TT 8*, p. 236-237 (Türkmanlu).

101. *Carte de Turquie à l'échelle de 1/200 000*, publiée par la Direction générale de cartographie, 2e éd. Ankara, 1951, feuille Alaşehir Il/21.

102. *MM 232*, p. 205, 217 (le revenu fiscal est divisé entre deux ayants droits). Sur le taux de change voir N. BELDICEANU, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris, I Actes de Mehmed II et de Bayezid II du ms. fonds turc ancien 39*, Paris-La Haye, 1960, p. 175.

103. *MM 232*, p. 103 (Tutlu Viran) ; *TT 8*, p. 219 (Dutlu Viran).

104. *Carte citée*, feuille Alaşehir Im/22.

105. *TT 8*, p. 219.

106. *MM 232*, p. 99 ; *TT 8*, p. 220.

107. BARKAN, *Kanunlar*, p. 15 (*lök*) ; p. 16 (*qızıl boya*) ; H. AKIN, *Aydın oğulları tarihi hakkında bir araştırma* (Recherche sur l'histoire des Aydınoğulları), Ankara, 1968, p. 211, 212.

108. R. CHANDLER, *Voyages dans l'Asie mineure et en Grèce, faits aux dépens de la Société des dilettanti, dans les années 1764, 1765 et 1766 par le Dr Richard Chandler... Trad. de l'anglais et accomp. de notes géographiques, historiques et critiques par MM. J.-P. Servois et Barbié du Bocage*, Paris, 1806, t. II, p. 162. Nous devons ce renseignement à Mme Annie Pralong. Qu'elle trouve ici l'expression de nos plus vifs remerciements.

Fort probablement, Alaşehir doit son nom turc, qui signifie « la Ville Rouge »[109], à sa spécialisation dans la fabrication de tissus de cette couleur. Le nom est très ancien. Il apparaît déjà dans la chronique seldjouqide d'Ibn Bibi (fin XIIIe siècle)[110], puis dans l'inscription mentionnée ci-dessus (cf. section I). Ceci montre que la ville était très connue des Turcs bien avant sa conquête. Signalons enfin que les registres ottomans mentionnent un village nommé Ivladi, qui dépendait de Tire[111]. Dans la liste des revenus fiscaux, qui regroupe toutefois ceux d'autres villages également, figure l'impôt sur les « feuilles », sans aucun doute celles de mûrier. Il existe encore en Grèce des localités dont le nom a le même étymon. Ainsi Blatos est celui d'une commune de Crète et Blattè, celui d'une localité de Macédoine, dans le département de Kozani.

Pour conclure, le terme *ivladi* est passé en ottoman par le byzantin. Il désigne un tissu précieux, en soie, dont l'un des centres de fabrication était Alaşehir, l'ancienne Philadelphie.

* * *

Résumons les informations que nous livrent les sources orientales à propos de Philadelphie que les Turcs appelaient Alaşehir dès le XIIIe siècle. Non seulement elles complètent d'une façon heureuse les sources byzantines qui passent certains faits sous silence, mais elles soulignent aussi la situation ambiguë de la ville au XIVe siècle. En effet, le premier texte que nous avons commenté ne laisse pas subsister le moindre doute : son territoire était regardé par les émirs environnants comme faisant partie intégrante d'un pays musulman. Quant aux Byzantins, ils ne se sont jamais rangés à l'idée que les versements qu'ils effectuaient à des intervalles plus ou moins réguliers

109. G. DOERFER, *Türkische und mongolische Elemente im Neupersischen*, t. II *Türkische Elemente im Neupersischen*, Wiesbaden, 1965, § 518, p. 95.

110. H.W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bībī*, Copenhague, 1959, p. 48. Description de la bataille entre Théodore Laskaris et Ġiyās ed-Dīn Keyḫüsrev dans laquelle le sultan seldjouqide trouva la mort. La chronique anonyme donne comme date le vendredi 23 *ẕī'l-ḥiğğe 607* (7 juin 1211) : F.N. UZLUK, *Anadolu Selçukluları devleti tarihi* (Histoire des Seldjouqides d'Asie Mineure), Ankara, 1952, p. 43 (texte), p. 28 (traduction). Le 23 *ẕī'l-ḥiğğe 607* n'est pas un vendredi, mais un mardi. O. Turan signale que les sources byzantines placent la bataille en l'année 1210 au mois de juin ou de juillet : O. TURAN, *Selçuklular zamanında Türkiye* (La Turquie à l'époque des Seldjouqides), Istanbul, 1971, p. 290-291. Si on corrige l'année 607 en 606, le 23 *ẕī'l-ḥiğğe* tombe effectivement sur un vendredi, à savoir sur le 18 juin 1210.

111. *TT 1/1 M*, p. 267 (ce registre est le complément du *MM 232*) ; *TT 8*, p. 113.

pussent être interprétés de cette façon jusqu'au jour où Bāyezīd Ier mit fin à toute équivoque.

Le deuxième texte montre que les Mongols ne doivent pas être considérés comme un facteur négligeable sur l'échiquier politique de l'époque. L'empereur et l'*ilḫan* entretenaient des relations suivies et si Timurtaš, le gouverneur mongol de l'Anatolie, apparut en automne 1327 devant les murs de Philadelphie, il ne s'agit point d'une attaque contre le territoire byzantin, mais d'une mise au pas des émirs turcs.

Le troisième texte, enfin, révèle que Philadelphie était un important centre textile aux XIIIe et XIVe siècles. La ville s'était spécialisée dans la fabrication de tissus en soie de couleur pourpre qui étaient appréciés aussi bien en Occident qu'en Orient où ils servaient à confectionner des robes d'honneur. L'exemple de Philadelphie prouve une fois de plus que les sources orientales sont indispensables pour éclairer certaines périodes de l'histoire byzantine.

Irène BELDICEANU-STEINHERR
CNRS - Paris

ANNEXE

I

Au mois d'août 1983, nous avons pu jeter un rapide coup d'œil sur le *ms.* n° *3271* conservé à la bibliothèque de la mosquée Nuruosmaniye à Istanbul. Une note précise qu'il s'agit d'un legs pieux du sultan ʿOs̱mān [III] fils de Muṣṭafā [II] (fol. 1 r°). Le *ms.* compte 77 feuillets et mesure 18 cm sur 25. A première vue nous sommes en présence d'une copie de l'œuvre de Ḥāfiẓ-i Ābrū. Le passage auquel I.H. Uzunçarşılı fait allusion (voir ci-dessus note 67) ne se trouve pas cependant dans la version imprimée de l'ouvrage. Dans le manuscrit, il occupe les feuillets 66 r° et v° et commence comme suit : *der ān eyyām ki qaẓīyye-i Dimašq Ḫwāğe wāqiʿ šud, emīr Timurtaš der memālik-i Rum beḥawālī-i Egridür rewed...* Le texte est précédé d'une brève présentation de la personnalité de Timurtaš sous le titre « *Ẕikr-i Timurtaš b. emīr Čoban* ». Les noms — qu'il s'agisse de personnes, de tribus ou de localités — sont souvent déformés et les points font bien des fois défaut. Voici un bref résumé : Timurtaš se rend d'abord dans la région d'Egridür (aujourd'hui Eğridir). Son but est d'anéantir les rebelles (ḫavāriğ) ainsi que tout le pays de Germiyan et celui de Menteše qui constituent les parties les plus éloignées du pays de Rum, et de conquérir Toġuzlu (aujourd'hui Denizli) et Alašehir. Laissant ses fils et ses proches à Egridür, il quitte la ville le 3 *ševvāl* 727 (22 août 1327), se rend dans les

régions susdites et passe à l'action. En même temps, il envoie Eretna avec cinq mille hommes assiéger la forteresse de Qaraḥiṣār (aujourd'hui Afyon) dont les habitants étaient connus pour leur esprit de rébellion et de désobéissance. Sur ces entrefaits arrive de Diyarbekir un messager envoyé par Ḫwāğe Muqbil qui fait part aux fils et aux proches de Timurtaš de l'assassinat de Dimašq Ḫwāğe. Ceux-ci se sentent tout désemparés par la nouvelle et envoient le messager à l'émir Eretna. Dès réception, Eretna se met en marche avec ses soldats pour rejoindre Timurtaš. La rencontre a lieu devant la ville de Toġuslu. Les deux hommes font le point de la situation (longue discussion). Le 27 *ẓī'l-qa'de* 727 (13 oct. 1327), Timurtaš retourne à Egridür et congédie l'armée. Il part avec ses serviteurs et ses proches et arrive le 11 *ẓī'l-ḥiğğe* [727] (28 oct. 1327) à Qayṣeriye d'où il se rend cinquante jours plus tard à Sivas... (Nous n'avons pas pu examiner davantage le manuscrit, les heures d'ouverture de la bibliothèque étant restreintes pendant les vacances d'été).

Le passage corrobore notre affirmation que les événements rapportés par Šihāb ad-Dīn al-ʿUmarī doivent être datés de 1327 (voir ci-dessus p. 26). Timurtaš guerroyait entre fin août et début octobre 1327 en Anatolie de l'ouest dans les territoires appartenant aux émirs de Germiyan et de Menteše. Son apparition dans la région de Philadelphie doit se situer par conséquent entre le 22 août et le 13 octobre 1327.

II

A Alaşehir, dans la cour de la mosquée du cheikh Sinan, derrière le mausolée dudit cheikh*, se trouvent adossées au mur qui sépare la cour du cimetière adjacent, un certain nombre de plaques de marbre de même que quelques pierres tombales musulmanes. Selon les dires des gens de l'endroit, elles proviendraient des environs immédiats et attendent d'être transportées au musée de Manisa. Malheureusement nous n'avons pas pu obtenir d'autres précisions lors de notre visite en août 1983. Nous joignons ici la photo de l'une des plaques. Elle provient peut-être d'un mausolée, car nous avons trouvé dans la région d'Izmir des pierres tombales avec des motifs semblables (mosquée flanquée parfois de cyprès). Ce qui distingue le dessin des autres motifs est la présence d'une forteresse. S'agit-il d'une image stylisée de la forteresse de Philadelphie ? La plaque mérite une étude.

* Sur la mosquée et le mausolée voir : E.H. AYVERDI, *Osmanlı mi'mârîsinde Fâtih devri 855-886 (1451-1481)* (L'architecture ottomane à l'époque de Meḥmed II, le Conquérant 855-886/1451-1481), t. III, Istanbul, 1973, p. 22-26.

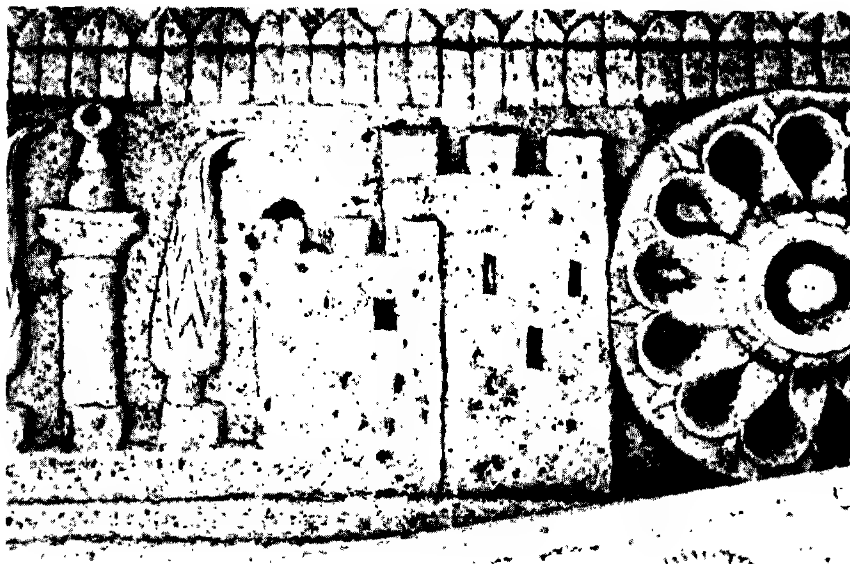


Photo : Nicolas Beldiceanu.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

BARKAN, *Kanunlar*	Ö.L. BARKAN, *XV ve XVI-ıncı asırlarda osmanlı imparatorluğunda ziraî ekonominin hukukî ve malî esasları ; kanunlar* (Les bases juridiques et financières de l'économie agricole dans l'empire ottoman aux XVe et XVIe siècles ; les règlements), Istanbul, 1945.
c	« c » placé devant une date de l'ère chrétienne indique que l'année ou le mois de l'hégire correspondant commence à la date indiquée.
MĪRHWAND	MUHAMMAD B. SAYYID BURHĀN AD-DĪN MĪRḪWAND, *Tā'rīḫ-i rawẓat aṣ-ṣafā*, éd. 'Abbās Perwīz, t. V, Téhéran, 1339.
MM	Istanbul, Başbakanlık Arşivi (Archives de la Présidence du Conseil), fonds *Maliyeden Müdevver* (registres transférés du Ministère des Finances).
Répertoire	Et. COMBE, J. SAUVAGET, G. WIET, *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, t. XIII et XV, Le Caire, 1944 et 1956.
SCHREINER, *Philadelpheia*	P. SCHREINER, Zur Geschichte Philadelpheias im 14. Jahrhundert (1293-1390), dans *Orientalia Christiana Periodica*, t. XXXV, 2, Rome, 1969, p. 375-431.
Shaikh Uwais	ABŪ BAKR AL-QUṬBĪ AL-AHRĪ, *Ta'rīkh-i Shaikh Uwais*, éd. J.B. van Loon, 's-Gravenhage, 1954.
SPULER, *Mongolen*	B. SPULER, *Die Mongolen in Iran*, Berlin, 1968.
TT	Istanbul, Başbakanlık Arşivi (Archives de la Présidence du Conseil), fonds *Tapu ve Tahrir* (registres de recensement).
TURAN, *Takvim*	O. TURAN, *Istanbul'un fethinden önce yazilmiş tarihî takvimler* (Chronologies écrites avant la conquête d'Istanbul), Ankara, 1954.
'UMARĪ	ŠIHĀB AD-DĪN AL-'UMARĪ, *Kitāb masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*, éd. F. TAESCHNER, Leipzig, 1929.
UZUNÇARŞILI, *Beylikler*	I.H. UZUNÇARŞILI, *Anadolu beylikleri ve Akkoyunlu, Karakoyunlu devletleri* (Les émirats anatoliens et les Etats du Mouton Blanc et du Mouton Noir), Ankara, 1969.
UZUNÇARŞILI, *Kitabeler*	I.H. UZUNÇARŞILIOĞLU, *Afyon Karahisar, Sandıklı, Bolvadin, Çay, Isakli, Manisa, Birgi, Muğla, Milas, Peçin, Denizli, Isparta, Atabey ve Eğirdir'deki kitabeler* (Les inscriptions d'Afyon Karahisar, Sandıklı, Bolvadin, Çay, Isaklı, Manisa, Birgi, Muğla, Milas, Peçin. Denizli, Isparta, Atabey et Eğirdir), Istanbul, 1347 (1929).
UZUNÇARŞILI, *Kütahya*	I.H. UZUNÇARŞILIOĞLU, *Bizans ve Selçukiylerle Germiyan ve Osmanoğulları zamanında Kütahya şehri* (Kütahya sous les règnes des Byzantins, des Seldjouqides, de l'émirat de Germiyan et des Ottomans), Istanbul, 1932.
VARLIK, *Germiyan*	M.Ç. VARLIK, *Germiyan-oğulları tarihi* (1300-1429) (L'histoire de l'émirat de Germiyan ; 1300-1429), Ankara, 1974.

PHILADELPHIE, UN QUART DE SIÈCLE DE DISSIDENCE, 1182-1206

La ville de Philadelphie ne prit une grande importance stratégique qu'avec l'apparition du péril turc. Auparavant, elle était une modeste bourgade : Psellos en parle comme d'un chôrion[1] ; elle est un simple évêché dépendant de la métropole de Sardes[2]. A la fin du XIe siècle, elle est occupée par les Turcs comme le reste de l'Asie Mineure, et lorsque ces derniers, vers 1093-1094, en furent chassés par un général d'Alexis Comnène, Jean Doukas, la ville, confiée à Michel Kékauménos[3], devint le point d'appui le plus important de la défense byzantine en Asie Mineure. Son rôle était de s'opposer à la pression des nomades turcs qui occupaient la lisière du plateau anatolien, désormais zone frontière entre Byzantins et Seldjoukides pour deux siècles environ.

Elle apparaît dans ce rôle durant tout le XIIe siècle. Sous Alexis I, Philokalès repousse l'attaque des soldats de Arsan[4], en 1109-1110. Un de ses successeurs, Constantin Gabras, partant de Philadelphie, battit les Turcs à Kelbianos en 1111[5]. Sous Jean II, la ville servit de camp de départ pour l'empereur lorsqu'il alla reprendre Laodicée du Méandre et Sôzopolis aux Perses en 1119[6]. Sous Manuel I, Alexis Gifardos, duc des Thracésiens, au début de 1156[7] participa activement aux luttes contre les

1. Cf. PSELLOS, *Mesaionikè Bibliothèkè*, V, p. 459. Dans une lettre au kritès de Philadelphie, Psellos appelle la ville un « chôrion », qu'il a visité à plusieurs reprises, en particulier lorsqu'il avait pris la route directe vers la Mésopotamie quand il était jeune. Il est vrai qu'on peut voir aussi en cette expression l'ironie d'un constantinopolitain, pour qui toute province est un lieu sauvage et barbare.

2. Cf. V. LAURENT, *Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V, 1, Paris, 1963 ; commentaire du sceau n° 369.

3. Cf. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, ed. Leib, Paris, 1945, III, p. 27.

4. ANNE COMNÈNE, III, p. 145.

5. ANNE COMNÈNE, III, p. 157.

6. Cf. KINNAMOS, ed. Bonn, p. 5.

7. Cf. Georges et Demetrios TORNIKÈS, *Lettres et Discours*, ed. Darrouzès, Paris, 1970, p. 150-151, note 1.

Turcs[8]. La ville servit à nouveau de base d'opérations pour l'empereur lui-même à plusieurs reprises, en 1160, puis en 1174, alors qu'il était menacé par une coalition de l'ensemble des chefs turcs d'Asie Mineure[9], et en 1176, Philadelphie lui permit de rallier les débris de son armée après le désastre de Myrioképhalon[10].

Philadelphie, place-forte de première importance[11], toujours menacée par les Turcs, est, semble-t-il, la résidence normale du duc des Thracésiens[12]. Ce rôle de Philadelphie comme ultime place chrétienne face à la menace turque est ressenti même par les Croisés allemands de Frédéric Barberousse[13]. Sous Alexis II, celui qui occupe ce poste si important de duc des Thracésiens est Jean Comnène Batatzès ; il cumule ce commandement avec celui de grand domestique.

***

Qui est ce Jean Comnène Batatzès ? Il est un des plus hauts personnages de l'empire, issu par sa mère Eudocie, sœur de l'empereur Manuel, de la famille des Comnènes, et par son père Théodore Batatzès, d'une famille de l'empire dont l'importance est antérieure même à celle des Comnènes. Depuis deux siècles, on trouve des Batatzès parmi les plus illustres personnages. Cette famille originaire d'Andrinople est mentionnée dès l'époque de Basile II, lorsqu'un Batatzès, par crainte d'une sanction, se réfugia chez le roi bulgare Samuel[14]. Au XIe siècle, on trouve un Jean Batatzès comme principal soutien de Léon Tornikès révolté contre Constantin IX[15].

8. Kinnamos, Bonn, p. 176.

9. Kinnamos, p. 288.

10. Nicétas Chôniatès, *Nicetae Choniatae Historia*, ed. J.L. van Dieten, Berlin, New York, 1975, p. 191 et Ephraem, Bonn, vers 4636 et 4637.

11. Philadelphie est défendue par une muraille renforcée de nombreuses tours, doublée d'un avant-mur : cf. Nicétas Chôniatès, *Orationes et epistulae*, ed. J.L. van Dieten, Berlin, New York, 1972, p. 93 ; ouvrage cité désormais : N.C. *Discours*.

12. Georges et Démétrios Tornikès, *ibidem*, p. 173. Georges Tornikès, qui séjourne à Ephèse, est obligé, pour aller voir le duc des Thracésiens, Alexis Kontostéphanos, de traverser les montagnes qui séparent Ephèse de Philadelphie.

13. Lorsqu'éclatèrent des incidents entre Grecs et Allemands devant Philadelphie, l'empereur Frédéric refusa de tenter un assaut contre la ville, car il savait que « quia locus ille solus in illis partibus ab incursibus turcorum christianis erat refugium et tutamen », *Historia Peregrinorum*, MGH SS, Nouvelle Série, V, p. 154, ed. Chroust ; et le même fait est rapporté par Ansbert, *ibidem*, p. 74.

14. Cf. Skylitzès, ed. Thurn, p. 343, Berlin, 1973.

15. Cf. Skylitzès, *ibidem*, p. 441-442, et Michel Psellos, *Chronographie*, ed. Renaud, Paris, 1967, tome II, p. 28-29.

Une branche de la famille est installée à Rhaidestos où elle soutient la révolte de Nicéphore Bryennios contre Michel VII[16]. Nicéphore Batatzès exerça les plus grands commandements militaires dans la deuxième moitié du XIe siècle[17]. Au siècle suivant sont mentionnés un Batatzès à la tête d'un thème non identifié[18], Léon Batatzès, qui participa sous Manuel I à une campagne victorieuse contre les Hongrois[19]. Enfin, consécration suprême, Théodore Batatzès, le père de Jean Comnène Batatzès, a épousé la sœur même de l'empereur. Il est peut-être à identifier avec le Batatzès mentionné par Tzètzès. Ce Théodore Batatzès participa à plusieurs campagnes militaires, l'une contre les Hongrois, l'autre en Cilicie[20]. En tant que beau-frère de l'empereur, il est honoré du titre de pansébaste sébaste[21] ou de pansébastohypertatos[22]. Il est mort avant 1166, étant qualifié de « makarios » dans la liste synodale du 6 mars 1166. Il a eu au moins quatre fils, Andronic, Alexis, Jean et Isaac[23], dont les deux premiers sont appelés, dans les listes synodales, Comnènes, du nom de leur mère. Andronic fut chargé par son oncle Manuel I, lors de la campagne de 1176 contre les Turcs qui devait se terminer par le désastre de Myriokephalon, de les prendre à revers en attaquant par Néocésarée[24]. Il échoua dans cette mission, fut tué et sa tête jetée dans le camp byzantin pendant la bataille de Myrioképhalon[25]. Le troisième fils de Théodore Batatzès ne nous est pas mentionné par les listes des synodes, mais nous est connu par plusieurs autres sources : l'Histoire de Nicétas Chôniatès, la Vie de Saint Jean le

16. Cf. Michel ATTALEIATÈS, ed. Bonn, p. 244-245.

17. On connaît de lui un certain nombre de sceaux mentionnés dans V. LAURENT, Deux nouveaux gouverneurs de la Bulgarie byzantine : le proèdre Nicéphore Batatzès et le protoproèdre Grégoire, *R.S.E.E.*, tome VII, 1969, p. 143-150, et dans Werner SEIBT, *Die Byzantinischen Bleisiegel in Osterreich*, t. 1 : Kaiserhof, Vienne, 1978, p. 243, n° 113 : Nicéphore Batatzès fut successivement vestarque et stratège ; magistre, vestès et duc de tout l'Occident ; magistre, vestarque, duc et prêteur de la mer Egée ; puis proèdre et duc de Bulgarie, enfin curopalate.

18. Cf. TZETZÈS, ed. Leone, Leipzig, 1972, Lettre n° 47, p. 67.

19. Cf. KINNAMOS, p. 260.

20. Cf. KINNAMOS, p. 114 et p. 181.

21. D'après la liste du synode de 1170, ed. Petit, V.V, XI, p. 479.

22. D'après les listes synodales du 2 mars 1166 et du 6 mars 1166, dans P.G. tome 140, col. 236 et col. 253.

23. Ce dernier est connu seulement par une poésie conservée dans le Codex Markianos, 524, cf. *N.E.*, tome VIII, p. 162.

24. Cf. KINNAMOS, p. 300, et G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine lead Seals*, Bâle, 1972, vol. I, part III, sceau n° 2730.

25. Cf. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 182.

Miséricordieux[26], et quelques sceaux[27]. Jean Comnène Batatzès était probablement le cadet d'Andronic et d'Alexis. Lorsque son oncle Manuel régnait, Jean exerça des commandements militaires, en particulier face aux Turcs. Après Myrioképhalon, en 1177 ou en 1178, les Turcs voulurent exploiter la terrible défaite de Manuel, et envoyèrent une armée de vingt quatre mille hommes attaquer la vallée du Méandre, sous la direction d'un atabeg[28]. Manuel ayant appris cette attaque qui parvint jusqu'à la mer, confia des troupes à Jean Batatzès, à Michel Aspiétès et à Constantin Doukas. Quoique cela ne soit pas mentionné, il est clair que Jean Batatzès avait la prééminence sur les autres chefs, puisqu'il conçut le plan de bataille qui permit aux Byzantins de détruire presque complètement cette bande turque[29].

Il n'est plus fait mention de lui jusqu'au printemps de 1182, lorsqu'il manifesta son hostilité à Andronic Comnène. Il était alors grand domestique et duc des Thracésiens, et résidait à Philadelphie[30]. Depuis quand détenait-il ce poste ? Nous ne le savons pas, mais comme il semble que le prôtosébaste Alexis Comnène, qui avec Marie la veuve de Manuel exerçait le pouvoir à la place d'Alexis, trop jeune, à Constantinople, n'avait pas modifié les grands commandements mis en place par Manuel avant sa mort, Jean Comnène Batatzès a donc été nommé grand domestique par Manuel, et

26. *Βίος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου βασιλέως τοῦ Ἐλεήμονος* ed. A. HEISENBERG, Kaiser Johannes Batatzes der Barmherzige. Eine mittelgriechische Legende, in *B.Z.*, tome 14, 1905, p. 160 à 233 ; cité désormais ici : *Vie de Saint Jean.* C'est une source tardive du XIVe siècle qui donne une généalogie fantaisiste à l'empereur Jean III Batatzès en le rattachant à la lignée glorieuse des Batatzès. Le père de Jean III, Basile Batatzès, fut un des chefs militaires les plus glorieux et les plus fidèles de Isaac l'Ange. Nous savons par Nicétas Chôniatès, p. 400, qu'il était d'humble origine, ce qui exclut qu'il ait pu être le fils de Jean Comnène Batatzès. Basile devait sa gloire à ses qualités militaires et à son mariage avec une proche parente de l'empereur Isaac Ange. Si cette source présente une prosopographie fantaisiste, en revanche, elle retrace assez fidèlement les événements concernant la révolte de Jean Comnène Batatzès, qu'elle appelle Constantin. Les renseignements qu'elle fournit peuvent être en effet recoupés par ceux que donne Nicétas Chôniatès.

27. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, Paris, 1884, p. 713, n° 4, et ZACOS et VEGLERY, *op. cit.*, sceau n° 2730 bis : « Σφραγὶς Κομνηνοῦ ταῦτα χαριτωνύμου ὃς βατάτζου προῆλθεν δεσποτοῦ κλάδος καὶ πορφυραυγοῦς Κομνηνῆς Εὐδοκίας ». Ce texte, ne mentionnant pas sa qualité de domestique, est datable d'avant 1177 selon les éditeurs. Il existe un autre sceau d'un Batatzès, en mauvais état, sur lequel il semble qu'on puisse lire que ce Batatzès était issu des palais impériaux, prôtosébaste et domestique. S'agit-il de Jean Comnène ? Ce sceau inédit du Cabinet des Médailles de Paris, n° 505, a été lu par V. Laurent. Ce sceau, ainsi que les autres sceaux inédits cités plus bas, m'ont été communiqués par J. Darrouzès et P. Gautier, des Assomptionnistes, que je remercie vivement ici.

28. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 192. Atapakès n'est pas un patronyme, mais le titre d'atabeg. Cf. aussi la Vie de Saint Jean, III, p. 201, qui donne pour les troupes turques le chiffre de 22 000 hommes.

29. Cf. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 193, et *Vie de Saint Jean*, p. 202.

30. Cf. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 245 et p. 262.

est probablement resté à Philadelphie après sa victoire de 1177-1178 contre les Turcs. Il semble certain que Jean Comnène Batatzès résidait à Philadelphie depuis plusieurs années, cinq ans sans doute.

***

Quand et pourquoi Batatzès se révolte-t-il ? Batatzès manifesta son hostilité à Andronic Comnène, le cousin de Manuel lorsque celui-là quitta la Paphlagonie pour marcher vers Constantinople, en refusant de se rallier à lui, de même que Jean Doukas qui commandait à Nicée. Dès ce moment là, Batatzès qualifia Andronic de « tyran ». Ces éléments nous permettent donc de dater du printemps 1182, mars-avril, le début de la rébellion de Batatzès. Ce dernier passa de la défiance envers Andronic, à l'hostilité la plus vive, lorsqu'Andronic atteignit son but : entrer dans Constantinople et avoir la haute main sur les affaires de l'Etat. Comme beaucoup d'autres, Batatzès comprit que la vie même de son cousin germain, le jeune Alexis II, était menacée, et il décida de se servir de sa position de grand domestique qui lui donnait la haute main sur la majeure partie des troupes d'Asie Mineure pour tenter d'influencer la politique dans la capitale. Andronic ne pouvait tolérer une telle opposition qui, combinée avec celle subsistant à Constantinople et en Bithynie, lui interdisait l'accès à la couronne impériale et l'élimination d'Alexis II, et donc Andronic se devait de réduire cette résistance. Les opérations militaires doivent se situer en 1182[31].

Qui soutient Batatzès ? Les textes ne sont pas explicites. A coup sûr, la population de Philadelphie suivit le chef militaire qui lui avait assuré sa sécurité alors que de nombreuses villes de la vallée du Méandre avaient été ravagées par les attaques turques consécutives à la défaite de Myrioképhalon et à la mort de Manuel[32]. De plus, la population pauvre de la ville avait bénéficié des distributions que Batatzès avait effectuées après sa victoire sur les Turcs[33]. Quant aux notables, on les voit aux côtés de Batatzès, refuser l'entrée de la ville aux ambassadeurs d'Andronic[34].

Comme Batatzès fut capable de s'opposer à Andronic Lappardas et à Andronic Comnène lui-même en rase campagne, on ne peut douter que

31. Nicétas Chôniatès place le récit de ces événements après l'abdication du patriarche Théodose, survenue en août 1183 ; mais Nicétas ne suit pas un ordre chronologique strict : quand il commence le récit d'un événement, tel le conflit d'Andronic et du patriarche, il poursuit jusqu'à la fin de l'affaire avant de reprendre un autre récit dont les prémices se situent antérieurement à la conclusion de l'affaire précédente.

32. Il s'agit de la prise de Sôzopolis, cf. Nicétas Chôniatès, p. 262.

33. *Vie de Saint Jean*, p. 202.

34. *Vie de Saint Jean*, p. 203. A propos du rôle des notables, il faut se rappeler aussi comment Théodore Lascaris, voulant contrôler une partie de l'Asie Mineure, s'efforça de rallier des notables : cf. Nicétas Chôniatès, *Discours*, p. 131.

l'ensemble des troupes sous ses ordres ne lui aient été fidèles, car elles étaient habituées depuis plusieurs années à remporter avec lui des succès continuels sur les Turcs. La Vie de Jean III Batatzès apporte des détails dont nous pouvons penser qu'ils sont fiables. Batatzès, appelé Constantin, aurait eu sous ses ordres 23 000 hommes, contre 50 000 à Andronic qui emmenait avec lui l'ensemble des troupes d'Occident et la partie des troupes d'Asie Mineure qui lui était restée fidèle (troupes paphlagoniennes). Ces chiffres peuvent sembler excessifs, mais on rappelle que les chiffres donnés aux forces turques lors de l'attaque de 1177-1178 par la Vie de Saint Jean étaient confirmés par Nicétas Chôniatès. Cette même source précise que Batatzès avait avec lui la force des Lydiens, quelques éléments d'Ionie, et nous apprend que lorsqu'Andronic, après la mort de Batatzès, reprit le contrôle de la région, il put s'emparer de Philadelphie, de Sardes, de toute l'Ionie, et des villes de Lydie[35]. C'est-à-dire que Batatzès contrôlait l'ensemble du thème des Thracésiens et en partie celui de Mylasa-Mélanoudion, si l'on suppose qu'il contrôlait toute l'Ionie ; en tout cas, Batatzès n'a jamais craint d'être pris à revers. Le thème de Néokastra était contrôlé par Andronic, puisque celui-ci, repoussé par Batatzès, put se réfugier à Pergame.

L'attachement de la population de Philadelphie et de ses troupes à la personne de Jean Comnène Batatzès est soulignée par l'effort de celui-ci pour être présent physiquement sur le champ de bataille malgré sa maladie, et surtout par le fait que cet attachement ne s'est pas reporté sur ses fils, car eux n'avaient pas fait la preuve qu'ils pouvaient défendre la population de la ville. C'est pourquoi les gens de Philadelphie préférèrent négocier leur ralliement à Andronic. Jean Comnène mort, les forces qu'il avait réunies se désagrégèrent, ses fils furent obligés de s'enfuir de Philadelphie, de se réfugier chez le sultan d'Iconium[36], dont, semble-t-il, ce fut la seule intervention dans la guerre civile qui a frappé l'Asie Mineure byzantine. La révolte de Philadelphie, qui s'est étendue sur l'ensemble du thème des Thracésiens, ne fut donc pas un mouvement autochtone, mais le soutien à un grand chef prestigieux qui souhaitait intervenir dans les affaires de Constantinople.

Il faut souligner que l'échec personnel de Batatzès n'entraîna pas l'éclipse de la famille tout entière, car on connaît plusieurs Batatzès ayant occupé de hautes fonctions à la fin du XIIe siècle et au début du siècle suivant[37].

*
* *

35. *Vie de Saint Jean*, p. 205.

36. Ultérieurement, ils tentèrent de passer en Occident, mais forcés par un vent contraire d'aborder en Crète, ils furent reconnus, arrêtés et aveuglés sur ordre d'Andronic : cf. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 264.

37. Les liens de famille de ces Batatzès avec Jean Comnène restent inconnus ; parmi

Sept ans après la révolte de Jean Batatzès, Philadelphie à nouveau, n'est plus contrôlée par l'empereur de Constantinople, alors Isaac II. En effet, lorsque les soldats de la IIIe croisade entrèrent dans l'empire byzantin, en juillet 1189, l'empereur de Constantinople n'était pas dans sa capitale, mais en train d'assiéger en vain Philadelphie, où, nous disent les chroniqueurs occidentaux, un certain Théodore s'était révolté. Nicétas Chôniatès confirme qu'Isaac II fut obligé d'aller lui-même réduire la révolte de Théodore Maggaphas dit Maurothéodore[38].

Ce Maggaphas est originaire de Philadelphie[39]. Les sources nous font connaître d'autres Maggaphas installés dans la région à l'époque de l'empire de Nicée : Basile Maggaphas et son neveu Georges possèdent des biens dans la topothesia de Pégè[40], située dans la région de Milet. Jean Maggaphas achète des oliviers dans la topothesia de Parakalamou[41], sise dans la région de Smyrne. A Philadelphie même, en 1247, les biens donnés par Athanasia, veuve d'un Maggaphas, avaient permis au fondateur de la Skoteinè d'élever une église dédiée à Saint Jean[42], ce qui laisse supposer à cette Athanasia une certaine fortune. Quoique les sources ne nous disent rien de la position sociale de Théodore Maggaphas, la famille a une certaine importance depuis au moins le XIe siècle. Car nous connaissons le sceau d'un Nicé- (phore ou -tas) Maggaphas, spatharocandidat et comte au XIe siècle[43], un autre de Léon Maggaphas, prôtospathaire et catépanô, datable aussi du XIe siècle au plus tard[44], puisque les dignités de spatharocandidat et prôtospathaire disparaissent dès le règne d'Alexis Comnène. Un troisième sceau d'un Maggaphas, qui ne peut être lu complètement, indique du moins à coup sûr que Jean Maggaphas était sébaste, mais on ne peut déchiffrer le nom du génos dont il veut aussi tirer gloire[45] ; il est daté par V. Laurent

eux on peut citer : Andronic Batatzès, vestiarite, chargé de la paradosis des Coumans à Lavra en 1181, cf. *Actes de Lavra*, éd. P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS, Denise PAPACHRYSSANTHOU, Paris, 1970, vol. I, p. 338 ; un Batatzès au prénom inconnu, tué sur l'ordre d'Alexis III, cf. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 486. Un certain nombre de sceaux de la même période nous sont parvenus : ceux de Andronic Batatzès, sébaste : inédit de la Collection Fogg, n° 483 — (ce dernier pourrait être soit le frère de Jean Comnène, soit le vestiarite cité ci-dessus à une étape ultérieure de sa carrière, ou bien encore un troisième homonyme) ; Nicéphore Batatzès, sébaste, cf. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 713, n° 5 ; Stephanos Batatzès, sébaste, inédit de la Collection de l'Institut Français d'Etudes Byzantines, n° 966.

38. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 399.
39. *Ibidem*, p. 399 et EPHRAEM, vers 5908-5910.
40. MIKLOSICH-MÜLLER, VI, p. 151, acte de 1207.
41. MIKLOSICH-MÜLLER, IV, p. 61.
42. S. EUSTRATIADES, Hellenika III, 1930, p. 328.
43. Sceau inédit de la Collection Fogg n° 3124.
44. Sceau de la Collection Fogg n° 184.
45. Sceau de la Collection Fogg n° 413.

de la fin du XIIe siècle, mais il n'est pas impossible de l'attribuer à l'époque des Lascarides. Enfin, un sceau d'un Théodore Maggaphas nous est parvenu, dont V. Laurent pense qu'il est antérieur à 1150[46]. La famille Maggaphas, implantée à Philadelphie et dans toute la région, occupa durant plusieurs siècles une position sociale élevée, comprenant des postes dans l'armée, comte, catépanô, assez importants.

La position personnelle de Théodore Maggaphas est plus difficile à cerner. Il faut éliminer la possibilité qu'il ait été lié aux Doukas, comme auraient pu le laisser croire deux monnaies trouvées à Sardes et attribuées faussement à Théodore Maggaphas[47]. Avant sa révolte, on ne peut affirmer qu'il occupait une position officielle à Philadelphie. Nous ne connaissons aucun duc des Thracésiens entre 1182 et 1189. Maggaphas occupait-il ce poste ? La position sociale de sa famille ne le lui interdisait pas. Lorsque Isaac fut contraint de traiter avec lui, il fut décidé que la population de Philadelphie obéirait à Maggaphas comme auparavant, mais que lui-même serait de nouveau un simple citoyen[48]. Il faut entendre par là que Maggaphas gardait la même autorité que lorsqu'il s'était proclamé basileus, et non pas qu'il retrouvait un poste de commandement antérieur[49]. Il faut comprendre qu'en juillet 1189, Isaac II n'enlevait aucun pouvoir à Magga-

46. Sceau de l'Institut Français d'Etudes Byzantines n° 1028. Ce sceau n'est pas complètement déchiffré ; outre une invocation à la Vierge, on peut lire que ce Maggaphas occupait une fonction militaire « stratègounta » mal définie, car l'expression « stratègounta » est rarement employée sur les sceaux. Deux explications sont possibles : ou ce Théodore Maggaphas fut un stratège de ville (Philadelphie par exemple) avant la réorganisation de l'Asie Mineure par les Comnènes, ou il s'agit du révolté avant qu'il ne prît le titre de basileus ; dans ce cas, il faudrait descendre la datation du sceau jusqu'à la seconde moitié du XIIe siècle.

47. Cf. H.W. BELL, *Sardis*, XI, 1916, p. 104, n° 964 ; M. de GUADAN, Nomisma d'argento di Isaac Angelo e le coniazioni di Teodoro Ducas Mankaphas, *Italia Numismatica*, XI, 1960, p. 117-120. Ce dernier lisait sur les monnaies trouvées à Sardes « Theodoros o doukas Maggaphas ». M. HENDY, *Coinage and Money in the Byzantine Empire*, 1081-1261, Dumbarton Oaks, 1969, p. 149, et Cécile MORRISSON, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1970, p. 740, ont restitué ces monnaies à Théodore II Doukas Lascaris. Il faut noter qu'on a découvert, dans les fouilles d'Aphrodisias, un « trachy » de billon bien conservé, au nom d'un souverain appelé Théodore. Sur l'avers est représenté le Christ debout et sur le revers on voit un empereur tenant une croix patriarcale. Cette découverte apporte un élément nouveau dans la controverse qui oppose Pochitonov à Jordanov et Gerasimov à propos de l'attribution de pièces semblables découvertes en Bulgarie. Pochitonov les attribue à Théodore-Pierre Asen de Bulgarie, tandis que Gerasimov et Jordanov estiment qu'il s'agit de monnaies émises par Théodore Mangaphas. Dernières mises au point : E. POCHITONOV, Théodore-Pierre Asen ou Théodore Mangaphas, *Byzantinoslavica*, t. 42, 1981, p. 52-56 et Ph. GRIERSON, *Byzantine coins*, Berkeley et Los Angeles, 1982, p. 235-236.

48. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 399 « ὡς πρότερον πολιτεύεσθαι ».

49. *Ibidem*, p. 399. Nicétas Chôniatès dit qu'il règnera « βασιλεύεσθαι ». sur les gens de Philadelphie comme auparavant, c'est-à-dire à l'époque où il s'était déclaré basileus.

phas, mais le faisait symboliquement rentrer dans le cadre de l'empire, lui donnant selon toute vraisemblance la responsabilité de duc des Thracésiens qu'il occupait de fait, tandis qu'il confiait le thème situé plus au sud de Mylasa-Melanoudion à l'un de ses plus fidèles partisans, Basile Batatzès, puisqu'en août 1189, ce dernier confirme à Saint Paul de Latros la possession de certains biens[50].

Les débuts de la révolte de Maggaphas peuvent être datés de 1188. En effet, nous voyons qu'en 1189, Maggaphas est déjà installé solidement à Philadelphie. En 1187 en revanche, Isaac II cherche à obtenir éventuellement l'appui des Vénitiens installés dans cette ville[51]. Depuis 1188, jusqu'en 1206, désormais, le contrôle de Philadelphie est un enjeu de rivalité entre l'empereur de Constantinople et Maggaphas. Ce dernier, maintenu dans Philadelphie par Isaac en juillet 1189, est sans doute le duc que mentionnent les Allemands de la IIIe croisade[52] lors du conflit qui oppose les gens de Philadelphie et les soldats croisés. Il serait invraisemblable qu'Isaac, ayant accepté un compromis médiocre avec Maggaphas, à cause de la venue des Croisés, ait rouvert les hostilités avant que ces derniers ne se soient éloignés des frontières de l'empire. On peut admettre qu'Isaac a repris la lutte dans l'été 1190, non pas en la menant lui-même, puisqu'il conduisit une grande expédition contre les Valaques, mais par l'intermédiaire de Basile Batatzès, qu'il nomma à ce moment duc des Thracésiens et domestique d'Orient[53]. Cette hypothèse est compatible avec l'affirmation de Nicétas Chôniatès estimant que ces événements ont eu lieu peu de temps après la convention de juillet 1189[54]. Basile Batatzès agissant plus par des moyens financiers que militaires, expulse Maggaphas de Philadelphie, mais celui-ci se réfugie auprès du sultan d'Iconium et avec l'appui de Turcs nomades, attaque Laodicée de Phrygie et Chônes. Ces faits n'ont pu se produire avant l'été de 1190 puisqu'auparavant le sultan était trop occupé à défendre son territoire contre les Croisés allemands et à réparer les dégâts commis par eux jusque dans sa propre capitale d'Iconium. La révolte prend fin selon Nicétas Chôniatès, lorsque le nouveau sultan Kaichosroès, tout occupé à se défendre contre ses frères, et ne voulant pas être menacé en plus par les Byzantins, livre Maggaphas à Isaac II après la mort de son père Kilidj Arslan donc

50. Miklosich-Müller, IV, p. 292.

51. Cf. G.L.F. Tafel et G.M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne, 1853, tome I, p. 199.

52. Cf. Ansbert, p. 74 et *Historia Peregrinorum*, p. 154. Il n'est pas surprenant que les auteurs occidentaux n'aient pas fait le rapprochement entre le Théodore qui s'est révélé en juin 1189 (seul l'auteur de l'*Historia Peregrinorum* connaît son nom) et celui qui gouverne Philadelphie en avril 1190.

53. Nicétas Chôniatès, p. 400.

54. *Ibidem*, p. 400.

en 1192[55]. Les négociations ont été longues puisqu'un ambassadeur byzantin est présent à la cour du sultan Kilidj Arslan, lorsque s'y présente un homme se prétendant Alexis le fils de l'empereur Manuel, ce que dément l'empereur byzantin[56]. De même, Nicétas Chôniatès, à l'occasion des ravages de ce Pseudo-Alexis dans la région de Chônes, mentionne que l'église Saint Michel de cette ville fut profanée par les Turcs à qui un Grec en état d'ébriété a ouvert les portes[57]. Or, il a déjà affirmé que les Turcs de Maggaphas avaient détruit cette église[58] ; donc, il y a confusion dans l'esprit de Chôniatès, car il y a concomitance des deux révoltes[59]. Maggaphas, livré à Isaac II, ne subit aucun châtiment corporel mais fut condamné à être enfermé durant de longues années à Philadelphie même[60].

On ignore tout de la durée de l'emprisonnement de Maggaphas, mais il est fait de nouveau mention de lui après la prise de Constantinople, lorsqu'il tenta de s'opposer aux Croisés de Henri de Flandre à Atramyttion en 1205[61]. A ce moment, Maggaphas a pu constituer une armée nombreuse, il est donc libre depuis un certain temps. Un indice du fait que Philadelphie avant avril 1204, n'est plus sous le contrôle de Constantinople, est l'absence de cette ville dans la *Partitio Romaniae.* Ce document est fort intéressant parce qu'il permet de déterminer les territoires qui dépendaient encore de l'empire de Constantinople, au moment où les Croisés menacent la capitale, et *a contrario*, par ses lacunes, ceux qui s'étaient déjà détachés de l'empire[62] : ainsi manquent les régions conquises par Sgouros dans l'Hellade dès 1202, celles dont s'est emparé Théodore Lascaris dès le printemps 1204 avant la chute définitive de Constantinople. Philadelphie, absente de la *Parti-*

55. Cf. Cl. CAHEN, *Pre-Ottoman Turkey*, Londres, 1968, p. 114; *Encyclopédie de l'Islam*, tome V, Paris-Leyde, 1979, p. 106, col. 550-588, article « Kaykhusraw ».
56. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 420. Cet événement est datable de 1191.
57. *Ibidem*, p. 422.
58. *Ibidem*, p. 400.
59. Cf. note (31) *supra* p. 43, sur la façon de Nicétas Chôniatès de traiter la chronologie ; comment, ayant ouvert un dossier jusqu'au bout, — ici celui de la révolte de Théodore Maggaphas, p. 399 à 401, — il en ouvre un autre, celui de la III[e] croisade, p. 401 à 415, puis celui de la révolte du Pseudo-Alexis, p. 420 à 422. Il respecte l'ordre chronologique, dans la mesure où le début de la révolte de Maggaphas est antérieur à l'arrivée des Croisés, elle-même antérieure à la révolte du Pseudo-Alexis ; mais cela n'implique nullement un ordre chronologique pour la fin de ces événements.
60. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 401 : « δεσμά κατακέκριτο χρόνια ». Les frères du sultan Kaichosroès lui reprochèrent d'avoir livré Maggaphas « εἰς τὴν πατρίδα » — c'est-à-dire à la ville de Philadelphie, le nom « πατρὶς » désignant presque toujours chez les Byzantins la ville d'origine et non point l'empire dans son ensemble. De plus, il n'y a aucun indice qu'on ait transféré Maggaphas à Constantinople.
61. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 603.
62. Sur cette utilisation de la *Partitio*, cf. N. OIKONOMIDÈS, La décomposition de l'empire byzantin à la veille de 1204 et les origines de l'empire de Nicée : à propos de la *Partitio Romaniae*, Rapport du XV[e] Congrès International d'Etudes Byzantines, Athènes, 1976.

tio, est donc déjà détachée de l'empire depuis au moins la fin de 1203[63].

Quel fut le sort de Philadelphie entre 1192 et 1203 ? Nous ne connaissons aucun duc des Thracésiens pour cette période. Une fois l'affaire Maggaphas réglée, Basile Batatzès est transféré en Occident, car il occupe le poste de domestique d'Occident dès 1193, où il combat la révolte de son beau-frère Constantin Ange[64], et il meurt l'année suivante à la bataille d'Arcadiopolis[65]. On ne sait si le successeur de Batatzès comme domestique d'Orient, Alexis Gidos[66], fut aussi nommé duc des Thracésiens comme cela avait été le cas pour Basile Batatzès et Jean Comnène précédemment. Il faut remarquer qu'après la révolte de Maggaphas, Philadelphie n'est plus mentionnée dans l'*Histoire* de Chôniatès, notre source principale pour cette période, pas plus que le thème des Thracésiens. Cette absence ne constitue pas un indice sûr que Philadelphie n'est plus dans l'orbite de l'empire, mais plutôt un signe du désintérêt des empereurs Anges qui préfèrent concentrer leurs efforts militaires en Europe plutôt qu'en Asie Mineure. Un document, dont nous ne connaissons que la version latine, mentionne Philadelphie en 1198 : le chrysobulle en faveur de Venise dans lequel Alexis III cite Philadelphie parmi les lieux où les Vénitiens peuvent commercer[67]. Ce document est la reprise de celui d'Isaac II en faveur des mêmes Vénitiens en 1187 et il ne signifie pas nécessairement un contrôle effectif de la ville puisque l'empereur autorise aussi les Vénitiens à commercer à Chypre, à Antioche de Syrie, lieux qui ne sont plus depuis longtemps sous la domination byzantine[68].

Après la chute de Constantinople, Maggaphas conserva son indépendance jusqu'à ce qu'il soit vaincu par Théodore Lascaris. Akropolitès nous dit que ce dernier vainquit facilement Sabas Asidènos et Maggaphas, sans nous préciser la date[69]. Dans un discours adressé à Théodore Lascaris

63. On remarquera que la *Partitio* mentionne Sampsôn comme reconnaissant encore l'autorité impériale, cf. A. Carile, Partitio terrarum imperii Romanie, *Studi Veneziani*, 7, 1965, p. 218. Or on sait que Sabbas Asidènos s'empara de Sampsôn juste après que les Latins aient pris Constantinople, cf. Akropolitès, *Opera*, éd. A. Heisenberg, Leipzig, 1903, p. 14.

64. Nicétas Chôniatès, p. 435.

65. Nicétas Chôniatès, p. 146.

66. *Ibidem*, p. 446. Ils avaient interverti leurs postes, Gidos était domestique d'Occident auparavant, p. 403.

67. Cf. G.L.F. Tafel et G.M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne, 1853, I, p. 271.

68. Tafel-Thomas, *ibidem*, p. 265 et p. 272.

69. Georges Akropolitès, p. 14, et Nicétas Chôniatès, *Discours*, p. 127 ; Lascaris se félicite d'avoir abattu celui qui avait changé l'Euxin en « kakoxeinon » : — il faut entendre David Comnène —, d'avoir capturé celui qui mêlait les races les unes aux autres, — il s'agit de Maurozômès —, et d'en avoir attaqué d'autres et réduit leurs bandes, comme on abat les constructions des enfants sur le sable, — il s'agit de Maggaphas et de Sabas Asidènos.

lui-même, Nicétas Chôniatès le félicite d'avoir abattu le nouvel Achitophèle qui par sa race était lié aux Byzantins, mais leur était étranger par ses pensées : il s'agit de Maurozômès, gendre du sultan, un Byzantin allié aux Perses[70]. Pour attaquer et vaincre Maurozômès qui occupait la haute vallée du Méandre, il fallait que Lascaris eût absorbé les possessions de Maggaphas qui séparaient ses territoires de ceux de Maurozômès. En datant la défaite de Maurozômès, nous aurons le terminus *post quem* de celle de Maggaphas. L'essentiel de la chronologie de cette période 1205-1207 est contenu dans un discours de Nicétas Chôniatès[71], où celui-ci expose toutes les activités de Lascaris depuis son départ de Constantinople pour justifier ses prétentions à la couronne impériale. Lascaris n'a pu songer à s'étendre vers le sud que si les périls venant du nord étaient momentanément conjurés. Or, le 14 avril 1205, les Latins subirent une défaite sévère à Andrinople, ce qui les écarta de l'Asie Mineure pour un an et demi[72]. Ce délai permit à Lascaris de se débarrasser de David Comnène en battant et capturant le chef de ses troupes, Synadènos[73]. Lascaris eut ensuite le loisir de repousser les Turcs qui avaient profité de son absence pour attaquer son territoire[74], et dans la contre-attaque qui s'ensuivit, il balaya toutes les résistances dont celle de Maurozômès[75] au sud de son territoire, et traita avec les Perses en février-mars 1206[76]. En conséquence de toutes ces victoires, les villes d'Orient reconnurent Lascaris empereur[77]. Donc Maggaphas perdit son indépendance au cours de l'été 1205, ou au plus tard au printemps de 1206. Nous ignorons tout de son destin ultérieur[78], mais nous avons vu que sa

70. NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Discours*, p. 136-137.

71. *Ibidem*, p. 129 à 147.

72. Cf. Geoffroy de VILLEHARDOUIN, *Conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, Paris, 1961, II, p. 167.

73. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 626 et IDEM, *Discours*, p. 136 ; date proposée : été 1205 ; la victoire a été acquise par Lascaris parce que celui-ci a fait franchir à son armée des cols difficiles et élevés pour surprendre Synadènos ; cela suppose que ces cols étaient praticables et donc une période estivale.

74. CHÔNIATÈS, p. 638 et *Discours*, p. 136 ; date proposée : automne 1205.

75. CHÔNIATÈS, p. 626, qui confirme que la défaite de Maurozômès suit de peu celle de Synadènos.

76. La date est donnée par F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, Munich et Berlin, 1925, n° 1670, d'après Ibn Bibi. Elle est cohérente avec nos propositions précédentes.

77. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 638 ; voir note (83) *infra*, p. 52.

78. S'il n'a pas perdu la vie au cours de la lutte, il a pu conserver une certaine influence dans la région qu'il commandait, comme son voisin Sabas Asidènos. Celui-ci, battu en même temps que Maggaphas par Lascaris, conserva une position élevée dans la hiérarchie de l'empire de Nicée : un acte de 1214 le qualifie de « sympenthèros du basileus et sébastocratôr » ; cf. N. WILSON et J. DARROUZÈS, Actes de Hiéra-Xérochôraphiou, REB XXVI, 1968, p. 14.

famille conservait une position sociale importante à Philadelphie sous les Lascarides[79].

Les objectifs

Théodore Maggaphas, nous dit clairement Nicétas Chôniatès, revêtit les insignes impériaux, et même frappa une monnaie d'argent à son effigie[80]. Il compte ensuite le Lydien Théodore avec Alexis Branas, parmi ceux qui ont aspiré à l'empire au temps de Isaac II Ange[81]. Nicétas semble aussi indiquer que Maggaphas cherchait à remplacer Isaac sur le trône de Constantinople. Cependant, rien dans le comportement de Maggaphas ne permet de déceler une telle ambition. On voit bien l'incompréhension suscitée dans la capitale par ce type de révolte ; si Isaac voyait en Maggaphas un compétiteur de plus pour l'empire, la révolte pouvait bien lui sembler risible, puisque Maggaphas n'aurait jamais les moyens militaires de faire le siège de Constantinople, à la différence d'Alexis Branas deux ans plus tôt. Seulement lorsqu'avec le temps, le territoire contrôlée par Maggaphas s'élargit, la menace dut être prise plus au sérieux. Ceci nous amène à poser la question des limites du territoire tenu, à partir de Philadelphie, par Maggaphas en 1189.

Le territoire contrôlé

Son autorité s'étendit sur les régions voisines de Philadelphie après avoir rallié tous les Lydiens à sa sédition[82]. Maggaphas tenait donc la majeure partie, si ce n'est la totalité du thème des Thracésiens encore qu'on ne puisse savoir si son autorité s'étendait jusqu'à la mer Egée. Il communiquait librement avec ses alliés turcs, ce qui suppose que la route de Laodicée du Méandre et de Chônes lui était libre. Peut-être même aurait-il contrôlé aussi la vallée du Méandre — dans ce cas, tout le thème des Thracésiens se serait rallié à lui[82bis]. Plus au sud, il ne pouvait s'étendre vers le thème

79. Cf. *supra* page 45. Dans le cas de Jean Comnène Batatzès comme dans celui de Théodore Maggaphas, l'échec personnel des révoltés n'entraîna pas la chute de leurs familles.

80. Nicétas Chôniatès, p. 399. Cf. note (47) *supra*, p. 46.

81. Nicétas Chôniatès, p. 420.

82. *Ibidem*, p. 399. Le terme « chôra » employé par Nicétas Chôniatès est un équivalent des plus fréquents du mot thème ; mais il faudra le prendre non dans son sens administratif, mais dans le sens de pays en général.

82 *bis*. On ne peut habituellement déduire de la présence d'une monnaie dans une ville, que l'émetteur de la monnaie ait contrôlé la ville ; cette monnaie peut témoigner de relations commerciales ou militaires (paiement de mercenaires). Dans le cas de Maggaphas, supposer de telles relations avec Aphrodisias conduit à penser que les habitants de la région préféraient entretenir avec le révolté de bonnes relations, sinon faire leur soumission, plutôt que d'obéir à l'empereur légitime Isaac II. On peut donc admettre que Maggaphas a contrôlé la vallée supérieure du Méandre. Cependant, on ne sait si

de Mylasa et Mélanoudion, tenu par Basile Batatzès. Au nord, Maggaphas chercha à coup sûr à contrôler la route qui menait à Philadelphie par Sardes, Achyraos etc., mais le contrôle du thème de Néokastra n'aurait pu se faire sans déclencher une réaction d'Isaac II Ange. Peut-être celui-ci se dirigea-t-il sur Philadelphie précisément parce que Maggaphas s'étendait trop vers le nord.

Dès avril 1204, Maggaphas avait récupéré une partie du territoire contrôlé quinze ans auparavant, mais avec des modifications. D'après les lacunes de la *Partitio Romaniae*, il avait repris l'ensemble du duché des Thracésiens, dont pas une ville n'est citée, et il occupait tout le thème jusqu'à la mer, puisqu'on ne mentionne pas Ephèse ni Smyrne[83]. L'absence d'une flotte de guerre interdisait à Maggaphas d'occuper l'île de Chio. En revanche, les thèmes de Néokastra et de Mylasa et Mélanoudion restèrent hors de son contrôle. Après la chute de Constantinople, son autorité se heurtait au sud à celle d'autres dynastes, qui lui interdirent l'accès à la vallée du Méandre : Sabas Asidènos à Sampsôn occupait l'embouchure du Méandre, et Maurozômès la haute vallée de ce fleuve. En revanche, il put alors s'étendre librement vers le nord et contrôler les thèmes de Kelbianos et de Néokastra[84], et dans cette expansion, il ne fut arrêté que par les Latins de Henri de Flandre à la bataille d'Atramyttion[85].

Les soutiens de Maggaphas

Il disposa d'un soutien populaire, attesté au moins pour la ville de Philadelphie[86]. Basile Batatzès, pour éliminer Maggaphas, ne put compter sur aucune faction favorable à Isaac II et dut la susciter en soudoyant des amis de Maggaphas. Le rebelle disposa également d'éléments de l'armée byzantine, à coup sûr la garnison de Philadelphie puisqu'il put résister à un siège en règle de sa ville et que dans les combats tombèrent des deux côtés des

le fait s'est produit pendant la première tentative ou la seconde pour se créer un territoire indépendant. La mention de frappe de monnaie au cours de sa première révolte ferait préférer la période de 1188/89, mais sans certitude.

83. N. Chôniatès, p. 638, dit que les deux villes côtières d'Ephèse et de Smyrne se rallièrent à Lascaris qui disposait à ce moment d'une marine soit qu'elles se soient spontanément détachées de la zone d'influence de Maggaphas, soit qu'elles aient été absorbées avec le reste des territoires de ce dernier après la victoire de Lascaris. Les autres villes de la liste citée par Chôniatès, Brousse, Nicée, toutes ralliées d'elles-mêmes à Lascaris, feraient pencher pour la première hypothèse.

84. Georges Akropolitès, p. 14 : ce sont les territoires récupérés, selon lui, par Lascaris, lors de sa victoire sur Maggaphas.

85. Villehardouin, *op. cit.*, II, p. 133.

86. Nicétas Chôniatès, *Discours*, p. 92 et Id., *Histoire*, p. 399 affirme qu'il commença par se gagner la nombreuse populace de la ville et lui fit prêter serment de fidélité.

guerriers expérimentés[87]. En revanche, ses forces militaires, assez nombreuses pour résister à Isaac II, étaient plus limitées que celles de Jean Comnène Batatzès, puisqu'il ne se risqua pas à un affrontement en rase campagne avec l'armée impériale.

Au printemps 1205, on peut avoir une estimation très approximative des forces commandées par Maggaphas, en les comparant à celles de son adversaire latin. Celui-là disposait manifestement de la supériorité numérique[88] ; on peut fixer à un minimum de cinq cents cavaliers[89] le nombre des Latins, et ces derniers furent renforcés par les Arméniens de Troade[90]. On peut accorder à Maggaphas, compte tenu de l'importance de son infanterie, une armée de cinq mille hommes avec une marge d'erreur qui ne doit pas être trop forte[91].

A ces soutiens que Maggaphas a trouvé localement, il faut ajouter le secours prêté par les Turcs. Il en bénéficia dès l'époque du siège de Philadelphie par Isaac II[92], et lorsqu'il en fut expulsé, le sultan l'autorisa à lever des troupes parmi les Turcs nomades de la frontière[93].

*
* *

Philadelphie en un quart de siècle fut donc le centre de deux mouvements de dissidence, de nature fort différente. Dans le premier cas, un grand chef militaire, très populaire dans la région, Jean Comnène Batatzès se servit du territoire où il exerça son commandement pour influer sur la politique constantinopolitaine. A cette occasion les gens de Philadelphie prirent conscience de leur force puisque l'empereur de Constantinople fut incapable de réduire la révolte par la force, et ouvrirent ainsi la voie à un tout autre type de révolte, celle de Maggaphas. Ce dernier voulut profiter du désintérêt des empereurs de Constantinople pour leurs provinces d'Asie Mineure, pour établir une « principauté grecque » indépendante de la capitale, qui assure

87. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 400.

88. VILLEHARDOUIN, *op. cit.*, II, p. 133 parle de « la très grande armée qui paraît devant Atramyttion » et Nicétas Chôniatès, p. 603 affirme que Maggaphas impressionna par son nombre.

89. Le corps de bataille latin type est d'une centaine de chevaliers, plus quatre à cinq sergents à cheval.

90. VILLEHARDOUIN, II, p. 189. Henri de Flandre quitte Atramyttion « avec lui avaient passé les Hermins qui l'avaient aidé contre les Grecs, environ 20 000 avec leurs femmes et leurs enfants qui n'osaient pas rester au pays ».

91. On rappelle que Michel Ange opposa aux Croisés dans le Péloponnèse une armée de 5 000 hommes, cf. VILLEHARDOUIN, II, p. 139.

92. NICÉTAS CHÔNIATÈS, *Discours*, p. 92.

93. NICÉTAS CHÔNIATÈS, p. 400.

la sécurité de ses habitants en traitant directement avec les Turcs. Le déplacement imprévu du centre de l'empire byzantin en Asie Mineure, conséquence de la chute de Constantinople en 1204, mit fin à cette expérience, mais lorsque les Byzantins eurent retrouvé leur capitale et se désintéressèrent de nouveau de l'Asie Mineure au XIVe fut recréé autour de Philadelphie ce qu'on a pu appeler « un émirat grec d'Asie Mineure »[94].

Jean-Claude CHEYNET
CNRS

94. Hélène AHRWEILER, La frontière et les frontières de Byzance en Orient, *Actes du XIVe Congrès International des Etudes Byzantines, 1971, Bucarest*, 1974, p. 221.

PHILADELPHIE ET L'ÉMIRAT D'AYDIN

La publication par Matoula Couroupou, dans le récent volume des *Geographica byzantina*, du récit inédit d'un siège de Philadelphie par l'émir d'Aydin, Umur Pacha[1], m'amène à considérer la façon dont ce nouvel épisode s'insère dans les relations entre Philadelphie et Aydin, que j'avais autrefois tenté de reconstituer[2].

Je rappelle d'abord les événements dont j'avais fait état il y a un quart de siècle. S'il est contesté que Philadelphie (Alaşehir), qui se trouvait dangereusement placée au point de rencontre des trois émirats turcs de Germian, Aydin et Saruhan (*Destān*, v. 981-982), ait déjà en 1314 été attaquée par le beg de Germian et ait dû consentir à payer tribut[3], il est sûr qu'Umur d'Aydin lança contre la ville une attaque que raconte le *Destān* aux v. 977-1084[4] : il apparaît qu'il échoua à s'emparer de force

1. Matoula Couroupou, Le siège de Philadelphie par Umur pacha d'après le manuscrit de la Bibl. patriarcale d'Istanbul *Panaghias* 58, dans *Geographica byzantina*, sous la direction d'Hélène Ahrweiler (Byzantina sorbonensia, 3), Paris 1981, p. 67-77.

2. P. Lemerle, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident, Recherches sur « la geste d'Umur pacha »*, Paris 1957 (désormais cité : Lemerle, *Aydin*). Le texte du poème turc avait été édité par Irène Mélikoff-Sayar, *Le destān d'Umür pacha (Düstürnāme-i Enverī), Texte, traduction et notes*, Paris 1954 (désormais cité *Destān*, suivi du numéro du vers).

3. Lemerle, *Aydin*, p. 107, n. 2. Mais Hélène Ahrweiler m'a signalé qu'elle établirait l'impossibilité de cette attaque en 1314. Elisabeth Oikonomidès Zachariadou m'a de son côté informé qu'elle ne connaissait aucun texte mentionnant une attaque turque contre Philadelphie en 1314 : elle suppose que cette date peut venir du fait qu'une inscription turque de 1314 mentionne la construction à Kutahya d'un medrese grâce aux recettes du djizije de Philadelphie (M. Ç. Varlik, *Germiyan oğullari tarihi 1300-1429*, Ankara, 1974, p. 39) ; mais 1314 est la date de l'inscription, non de l'attaque (communication personnelle).

4. *Ibid.*, p. 106-107 et 110-115. Une discussion s'est élevée à propos du vers 1026, qui exprime le sort réservé par Umur à la ville après que celle-ci eut consenti à traiter. L'éditeur traduit : « Les Musulmans s'emparèrent des biens, *y placèrent des hommes* et repartirent » (sans d'ailleurs que soit mentionné le tribut que, nous le savons, les Philadelphiens s'engagèrent à payer). M. Louis Bazin estimait qu'il fallait comprendre : « Les Musulmans s'emparèrent des biens, *laissèrent les hommes tranquilles* et repartirent » (cf. Lemerle, *Aydin*, p. 106-107 et note) : ils n'auraient donc pas fait de prisonniers et ne seraient peut-être même pas entrés dans la ville. Mais récemment Élisabeth Zachariadou, dans une « Note sur l'article de Matoula Couroupou » publiée à la suite de ce dernier (*Geographica byzantina, op. cit.*, p. 78-80, cf. p. 78 et n. 3), a soutenu qu'il faut bien traduire : « placèrent des hommes », c'est-à-dire une garnison, dans Philadelphie.

de la ville, mais qu'il se montra assez puissant et assez menaçant pour que les habitants se résolvent à traiter, sans doute à de dures conditions. Dans l'entrevue qu'un peu plus tard Cantacuzène eut avec Umur à Clazomènes, nous savons par le récit de Cantacuzène lui-même qu'il intervînt en faveur des Philadelphiens auprès de l'émir, pour qu'il soit « leur ami » et renonce à leur faire payer tribut. Il est cependant probable qu'Umur conservait quelque droit de regard ou moyen de pression sur Philadelphie[5], car le *Destān* a sûrement raison quand il met dans la bouche d'Apokaukos l'accusation contre Cantacuzène, mensongère mais à laquelle il fallait bien quelque fondement, d'avoir « donné Alaşehir aux Turcs » (v. 1329-1330). Il existe d'ailleurs une tradition selon laquelle Umur aurait construit une mosquée à Philadelphie[6]. Je crois avoir montré que l'entrevue plus ou moins secrète de Clazomènes (qui suivait une entrevue officielle d'Umur avec Andronic III à Kara Burun, c'est-à-dire Mélaina Akra) doit être placée dans le second semestre de l'année 1335, et par conséquent l'entreprise d'Umur contre Philadelphie un peu plus tôt, dans la première moitié ou vers le milieu de la même année. Puis le *Destān* ne parle plus de Philadelphie, et je me suis borné à rappeler[7] un événement remarquable de son histoire, survenu en 1352, donc après la mort d'Umur devant Smyrne et alors que son frère Hizir était à la tête de l'émirat d'Aydin[7bis] : les Philadelphiens, encore indépendants (Bayezid ne s'emparera de la ville qu'en 1390), mais étroitement pressés par les Turcs, envoyèrent une ambassade à Avignon auprès de Clément VI pour implorer du secours. C'est le successeur de Clément VI, mort entre temps, Innocent VI, qui la reçut et lui remit la réponse de la papauté, datée du 19 janvier 1353 : qu'avant toute chose les Philadelphiens abjurent leur croyance schismatique, professent la foi romaine et se soumettent entièrement au pape[8] !

5. En particulier il n'est pas certain qu'il ait renoncé à lever un tribut ou que celui-ci n'ait pas été bientôt rétabli : Élisabeth Zachariadou (*op. cit.* à la note précédente, p. 79, n. 4 et 5), rappelle qu'un acte patriarcal de 1342 mentionne que les Philadelphiens versaient entre autres impôts τὸ βιρίμιον, forme grécisée du turc *verim* ou *virim*, employé pour désigner le tribut annuel payé par des chrétiens.

6. Lemerle, *Aydin*, p. 107, n. 2 : cf. aussi n. 5.

7. *Ibid.*, p. 236-237.

7 bis. Elisabeth Zachariadou considère maintenant que Hizir était probablement devenu l'émir principal d'Aydin (ulu-beğ) dès la mort de son père Mehmed, et qu'Umur fut donc toujours en quelque sorte son subordonné (communication personnelle).

8. Faut-il voir dans ces événements une initiative de Makarios Chrysoképhalos, qui fut métropolite de Philadelphie de 1336 à 1382 ? P. Schreiner, dans son étude sur Philadelphie au xive siècle dont nous allons parler, p. 426-427, a publié un texte de lui qui est un ardent appel à l'union de l'Occident et des Grecs, et qui contient d'ailleurs une allusion à une aide que des occidentaux auraient tenté d'apporter à Philadelphie. Schreiner se demande si ce secours venait de Génois, des Hospitaliers ou d'autres, et à quelle date, car le texte de Makarios, comme il le constate, pose beaucoup plus de questions qu'il n'en résout.

Avant d'en venir au nouveau document récemment édité, jetons un coup d'œil sur les publications des vingt cinq dernières années concernant, sinon l'épisode du *Destān* — à ma connaissance il n'y en a pas eu — du moins Philadelphie ou Aydin.

La plus importante « découverte » est probablement celle, par Elisabeth Zachariadou, d'une dizaine de traités conclus de 1331 à 1414 entre Venise et les émirats de Menteşe et d'Aydin. On en attend la publication, mais on sait déjà[9] qu'il s'agit de documents conservés par deux manuscrits (à Yale et à Venise) dont l'un est peut être l'apographe de l'autre, et qui « semblent provenir des archives de la noble famille crétoise des Callerghis ». Ils donnent, dit leur futur éditeur, la traduction du grec en latin d'accords conclus entre le duché de Candie d'une part, de l'autre des princes de Menteşe ou d'Aydin. Ces derniers sont une fois, en 1337, les deux frères Hizir et Umur : ils accordent aux Vénitiens le droit de commercer sur leur territoire, d'installer un consul à Théologo (Ephèse), d'y avoir une église et un emplacement pour leurs marchands ; une autre fois, en 1353, Hizir seul : les relations commerciales entre la Crète et Aydin étaient renouées après une interruption d'au moins dix ans, note E. Zachariadou, et devaient se poursuivre jusqu'à la conquête d'Aydin par les Ottomans en 1389-1390. C'est donc l'histoire économique que ces textes intéressent, et la politique commerciale vénéto-crétoise envers les émirats côtiers ; mais on sait assez quelles en furent les incidences sur la politique générale des États d'Occident à l'égard des Turcs, et sur les tentatives de la papauté pour reconstituer une union de ces États contre les Turcs[10].

En ce qui concerne Philadelphie, ce sont surtout deux grandes figures de son Église, les prélats Théolepte (1283-ca 1324) et Makarios (1336-1382) qui ont retenu l'attention, et l'on trouve parfois dans les pages qui leur ont été consacrées des indications sur l'état de la ville[11]. Mais l'étude importante

9. Elisabeth ZACHARIADOU, Sept traités inédits entre Venise et les émirats d'Aydin et de Menteşe (1331-1407) : *Studi preottomani e ottomani, Atti del convegno di Napoli (24-26 settembre 1974)*, Naples 1976, p. 229-240. [*PS.* : cf. maintenant, du même auteur, la publication et le commentaire de ces traités dans l'ouvrage cité en post-scriptum du présent article.]

10. É. Zachariadou a versé à ce dossier un autre document : Μία ἑλληνόγλωσση συνθήκη τοῦ Χηδὴρ 'Αϊδίνογλου, *Byz. Zeitschr.*, 55, 1962, p. 254-265. Il s'agit cette fois du texte grec d'un accord de réciprocité, principalement commercial, entre Hizir et une puissance chrétienne non nommée : les Génois ? les Hospitaliers de Rhodes ? La date pourrait être 1346-47 (indiction 15).

11. Sur Théolepte, deux articles de V. Laurent sont à signaler : 1) « La direction spirituelle à Byzance », *REB*, 14, 1956, p. 48-86, où il est fait état, en dehors de l'attaque turque de 1335, d'une autre antérieure de plus de dix ans, pour laquelle Laurent renvoie à R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris 1927, p. 372-374 (il s'agit là d'Alexis Philanthropène, qu'Andronic II aurait envoyé en 1324 secourir Philadelphie menacée par les Turcs, qui levèrent le siège à son arrivée, selon Grégoras, VIII, 12), et à H.-G. BECK, Belisar-Philanthropenos, Das Belisar-lied der Palaiologenzeit, dans

est celle qu'a publiée P. Schreiner sur l'histoire de Philadelphie de 1293 à 1390[12]. Elle traite d'abord (p. 376-388) de la défense de l'Asie Mineure entre 1293 et 1324, et du rôle d'Alexis Philanthropène, éclairé par un groupe de vingt-six lettres que Maxime Planude lui adressa ; deux dates importantes selon Schreiner : 1304, Philadelphie attaquée par les Turcs de Germian conduits par Alīshir, et dégagée par les Catalans de Roger de Flor ; 1314, Philadelphie de nouveau attaquée et contrainte à payer tribut, à quoi se rapporterait peut-être un passage de l'éloge funèbre de Théolepte par Nicéphore Choumnos auquel j'ai déjà fait allusion plus haut (cf. la note 11). Mais on a vu (ci-dessus, n. 3) que cette attaque de 1314 fait difficulté. Puis Schreiner (p. 388-395) traite des événements de 1322-1324 intéressant Philadelphie et les places de la région, en partant de l'importante notice du *Vatic. gr.* 338[13], qui nous apprend que les Turcs de Germian et d'Aydin

Serta Monacensia Franz Babinger (...) dargebracht, Leiden 1952, p. 47-52, cf. p. 50. 2) « Les crises religieuses à Byzance, Le schisme antiarsénite du métropolite de Philadelphie Théolepte », *REB*, 18, 1960, p. 45-54 : cf. p. 49, n. 19, pour le témoignage de Pachymère sur la résistance de Philadelphie aux Turcs ; p. 50, n. 25, sur un texte de Nicéphore Choumnos (édité par BOISSONADE, *Anecdota graeca*, V, p. 229-234) racontant que Théolepte réussit par la persuasion à détourner un émir turc (?) d'attaquer Philadelphie, alors que, selon Laurent, c'est Roger de Flor avec ses Catalans qui délivra la ville (cf. mon *Emirat d'Aydin*, p. 16 et n. 2 et ci-dessous à propos de l'étude de P. Schreiner); p. 51, n. 28, sur Manuel Tagaris, stratège de Philadelphie [la famille Tagaris pourrait bien être en effet de Philadelphie, et même y avoir noué des relations... avec des Turcs : CANTACUZÈNE, Bonn II, p. 591] ; p. 52-53, sur Théolepte incarnant l'esprit de résistance aux Turcs. — Sur Makarios Chrysoképhalos, métropolite de Philadelphie de 1336 à 1382 (« oder warscheinlicher von 1326-1372 », selon BECK, *Kirche und theolog. Literatur*, p. 790 ?), cf. L. PETIT, *Dict. Theol. Cathol.*, 9, 1926, col. 1445-1449, complété par V. LAURENT, *Lex. f. Theol. und Kirche*, 6, 1961, col. 1311 ; M. MANOUSAKAS, Μακαρίου Φιλαδελφείας τοῦ Χρυσοκεφάλου ἀνέκδοτα χρονικὰ σημειώματα (1344-1346) εἰς δύο αὐτογράφους Μαρκιανοὺς κώδικας, *Θησαυρίσματα*, 4, 1967, p. 7-19 et 223-224 (cod. 83 et 452, avec douze notices brèves datées, dont l'une, n° 5, dit que Makarios quitta Philadelphie pour Constantinople en janvier 1345 ; aucune de ces notices ne mentionne les Turcs) ; Al. TURYN, *Dated Greek Manuscripts (...) in the Libraries of Italy*, I, 1972, p. 156-164 (description du *Marcianus* 83, avec édition des notices chronologiques et commentaire important pour la biographie de Makarios). En dernier lieu sur Chrysoképhalos : R. WALTHER, Ein Brief an Makarios den Metropoliten von Philadelpheia, *Jahrb. Österr. Byzantinistik*, 22, 1973, p. 219-232. — A ce dossier ecclésiastique j'ajouterai encore une pièce : St. KOUROUSÈS, Παρατηρήσεις ἐπί τινων ἐπιστολῶν τοῦ πρωτονοταρίου Φιλαδελφείας Μανουὴλ Γαβαλᾶ, dans *EEBS*, 39-40 (Mélanges Tomadakis), 1972-73, p. 114-127 (cf. p. 116 et n. 3, sur la nécessité de chasser les Turcs d'Asie Mineure ; p. 117, lettre de Gabalas envoyée de Philadelphie après le siège de 1310-1311 (?) ; p. 120, Manuel Tagaris stratège et son différend avec Théolepte ; nouveau siège de Philadelphie par les Turcs en 1314 ; p. 121, n. 1 sur Alexis Philanthropène).

12. P. SCHREINER, Zur Geschichte Philadelpheias im 14. Jahrhundert (1293-1390), *Orient. Christ. Per.*, 35, 1969, p. 375-431.

13. R. DEVREESSE, *Codices Vaticani graeci*, II, Rome 1937, p. 9-11, 338. C'est une notice du prêtre Kyriannis, chartophylax du kastron de Saint-Nicolas, que Schreiner identifie avec Inegöl, à 20 km de Philadelphie. Il parle des assauts d'Alīshir (de Germian)

les assiégèrent pendant un an et sept mois avant que Philanthropène ne vînt les délivrer. Enfin Schreiner donne un « aperçu » du sort de Philadelphie de 1324 à 1390 (p. 395-411), en commençant par l'attaque d'Umur d'Aydin dans l'été de 1335, dont il confirme l'existence et la date, en même temps qu'il établit, grâce à une lettre de Matthieu d'Ephèse[14], qu'Alexis Philanthropène joua un rôle aussi dans cette affaire. Après quoi il passe directement à l'ambassade que les Philadelphiens envoyèrent en Avignon en 1352, car il n'a pas connaissance du texte qui fait l'objet de cette note et des événements, jusqu'à présent ignorés, qu'il rapporte.

Venons à ceux-ci. La chronique que Matoula Couroupou a fait connaître provient du manuscrit *Panaghias* 58 de la Bibliothèque patriarcale d'Istanbul, qui est un synaxaire pour les mois de mars à août. Il porte, au bas du f. 1, le nom du ou d'un possesseur, le prêtre Michel Doukas, sakellarios de Philadelphie ; et en haut du f. 86, avec le nom d'un prôtohiérakarios dont on ne sait pour quelle raison il figure là, la date 6894 = 1385-86. Le manuscrit, nécessairement postérieur à 1348, comme nous le verrons plus loin, mais presque certainement antérieur à 1385-1386, et sans doute beaucoup plus proche de la première date que de la seconde, tombe donc dans l'épiscopat de Makarios Chrysoképhalos. Il importait en premier lieu de vérifier s'il ne serait pas de son écriture, maintenant bien connue[15] : cette vérification, faite à ma demande à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (Paris) qui possède un microfilm, a été négative[16]. La notice

et d'Aydin (Mehmed Aydinoglu), où deux de ses trois frères périrent, et de la délivrance procurée par le pincerne (Alexis Philanthropène), Manuel Tagaris étant gouverneur de Philadelphie. C'est à cette notice que fait allusion Hélène Ahrweiler (« L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIIIe s. », *Tr. et Mém.*, I, 1965, p. 1-204, cf. p. 10 et n. 49), ce qui a échappé à Schreiner (cf. p. 391, n. 1), mais elle donne la date de 1327, qui est celle de la naissance d'une fille de Kyriannis. Schreiner établit que les événements rapportés, qui se placent après 1322 et avant 1327, sont ceux de 1323-1324 : siège de Philadelphie et des places de la région par les Turcs de Germian et d'Aydin pendant un an et sept mois.

14. C'est une lettre conservée dans le *Vindob. Theol. gr.* 174, adressée au fils d'Alexis Philanthropène par Matthieu d'Ephèse (qui était né à Philadelphie), et que Schreiner, qui l'édite p. 422-425, croit avoir été écrite à Constantinople dans l'automne de 1336. Elle fait état de la défense de Philadelphie.

15. Par les publications de M. Manousakas et Al. Turyn citées ci dessus, n. 11.

16. Le manuscrit, qui mériterait un examen et une notice détaillés, comporterait quatre mains, dont aucune ne serait celle de Makarios Chrysoképhalos, mais néanmoins il serait lié d'une façon quelconque à Makarios, qu'il nomme à plusieurs reprises. C'est ce qu'ont bien voulu me dire Mme E. Zizica et le P. J. Paramelle, qui ont examiné pour moi le microfilm, et auxquels j'adresse tous mes remerciements. Grâce à eux je peux aussi, après collation, indiquer les endroits où l'édition doit être amendée (je cite la page et la ligne du texte Couroupou) : p. 71, en haut (non numéroté), τῷ αὐτῷ μηνὶ γ' : lire ζ ! (le 7 mars) ; [l. 12, τὸν *sic* : corr. τῷ] ; l. 31, ἔξω κάστρῳ : ἐξωκάστρῳ cod ; l. 32, après κατέαξαν le ms. met, à juste titre, une virgule, non un point ; p. 72, l. 4, corr. νίκην ; l. 6, après γίνονται le ms., avec raison, ne met pas de ponctuation (nous mettrions une

occupe les ff. 11-12v. En voici une analyse proche d'une traduction[17].

Nous fêtons aujourd'hui [7 mars] le souvenir du bienfait dont nous a gratifiés le Christ, le jour où il nous sauva de la captivité des Turcs impies, par l'intercession de la Vierge Marie et grâce à la protection de l'archistratège Michel, notre gardien (71, 1-5). Umur ('Αμούρης) dit aussi Aydin ('Ατίνης) avait déployé mille machinations contre notre ville de Philadelphie, par trahison, attaque ouverte, ruses de toute sorte, si bien qu'il dépassa la scélératesse de son père [Mehmed Aydinoglu] (6-10). Il persuada quelques uns des nôtres d'occuper l'acropole, c'est-à-dire le château de défense (τὸ καστέλλιον τῆς φυλάξεως), puis de faire monter par des échelles dans la tour Saint-Alexandre trois cents de ses satrapes conduits par un certain Σαχάτους (forme au génitif) (10-13). Il échoue honteusement (13-17). Il fait une nouvelle tentative par une nuit sans lune, fait monter par des échelles près de cent Turcs sur le rempart des « palais » (εἰς τὸ τεῖχος τῶν παλατίων) : ils s'emparent de deux tours, la grande appelée 'Αχόρταστος (« l'Insatiable ») et la tour voisine, ainsi que de la muraille intermédiaire, et combattent avec vigueur, soutenus par l'armée innombrable qui était au dehors, car les frères d'Umur [Hizir, et peut-être Suleyman et Isa : cf. *Destān*, v. 1993-94] avaient uni leurs forces aux siennes pour s'emparer de la ville (18-25). Nouvel échec : des assaillants, les uns sont tués à coups de flèches en haut de la tour, d'autres sont précipités et périssent, d'autres se rendent et ne sont pas épargnés ; une sortie d'une troupe de valeureux Philadelphiens met en fuite les ennemis qui étaient dans la défense extérieure [ἐν τῷ ἐξωκάστρῳ : entre le rempart principal et l'avant-mur ?] et détruit les échelles (25-32). Les barbares portent l'assaut sur un autre point de la ville, la porte dite d'en bas (τὴν κάτω λεγομένην πόρταν), réussissent à percer en plusieurs points l'avant-mur (τὸ ἔξω τεῖχος) et sont tout près de mettre le feu à la porte : mais quelques hommes et femmes qui se trouvaient là font échouer cette tentative (32-72,3). Toute l'action se concentre alors sur ceux qui avaient pris pied « dans le palais » (ἐν τῷ παλατίῳ), pour le triomphe de ceux que Dieu secourt et la perte des ennemis : si bien que ceux qui étaient montés dans la tour supplient l'émir (τὸν 'Αμιρᾶν : Umur) de les épargner et de faire la paix avec les Philadelphiens (3-8). Umur y consent, demande aux nôtres de traiter, et de laisser sortir sains et saufs les survivants. Confiants dans l'aide de Dieu, insultant Mahomet, les Philadelphiens poursuivent le combat. Mais à l'approche du soir, et comme il paraissait inutile de continuer la lutte, ils écoutent les conseils d'hommes pieux et consentent à négocier la paix (8-14). Les conditions étaient que nous rendrions les survivants et les corps des tués, et qu'Umur à l'avenir observerait une paix inviolable et se comporterait en ami de notre ville. Ainsi les corps furent rendus et les survivants sortirent en sûreté (14-17).

virgule) ; l. 22, nous supprimons la virgule après ἡμῖν ; l. 34, le ms. ne ponctue pas devant ὡς δυνατόν ; l. 35, οὕτω cod. ; l. 40 (en réalité 42 !) post θνήσκει add. βληθεὶς cod. ; p. 73, l. 10, οἱ ἐν τῷ cod. male ; l. 23, τῷ : τὸ cod. ; l. 24, le ms. ne ponctue pas après πρότερον ; l. 27, le ms. met une virgule après πρόθεσιν ; l. 28, post μὲν add. οὖν cod. ; l. 32, le ms. met une virgule après Κύριος. En outre la ponctuation de l'éditeur appelle des changements en divers autres endroits, notamment p. 71, l. 14-16 (virgule après δυνάμει, pas de virgule après κέρδος, simple virgule après μηχανήματα, pas de virgule après ἅπαν).

17. Je signalerai, dans la traduction proposée par l'éditeur, trois passages qui appellent, à mon avis, une modification : παρεδίδουν ἑαυτοὺς καὶ οὐκ ἠξιοῦντο φειδοῦς (p. 71, 29) ne signifie pas « ils se rendent sans condition », mais « se rendaient et n'étaient pas épargnés », c'est-à-dire « étaient mis à mort » ; μικρὰ φροντίσας τῶν συνθηκῶν (p. 72, 18-19) ne signifie pas « ayant pendant une courte période pris soin des traités », mais « faisant peu de cas des traités » ; τοὺς ἀναιρεθέντας (p. 73, 31) ne signifie pas « ceux qui sont montés dans les cieux », mais simplement « ceux qui ont péri ».

Mais l'émir, faisant peu de cas des traités et de son serment, rentré honteusement chez lui veut aussitôt prendre sa revanche : il met toute son armée sur le pied d'attaquer Philadelphie à Pâques ; il a le projet d'approcher secrètement de la ville le soir du Samedi saint, et la nuit venue de se lancer à l'assaut des remparts (17-25). En attendant et pendant tout le carême, il faisait le blocus de notre ville et empêchait l'arrivée du ravitaillement, nous réduisant à la dernière pénurie (25-28). Mais Dieu rendit tout cela vain, ou plutôt le retourna contre lui : Umur tomba dans l'erreur de laisser le gros de son armée attendre de pied ferme au lieu qu'il avait fixé, et de partir lui-même pour Smyrne avec les meilleurs, afin de rabaisser si possible par une victoire l'orgueil [des Latins], puis de se retourner contre nous alors que nous serions démoralisés par les nouvelles reçues (28-35). Or il tombe dans la fosse qu'il avait lui-même creusée : il est tué par une flèche très acérée, comme le sont celles des Latins, reçue en plein visage, ou plutôt par un coup décidé par Dieu et qu'une vision nous avait révélé à l'avance (quelle fut cette vision et à qui elle fut donnée, ce n'est pas le lieu de le dire). Il meurt, toutes ses machinations sont renversées, et notre accablement se change en joie (30-42). Au lieu de la mort et de la captivité que nous redoutions, nous célébrons dans l'allégresse le jour de Pâques, fêtant la double victoire du Christ sur le démon et sur son adorateur [Umur], par laquelle il nous a donné non seulement la vie terrestre et la liberté, mais aussi la vie éternelle que la pratique ici-bas de la piété chrétienne nous fait espérer (42-73,8).

C'est ce bienfait, qui dépasse l'entendement et les mots, que nous fêtons aujourd'hui en ce septième jour de mars, où eut lieu « dans le palais » (ἐν τῷ παλατίῳ) l'éclatante victoire du Christ que j'ai dite, en l'an de la création 6856, première indiction [7 mars 1348] (9-13). Nous célébrons la délivrance de nos âmes et de nos corps, le rétablissement des églises et des saints mystères, toutes choses que cet instrument du diable voulait asservir et insulter (13-17). En procession nous sortons de la Grande Église et nous nous rendons « au palais » (ἐν τῷ παλατίῳ), où nous célébrons la divine mystagogie dans le sanctuaire du monastère de la Théotokos dite Boreinè, à la gloire du Christ et à la mémoire des hommes courageux qui sont alors glorieusement morts pour nous (17-22). Car ceux qui allaient combattre pour notre foi et pour le salut de la ville se confessaient d'abord et communiaient, puis partaient pour mourir au nom du Christ. Selon la volonté divine, les uns étaient sauvés, les autres périssaient et étaient reçus dans son royaume éternel. Ceux à qui Dieu accorda de continuer à vivre parmi nous, qu'ils reçoivent la grâce d'un juste salaire ici-bas et celle des divins charismes. Ceux qui ont péri, que le Seigneur les reçoive avec ses saints et les couronne, et qu'ils jouissent, en même temps que de cette gloire éternelle, de louange et acclamation ici-bas (22-33). En voici les noms : [suivent seize noms, tous grecs, sauf 'Αϊτάνης ὁ Αἰγύπτιος]. Eternelle soit leur mémoire dans le Seigneur. Amen (33-40).

Ce texte est manifestement l'œuvre d'un dignitaire de l'Église de Philadelphie (proche de Makarios Chrysoképhalos si ce n'est lui-même), témoin des événements ; il est en tout cas très proche de ceux-ci dans le temps, au point qu'on se demande s'il ne fut pas composé pour le premier anniversaire du 7 mars 1348. Il a pour objet d'introduire dans le synaxaire de la métropole la commémoraison de seize combattants qui périrent en luttant contre les Turcs, dans une bataille qui ne fut qu'un engagement limité, mais duquel pouvait dépendre le sort de la ville. Quant aux événements, ils sont rapportés avec une emphase tout ecclésiastique et, bien sûr, dans un esprit partisan, mais avec précision. Umur, qui s'était ménagé des intelligences dans la place, a tenté contre Philadelphie un premier coup de main confié à

Sachat(ous ?) et qui vise l'acropole, plus précisément le *kastellion* et la tour Saint-Alexandre. Il échoue. Il récidive par une nuit sans lune, dans la région dite des *palatia* ou du *palation* et de la grande tour dite Achortastos (« l'Insatiable »), que réussissent à occuper une centaine de Turcs : mais ils ne peuvent progresser, certains sont tués, les autres sont bloqués, et une diversion du côté de la « porte d'en-bas » échoue. A la suite de pourparlers dont l'initiative est attribuée par le narrateur à Umur, et auxquels les Philadelphiens vers la fin de la journée se montrent favorables, un accord est conclu : Umur s'engage à respecter la paix, les Grecs laissent sortir les Turcs survivants et rendent les corps des morts. Ceci, c'est-à-dire le second engagement, le seul où il y ait eu vraiment combat, se passe le 7 mars 1348. Umur se retire, mais prépare, au mépris des accords, une nouvelle attaque, qu'il fixe pour la nuit du Samedi saint au dimanche de Pâques de la même année 1348, et qu'il fait précéder d'un blocus de la ville pendant le carême. Mais soudain il quitte le gros de son armée et, avec une troupe d'élite, va attaquer les Latins qui occupent le château du port de Smyrne, pensant se retourner ensuite contre les Philadelphiens démoralisés. Or à Smyrne il est tué par un trait acéré, sans doute un carreau d'arbalète. L'attaque contre Philadelphie n'a pas lieu : les habitants célèbrent dans la joie Pâques, qui tombait cette année-là le 20 avril.

Ce texte appelle une comparaison avec deux passages du *Destān* : celui qui raconte une attaque de Philadelphie par Umur, et le récit de la mort d'Umur à Smyrne.

Avec le premier[18], la comparaison est négative. Le *Destān* ne contient aucune des données topographiques de la chronique ; il nomme Saïd le guerrier qui conduit l'escalade, et non Sachat(ous ?), et il le fait périr dans l'action ; il déclare qu'Umur fut blessé en trois endroits, ce que la chronique n'aurait pu ignorer ; le récit, d'allure tout épique, ne fait état d'aucune péripétie (sauf une tentative de sortie des assiégés facilement repoussée), et se termine par la reddition de Philadelphie, qui est pillée ou rançonnée par Umur, contrainte à payer tribut, et sans doute à recevoir une garnison turque ; Umur victorieux repart pour Birgi. Enfin le récit, par les historiens, de l'entrevue d'Umur avec Cantacuzène à Clazomènes conduit à dater, avec une quasi certitude, ces événements de la première moitié ou du milieu de 1335, alors que la chronique donne la date du 7 mars 1348. Il est clair qu'Umur a dirigé au moins deux attaques contre Philadelphie, et que celle du *Destān* et celle de la chronique, séparées par un intervalle de treize ans, n'ont rien à voir l'une avec l'autre.

La question se pose alors de savoir, non pas pourquoi la chronique ne parle pas de l'attaque de 1335 : elle n'avait aucune raison de le faire, et se borne (p. 71, 6 sq.) à évoquer les mille machinations d'Umur contre

18. *Destān*, v. 977-1032 ; LEMERLE, *Aydin*, p. 106-107.

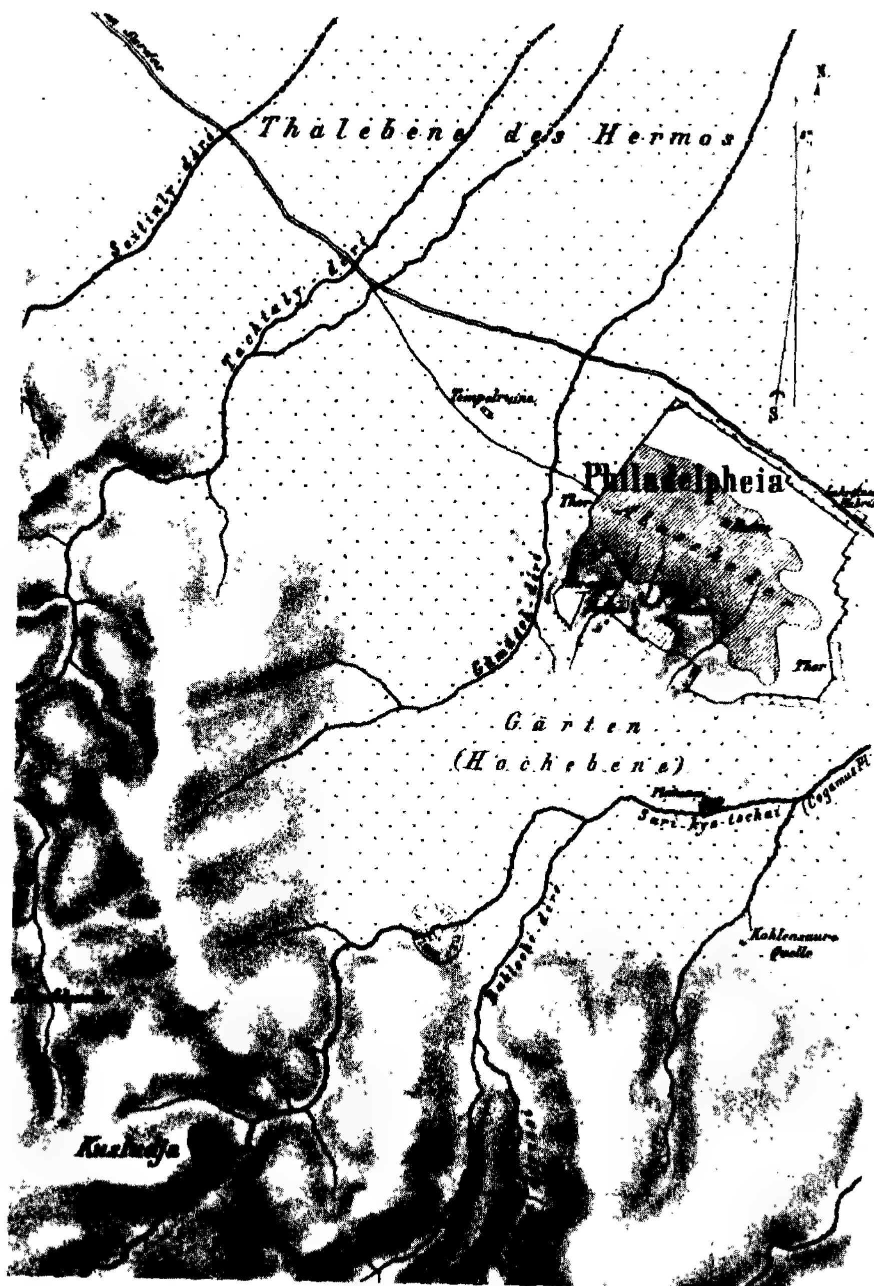
Philadelphie ; mais bien pourquoi le *Destān*, dans le récit de l'affaire de Smyrne où Umur trouva la mort, ne fait aucune mention de l'affaire, pratiquement contemporaine, racontée par la chronique. Considérons en effet le récit du *Destān*[19] : c'est celui de la mort héroïque, du martyre d'un « gazi », tout enveloppé de merveilleux. Mais les faits se ramènent à très peu : une embuscade montée par Umur contre les Latins qui occupent à Smyrne le château du port. Le déroulement en est peu clair, mais il est dit qu'Umur « releva son heaume et découvrit son visage », en s'écriant « je prendrai cette forteresse aujourd'hui, sinon je mourrai en martyr », et qu'alors une flèche latine l'atteignit au front et le tua net. Ainsi pour l'essentiel, à savoir les circonstances de la mort d'Umur, le *Destān* et la chronique sont d'accord. J'avais daté cette mort de mai 1348 : la chronique oblige maintenant à admettre qu'elle est postérieure au 7 mars 1348, date de la tentative contre Philadelphie, mais antérieure à Pâques de la même année, 20 avril, date fixée par Umur pour la nouvelle attaque contre Philadelphie, que sa mort empêcha. Le récit de la chronique est vraisemblable, et n'est pas contredit par le *Destān*. Il n'est pas surprenant que le récit du *Destān*, tendu vers l'héroïque et le surnaturel, n'ait pas fait place — en admettant qu'il l'ait connu — à l'épisode peu important et peu glorieux de Philadelphie (fut-ce un demi-succès, fut-ce un échec pour Umur ?), précisément parce qu'il ne s'accordait pas au merveilleux dont toute la fin, très conventionnelle, de l'épopée est empreinte.

Ainsi les événements que rapporte la chronique prennent place dans le grand vide que le *Destān* laissait subsister entre l'été de 1346 et le printemps de 1348[20]. Ils s'éclairent, d'autre part, à la lumière du jeu diplomatique extrêmement complexe qui se développait dès la fin de 1347 sans doute, en tout cas au début de 1348. Des négociations très actives s'étaient nouées entre Cantacuzène et Clément VI pour une entreprise commune des Latins et des Grecs contre les Turcs, notamment ceux d'Aydin[21] : Umur en avait-il eu connaissance ? Parallèlement, des pourparlers de paix avaient eu lieu, en janvier-février 1348, entre les Latins d'une part, Umur et Hizir de l'autre, pourparlers qui n'aboutirent pas, probablement parce que les Turcs exigeaient que les Latins détruisissent, en tout cas abandonnassent le

19. *Destān*, v. 2427-2512 ; LEMERLE, *Aydin*, p. 226-229.

20. LEMERLE, *Aydin*, p. 219 sq. Pendant ce temps, Umur est plus ou moins prisonnier dans son émirat, les Latins (qui occupent toujours le château du port de Smyrne) lui interdisant la mer, et l'émir de Saruhan, avec qui il est brouillé, la principale route terrestre (*ibid.*, p. 221 et n. 1). Un acte du patriarche Isidore Ier de août 1347 (DARROUZÈS, *Regestes*, n° 2282), qui confère au métropolite de Philadelphie des droits à l'intérieur de l'émirat d'Aydin, tend à établir qu'à ce moment les relations sont assez bonnes entre Philadelphie et l'émirat.

21. *Ibid.*, p. 224. La réponse, d'ailleurs dilatoire, du pape à l'ambassade de Cantacuzène est du 15 avril 1348, mais les négociations duraient depuis plusieurs mois.



Philadelphie d'après Curtius

château du port de Smyrne : j'ai considéré que le refus du pape dut être connu à Smyrne au plus tôt en mars 1348[22] ; la coïncidence est remarquable, et il est séduisant de penser que c'est cela qui a brusquement décidé Umur à lancer une nouvelle tentative contre cette forteresse[23], repoussant jusqu'au 20 avril l'attaque de Philadelphie. Il n'y a aucune contradiction, et l'on trouve au contraire une convergence, entre ce que nous savions par les sources déjà connues, et ce que nous apprend la chronique.

Je voudrais pour terminer dire quelques mots des données topographiques intéressant Philadelphie fournies par la chronique. Je ne peux malheureusement pas les mettre en relation avec l'état actuel des ruines, que je n'ai pas visitées, et sur lesquelles je ne connais pas d'étude récente. Les renseignements les moins imprécis sont encore, je crois, ceux qu'avait donnés E. Curtius, dans une courte note qui date déjà de plus d'un siècle[24], où il utilisait les informations et la carte très sommaire que lui avait communiquées un ingénieur de Pergame, C. Humann, correspondant de l'Institut archéologique allemand. En ce temps le mur d'enceinte était encore partout visible, parfois sur une notable hauteur, avec l'alignement des tours semi-circulaires (sauf une, carrée, à la pointe de l'acropole), qui le flanquaient tous les 70 à 90 mètres. La forme générale de l'enceinte est très grossièrement celle d'un carré dont l'un des angles serait orienté vers le nord, de sorte que les quatre côtés peuvent être approximativement désignés comme NO, SO, SE, NE. Le plan de Humann marque deux portes, l'une vers le milieu du côté NO, et l'autre à l'opposé, au S-SE. Cette dernière, et l'ensemble de la muraille dans cette région, paraissent comporter un avant-mur : c'est à cet endroit, en raison aussi de la pente du terrain, que je serais tenté de placer ἡ κάτω λεγομένη πόρτα et τὸ ἔξω τεῖχος mentionnés par la chronique (p. 71, 32 sq.)[24bis]. Quant à l'acropole, elle est au point de

22. *Ibid.*, p. 226-227.

23. Cela me semble plus satisfaisant qu'une autre hypothèse, d'après laquelle Umur aurait voulu en finir avec Smyrne avant de participer à une campagne contre les Serbes pour laquelle Cantacuzène, peu embarrassé de jouer double jeu, lui avait demandé son aide : *ibid.*, p. 227-228.

24. E. Curtius, Philadelpheia, Nachtrag zu den Beiträgen zur Geschichte und Topographie Kleinasiens, *Philolog. und histor. Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1872*, Berlin 1873, p. 93-95, avec une carte.

24 bis. C'est là, bien entendu, pure hypothèse. Clive Foss, que je prie de trouver ici mes remerciements, a bien voulu lire pour moi le passage d'Evliya Çelebi consacré à Alaşehir (éd. d'Istanbul, vol. IX, p. 53) : il ne semble pas qu'il contienne rien capable d'éclairer notre chronique. Il mentionne cinq portes, dont il ne donne naturellement que les noms turcs. A la fin du siècle dernier, l'abbé Emile Le Camus, qui a pénétré dans Philadelphie « par une des nombreuses brèches ouvertes dans ses vieux remparts byzantins », ajoute qu'« on retrouve encore la trace de quatre portes : jadis il y en eut sept » (*Voyage aux Sept Eglises de l'Apocalypse*, Paris, 1896, p. 207-208, avec un plan sommaire).

rencontre des deux portions NO et SO de l'enceinte, et il semble qu'elle ait dessiné un fort saillant. Mais ni le plan ni les indications succinctes de C. Humann ne permettent de reconnaître les *palatia* (ou le *palation*), la tour Saint-Alexandre, la tour Achortastos, l'exôkastron que mentionne la chronique.

A plus forte raison ne permettent-ils pas non plus de situer la Grande Eglise[24ter], et le monastère de la Théotokos Boreinè, qui semble en relation étroite avec l'acropole. Curtius déclare en effet, d'après Humann, à propos de l'acropole : « Der grosse Platz hier oben ist ganz eben und leer an baulichen Resten ». Cependant l'existence d'un lieu-dit Βορεινή est attestée par un document de novembre 1247, conservé à Vatopédi, qui est le testament d'un moine Maximos, fondateur d'un monastère τῆς Θεοτόκου τῆς Κοτινῆς (ou Κοτεινῆς) à Philadelphie ou tout près de Philadelphie[25]. Signalons que parmi les personnages qui y sont mentionnés figurent un allagatôr nommé Phokas et un Prôximos[26] : or on retrouve ces patronymes un siècle plus tard dans la chronique, dans la liste des Philadelphiens qui ont péri au combat (p. 73,36). Mais surtout on lit dans le testament de Maximos[27] : ἐν τῷ ὄρει τοῦ Κισσοῦ χωράφιον καθὼς ἀνέρχεται ὁ βασιλικὸς δρόμος καὶ ἀπέρχεται μέχρι τοῦ τόπου τοῦ ἐπιλεγομένου Λιβαδίτζια τὰ ἀριστερὰ ἅπαντα, μετὰ δὲ τὸ καταντῆσαι εἰς τὸ μονοπάτιον τὸ ἐρχόμενον

24 ter. On ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit de la grandiose basilique, sans doute d'époque justinienne, dont des piliers imposants, avec les départs d'arcs puissants et de voûtes, existent encore (j'en ai vu des photographies prises récemment par Annie Pralong). Au témoignage de V. J. Arundell, elle était connue au début du siècle dernier sous le vocable de Saint-Jean-Théologien. Cf. Hans BUCHWALD, The Church of St. John the Theologian in Alaşehir (Philadelphia), *Jahrb. Österr. Byzantinistik*, 30, 1981, p. 301-318.

25. Pour une bonne édition de ce document, il faut attendre la publication des actes grecs de Vatopédi dans les « Archives de l'Athos ». Il a cependant été deux fois édité : par Sophronios EUSTRATIADÈS, Ἡ ἐν Φιλαδελφείᾳ μονὴ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτεινῆς, dans *Ἑλληνικά*, 3, 1930, p. 317-339 (d'après une copie exécutée par Arkadios Vatopédinos) ; et par Manuel GÉDÉÔN, Διαθήκη Μαξίμου μοναχοῦ κτίτορος τῆς ἐν Λυδίᾳ μονῆς Κοτινῆς (1247), dans *Μικρασιατικὰ Χρονικά*, 2, 1939, p. 263-291 (qui ignore l'édition d'Eustratiadès et doit la connaissance du document à Pankratios, prohigoumène de Vatopédi). — Signalons que P. Schreiner, dans son étude sur Philadelphie au XIVe siècle (ci-dessus, n. 12), p. 428-431, reproduit, mais apparemment d'après la dissertation non imprimée de O. Volk sur les bibliothèques monastiques à Byzance (cf. *ibid.*, p. 413, n. 2), le catalogue des livres se trouvant en 1247 au monastère τῆς Θεοτόκου τῆς Σκοτεινῆς (*sic*). A propos de cette dernière forme, qu'au premier abord on aurait tendance à rejeter comme *lectio facilior*, je signale que A. Sigalas, qui a comparé l'édition Eustratiadès avec la photographie du document qu'il avait en sa possession, dit que la protaxis initiale de Maximos donne la forme Σκοτεινῆς : *EEBS*, 8, 1931, p. 377-381.

26. P. 327, l. 40, et p. 333, l. 24, de l'édition EUSTRATIADÈS ; p. 275, l. 17 et p. 283, l. 23, de l'édition GÉDÉÔN.

27. EUSTRATIADÈS, p. 336, l. 28 sq. ; GÉDÉÔN, p. 287, l. 11 sq.

ἀπὸ τοῦ κάστρου καὶ ἀνέρχεται *πρὸς τὴν Βορεινήν*, τὸ δὲ ἄλλο πρὸς τὸ ἀλώνιον etc. C'est là, à défaut d'une localisation précise, une confirmation de la véracité de la chronique.

Concluons. La « Chronique Couroupou », qui provient sans doute de l'entourage de Makarios Chrysoképhalos sinon de celui-ci même, et qui a dû être composée pour l'anniversaire du 7 mars 1348 (en 1349 ?), nous fait connaître, avec des précisions topographiques qui seront fort utiles lorsqu'on étudiera les vestiges byzantins de la ville, une attaque de Philadelphie par Umur en mars 1348, et les préparatifs d'une autre attaque prévue pour la nuit pascale de la même année (19/20 avril). Cette attaque est donc différente de celle que raconte le Destān, qu'il faut dater de 1335. La mort d'Umur, dans sa tentative pour s'emparer du château du port de Smyrne tenu par les Latins (tentative qui se produit dans un contexte de négociations manquées entre Aydin, Byzance, les Latins et surtout la papauté), doit désormais être placée entre les deux termes extrêmes du 7 mars et du 20 avril 1348.

Février 1982 Paul LEMERLE

P. S. — Pendant l'impression de cet article, j'ai pris connaissance (en manuscrit) d'une étude de Annie Pralong, qui a récemment visité deux fois Philadelphie, sur les remparts de la ville. Elle est publiée dans le présent volume, et je prie qu'on s'y reporte, bien que sur les points que j'ai traités, en particulier les rapports avec l'émirat d'Aydin, elle n'apporte pas de données nouvelles, qui ne pourraient être obtenues que par des fouilles.

D'autre part je regrette de n'avoir pu mettre à profit, en raison de sa publication récente, l'important ouvrage de Elisabeth Zachariadou, *Trade and Crusade, Venetian Crete and the Emirates of Menteshe and Aydin (1300-1415)*, Venise (Library of the Hellenic Institute of Byzantine and post-Byzantine Studies, n° 11), 1983. Il donne, en effet, l'édition et le commentaire des traités mentionnés ci-dessus, p. 57.

P.L.

RECHERCHES SUR LE TESTAMENT DE MAXIME DE SKOTEINÈ (1247)*

A la mémoire de mon professeur
Lysimaque Œconomos
(† 11.XI.1973)

Le document byzantin que nous examinerons ici, a déjà connu trois éditions (dont une partielle). Et pourtant, faute d'une édition diplomatique de bon aloi, on n'en possède pas encore la teneur exacte.

C'est au Mont Athos, dans les archives du monastère de Vatopédi, que M. Goudas découvrit la partie finale d'un acte sur parchemin portant encore les traces du collage de la feuille qui avait servi pour la partie antérieure. Au bas du texte, il déchiffra une signature impériale et remarqua des traces de perforations par où passaient autrefois les lacets d'un sceau pendant, aujourd'hui disparu. Tenant cette signature pour authentique, Goudas l'attribua à Michel II Ange Comnène Doucas d'Épire (1237-1259 ; † 1272). De prime abord, la date portée sur l'acte — novembre 6756 = 1247 — semble coïncider avec cette identification qui, néanmoins, a escamoté le nom inattendu de Paléologue. Le fragment publié par Goudas en 1927 l'a été en édition diplomatique ; chaque ligne du texte est marquée d'une barre, mais sans numérotation : notre propre décompte donne 21 lignes, plus 7 autres pour la signature[1].

* *Abréviations :* nous désignerons dans tout le corps de ce travail (texte et notes) par les sigles E, G et Gou les éditions du testament données respectivement par Eustratiadès, Gedeon et Goudas, ainsi que par S le compte rendu, par Sigalas, du travail du premier de ces trois érudits (voir plus bas, notes 1-4).

1. M. Goudas, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ Ἱερᾶς Μονῆς τοῦ Βατοπεδίου dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, IV, 1927, p. 216-218 (document n° 9) ; en sous-titre, Goudas, p. 216, précise que la signature impériale a été tracée au cinabre.

En 1930, l'ancien métropolite de Léontopolis, Mgr Sophronios Eustratiadès, livra à l'impression le texte intégral dudit document. Sa préface critique judicieusement l'attribution du parchemin au despote épirote, attendu que la signature renferme aussi le nom de Paléologue. L'érudit prélat reconnut là un testament écrit à Philadelphie, en Asie Mineure, et non un chrysobulle. Il signala que Vatopédi possédait en effet, sous une autre cote (n° 106), un parchemin se raccordant parfaitement à tous égards au texte édité par Goudas : les deux fragments ont en commun, outre l'écriture, certains anthroponymes et toponymes et la logique même de l'exposé démontre que le texte est bien conservé *in extenso*. Selon Eustratiadès, le document ainsi reconstitué mesure 3,26 m de long sur 0,26 de large. C'est le testament officiel du hiéromoine Maxime, higoumène et fondateur (*ktitôr*) du monastère de Koteinè — *recte* Skoteinè, comme on le verra plus loin —, dans l'éparchie de Philadelphie. Détail à ne pas perdre de vue, l'édition donnée par l'érudit métropolite repose sur une copie effectuée à son intention par le moine Arkadios de Vatopédi[2].

Quelques années plus tard, en 1939, parut une nouvelle édition (moins connue, semble-t-il) de ce document, cette fois par les soins de l'inlassable historien constantinopolitain que fut Manuel Gedeon. Le testament de Maxime lui avait été signalé par son ami le Père Pancrace, prohigoumène de Vatopédi. Gedeon déclare avoir eu l'original sous les yeux, et sans doute en tira-t-il copie lui-même. Il donne un facsimilé de quelques mots du document, ainsi que celui de la signature impériale. Ce sont là certainement des copies figurées, tracées sur papier-calque, ce qui déforme passablement le ductus des lettres de l'original. Néanmoins, à en juger d'après ces échantillons, le testament semble être d'une lecture aisée qui ne justifie pas les divergences de lectures que l'on relève d'un éditeur à l'autre[3].

Déjà, en 1931, A. Sigalas signalait, dans un compte rendu, une foule de bévues ou de mélectures chez Eustratiadès. L'éminent paléographe précisait aussi les cotes des fragments du document de Vatopédi (3,8 et 3,100), détail qu'omettra Gédéon. C'est ce classement séparé des deux parties du même acte qui avait empêché Goudas d'observer que le monastère

2. Sophronios EUSTRATIADÈS, Ἡ ἐν Φιλαδελφείᾳ μονὴ τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Κοτεινῆς dans *Ἑλληνικά*, 3, 1930, p. 317-339. Aux pp. 317-324 une introduction, assez détaillée, dont nous reprenons certaines informations. Arkadios de Vatopédi était lui-même un érudit, auquel on doit la publication de certains documents athonites : I. DOENS, Bibliographie de la Sainte Montagne de l'Athos, dans *Le millénaire du Mont Athos*, II, Chevetogne, 1965, p. 357 (n°s 110-114).

3. M. I. GEDEON, Διαθήκη Μαξίμου μοναχοῦ κτίτορος τῆς ἐν Λυδίᾳ μονῆς Κοτινῆς (1247), dans *Μικρασιατικὰ Χρονικά*, 2, 1939, p. 263-291 (nous exprimons ici notre vive gratitude à notre collègue de l'Université d'Athènes, Mademoiselle Kalliopi Bourdara, qui nous a aimablement procuré la photocopie de cet article). L'introduction rédigée par Gedeon occupe les pp. 263-270 et nous en avons également tiré profit. Les fac-similés que nous signalons figurent aux p. 269 et 291.

athonite possédait en réalité le testament intégral. Quant à Gedeon, il semble avoir ignoré les travaux et recherches de ses prédécesseurs[4].

L'examen des éditions mentionnées ci-dessus de cet acte, ainsi que leur confrontation avec le compte-rendu de Sigalas, nous a montré, dès les premières lignes, que de graves différences les déparent. Ce qui impose la conclusion que l'on ne possède pas encore la teneur exacte du document. Des mots, des phrases même, ont été sautés par l'un ou l'autre des éditeurs, qui à l'occasion divergent dans le déchiffrement de tel ou tel vocable. Dans ces conditions une étude complète du testament de Maxime est présentement impossible, à commencer par sa traduction intégrale. Pour ce faire, il faudra patienter jusqu'à la publication de l'ensemble des archives de Vatopédi. Nonobstant cela, il nous faut constater que l'édition Gedeon est meilleure, en général, que celle d'Eustratiadès. Malheureusement le texte publié d'un seul tenant par Gedeon n'offre pas les avantages de la division en paragraphes et lignes d'impression numérotées que l'on doit à Eustratiadès. Pour des commodités de citation, c'est donc au texte que l'on doit au défunt métropolite que nous nous référerons le plus souvent, non sans recourir au besoin à l'édition Gedeon pour en corriger les manquements. Le lecteur voudra bien nous pardonner ce paradoxe de méthode !

C'est encore pour ces motifs que nous limiterons notre contribution à un résumé détaillé du testament et à un commentaire restreint.

I. *L'appellation du monastère de la Théotokos*

Eustratiadès et Gedeon parlent du monastère de la Toute-Sainte Mère de Dieu de Koteinè (τῆς Κοτεινῆς, selon le premier) ou de Kotinè (Κοτινῆς, d'après le second)[6]. Mais Sigalas écrit à plusieurs reprises le monastère de Skoteinè (τῆς Σκοτεινῆς) ; ce faisant, il se fonde manifestement sur son propre apparat critique : « 325, lignes 1 et 2 Σκοτεινῆς, pas Κοτεινῆς»[5]. Ce menu détail ne laisse pas d'embarrasser. S'il nous faut choisir, nous suivrons de préférence l'érudit byzantiniste de Thessalonique, comme l'ont fait aussi Hélène Ahrweiler et d'autres chercheurs[6], et notre dévolu se

4. Le compte rendu, par A. Sigalas, de l'édition Eustratiadès a été publié dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, VIII, 1931, p. 377-381 (aux pp. 379-381 le regretté savant donne un apparat critique où il relève les erreurs et omissions qui déparent le travail du métropolite).

5. Voir E, p. 325 ; G, p. 271 (qui ajoute la croisette oubliée par E après la signature) ; S, p. 379 (et partout à travers le compte rendu).

6. Hélène AHRWEILER, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317), particulièrement au XIII[e] siècle, dans *Travaux et Mémoires*, I, Paris, 1965, p. 71, n. 375 (et index), se ralliant à S, *loc. cit.*, et à O. VOLK, *Die byzantinischen Klosterbibliotheken von Konstantinopel, Thessalonike und Kleinasien*, Munich, 1954, p. 173 (thèse de doctorat élaborée sous la direction de Fr. Dölger, dactylo-

portera sur la forme Skoteiné 'La Sombre' ou 'Plongée dans l'obscurité, dans les ténèbres'[7]. C'est que cette épithète cadre, semble-t-il, avec la description des lieux, tels qu'ils sont évoqués par le ktitôr (nous y reviendrons plus loin). Mais peut-être ne faut-il pas non plus perdre de vue ce détail qu'en grec κότινος désigne l'olivier sauvage[8]. Or, comme le montrera notre commentaire, le monastère possédait de nombreux oliviers domestiques. Il serait donc intéressant de connaître l'original de Vatopédi pour trancher la question de l'initiale, celle aussi de l'article et de la désinence du terme.

II. *Nature du document*

La terminologie dont use Maxime indique très clairement qu'il s'agit d'un testament. L'expression οἰκείᾳ χειρὶ προέταξα (E, p. 325) 'j'ai de ma propre main disposé', qui se lit dans l'intitulé de l'acte le suggère d'emblée (E, § 2, lignes 16-17). Puis, dans le préambule, Maxime exprime « aux bons chrétiens » (mot-à-mot « aux orthodoxes ») l'amour qu'il leur porte dans le Christ, ainsi que son pardon : or il est dans la tradition orthodoxe de se pardonner réciproquement les torts quand il y a danger de mort[9]. Après quoi, on rencontre immédiatement la formule caractéristique

graphiée, et dont Peter Schreiner nous a amicalement procuré les photocopies des pp. 173-178) ; St. I. KOUROUSÈS, *Μανουὴλ Γαβαλᾶς εἶτα Ματθαῖος μητροπολίτης Ἐφέσου* (1271/2-1355/60). *Α'-Τὰ βιογραφικά*, Athènes, 1972, p. 188, 360, 379, etc. En revanche, K. MANAPHÈS, *Μοναστηριακὰ τυπικά. Διαθῆκαι*, Athènes, 1970, p. 122, 127, 137, 139, 142, 143, 145, 153-155, 172-173 et 186-187 (tous ces renvois pour compléter les déficiences de l'index !) conserve la forme Koteinè, sans paraître avoir eu vent de l'autre. Enfin, J. BOMPAIRE, Les catalogues de livres-manuscrits d'époque byzantine (XI[e]-XV[e] s.), dans *Byzance et les Slaves. Etudes de civilisation. Mélanges Ivan Dujčev*, Paris, [1979], p. 67 (n° 13) parle du couvent de Κοτεινῆς, dont il fait suivre le nom d'un point d'interrogation prudent.

7. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 71 traduit le toponyme par « La Sombre ». Le *Σύγχρονον ὀρθογραφικὸν-ἑρμηνευτικὸν λεξικὸν ἑλληνικῆς γλώσσης. Καθαρευούσης-Δημοτικῆς*, Athènes, 1971 glosse le terme σκοτεινός par 'qui n'est pas éclairé, plongé dans l'obscurité', mais aussi par 'de couleur foncé' (cf. c. 1692, s.v.). Nous relevons chez Pindare le mot κοτεινὸς avec la conjecture σκοτεινός (A. BAILLY, *Dictionnaire grec-français*, p. 1126, s.v.). Voir aussi plus bas p. 84 nos arguments en faveur de l'explication par « Sombre ».

8. Le terme κότινος, 'olivier sauvage' a pris aussi l'acception de 'couronne d'olivier sauvage, dont on récompensait les athlètes vainqueurs' (*Σύγχρονον...*, c. 1080, s.v.). Par métonymie, en grec moderne, où le vocable a été repris, il signifie encore 'prix, récompense' (*op. cit.*, c. 1080, s.v.).

9. Au hasard d'une lecture je citerai Fr. HALKIN, La Vie de saint Niphon, ermite au Mont Athos (XIV[e] s.), reproduit dans son volume *Saints moines d'Orient*, Londres, 1973 (Variorum Reprints), XII, p. 20, lignes 18-20. De même, dans son troisième testament, de 1378, Chariton, métropolite de Hongrovalachie et prôtos du Mont Athos, demande pardon à tous ceux pour qui il aura été une cause de scandale et, de son côté, il accorde le sien à quiconque lui aura manqué : P. LEMERLE, *Actes de Kutlumus*, Paris, 1946, p. 136, l. 64-66. C'est là, en fait, l'application pure et simple de l'une des prescriptions de la Prière dominicale.

« ensuite, je prends la disposition testamentaire (διατίθημι) suivante » (E, § 2, l. 17).

C'est donc bien un acte juridique, un testament de fondateur. Du reste Maxime utilise aussi le vocable δίαταξις, synonyme de διαθήκη 'testament' (E, notamment § 44 l. 32 ; cf. aussi p. 339, l. 3 l'équivalence).

D'autres passages du document confirment ce point de vue. Ainsi, la partie finale de l'acte reprend l'idée de testament : « ayant donc testé (διαθέμενος) de la sorte » (E, § 44, l. 29). Suit encore l'imprécation de règle à l'adresse d'éventuels violateurs de ses volontés, ainsi que cette ultime clause : « Je veux que mon présent testament ouvert (τὴν φανερὰν διαθήκην E, p. 339, l. 1-2, qui reprend § 44, l. 32)[10] etc. etc. ». Enfin, on apprend encore que l'acte en question a été écrit, sur l'engagement exprès (προτροπῇ E, p. 339, l. 3) du testateur, par l'hypomnèmatographe de la métropole de Philadelphie « en présence des témoins assignés plus bas (ἐνώπιον τῶν ὑποτεταγμένων μαρτύρων ibid., l. 5) ». Mais, contre toute attente, leurs noms font défaut et sont remplacés par la signature *post-factum* (vraie ou fausse) de Michel Paléologue, lequel, en 1247, était encore loin de la couronne impériale !

A notre avis, Maxime aura peut-être rédigé d'abord par ses propres moyens — car il avait des lettres ![11] — un texte calligraphié ultérieurement, sur son ordre, par un fonctionnaire officiel de la métropole lydienne, dont dépendait le monastère de la Théotokos[12]. L'original, de la main de Maxime, aura été revêtu des signatures de témoins, sans doute certains de ses moines, la copie faite à Philadelphie (qui ne porte même pas la signature de l'hypomnèmatographe Michel Paximadès !) devant être soumise à l'apposition de signatures (il pouvait même exister plusieurs exemplaires). Puis, plus tard, dans des conditions que nous ignorons, ladite copie reçut la signature de Michel VIII, à moins qu'un intérêt quelconque n'ait incité un moine de Skoteinè — dans les années 1259-1282, celles du règne de cet empereur, sinon après — à lui assurer un caractère officiel en y ajoutant une signature bien imitée[13]. Les éditeurs ne précisent pas si la signature de Maxime, en

10. On lira avec profit les explications que donne K. MANAPHÈS, *op. cit.*, *passim* sur les mots *diathèkè*, *diataxis* etc. (voir l'index, en dépit de ses défauts). C'est le type de testament dont les témoins connaissent les clauses : *op. cit.*, p. 141.

11. Maxime lui-même déclare avoir, enfant, appris à lire et à écrire : voir plus bas, p. 76, § 7.

12. S, p. 377-378 estime que le document de Vatopédi n'est pas l'original proprement dit du testament, mais une copie certifiée par la signature de l'higoumène testateur et par celle de Michel Paléologue. Eustratiadès est d'avis que le basileus aura authentifié l'acte en y apposant son seing après 1261 (E, p. 322 ; de même MANAPHÈS, *op. cit.*, p. 155). Mais à Nicée déjà il signait *basileus des Rhomées* (v. n. 13).

13. On est en droit de se demander si la signature est ou non authentique. C'était l'opinion de S, p. 378, qui s'appuie sur une comparaison avec la signature dont est revêtu un chrysobulle de Michel VIII pour le monastère de Patmos et daté de 1259 : Sigalas

tête du testament, est d'une autre main que celle de l'hypomnématographe (ou du copiste)[14]. Le jour où les moines de Vatopédi permettront l'examen de l'acte déposé dans leurs archives[15], ces hypothèses se décanteront quelque peu.

De toute manière le caractère de ce document est bien celui d'un testament. Comme tel, il tient le milieu entre les testaments byzantins proprement dits, et les actes de fondation, les *typika*[16], les règles à suivre instituées par les fondateurs de monastères à l'intention et à l'usage de ceux appelés à perpétuer leur œuvre.

III. *Analyse détaillée du testament de Maxime*

† Moi, Maxime, hiéromoine[17] et fondateur de la Très-Sainte Mère

possédait la photographie du testament de Maxime et renvoie à l'album de Fr. Dölger, *Facsimiles byzantinischen Kaiserurkunden*, Munich, 1931, pl. XI et pl. XVI (n° 38). Nous avons refait l'opération en confrontant le fac-similé donné par G, p. 291 et la belle reproduction du document de Patmos éditée par Era Vranoussis, *Ἔγγραφα Πάτμου 1. Αὐτοκρατορικά*, Athènes, 1980, album, pl. XXIX (doc. 14 : voir aussi sa transcription dans le volume, p. 127-129). Or si les ressemblances sont à première vue frappantes, on ne comprend néanmoins pas pourquoi la signature que porte le testament de Maxime est, à ses lignes 1, 4-7, déliée, alors que les lettres des lignes 2, 3 et 8 sont bien plus appuyées. En outre, la croix qui précède et celle qui achève ladite signature dans le fac-similé sont tracées avec une hampe bien plus haute que dans l'acte conservé à Patmos. Enfin, les deux points du iota dans les mots *Mïchael* et *basïleus* ne se retrouvent pas dans le fac-similé. L'impression — en attendant de voir un jour l'original de Vatopédi ou du moins une bonne photographie — c'est que l'on a affaire à une imitation habile (je dirais même scrupuleuse, s'il n'était pas choquant d'utiliser pareil adjectif pour l'œuvre possible d'un faussaire). Il serait intéressant de connaître aussi le nombre des trous par où passait la mèrinthos du chrysobulle (Era Vranoussis, *op. cit.*, p. 125 signale leur existence, sans préciser combien il y en a), afin de le comparer avec celui des trous pratiqués dans le testament. Madame Vranoussis ne mentionne pas le testament de l'higoumène de Skoteinè: est-ce par omission ou par incertitude quant à l'authenticité de la signature impériale qui y figure ?

14. Il semblerait cependant que S, p. 378, la tenait pour autographe.

15. Envoyé en mission au Mont Athos par le CNRS, en août 1979, nous y fîmes en général partout de fructueuses recherches. Notre seul échec — mais total celui-là ! — fut à Vatopédi. A la différence des moines des couvents où nous nous arrêtâmes, seuls les caloyers de ce monastères « mirent une invincible obstination à nous empêcher » de voir quoi que ce fût des trésors de leurs archives, bibliothèques et sacristies : nous paraphrasons ici les propos amers de P. Lemerle, *op. cit.*, p. V à l'adresse des moines de Koutloumousiou des années '30. Leurs descendants spirituels en revanche, furent envers nous d'une intarissable gentillesse, qui nous valut une abondante moisson.

16. K. Manaphès, *op. cit.*, p. 33-59 et *passim*.

17. Par humilité, sans doute, Maxime ne se donne pas son titre d'higoumène mais simplement celui, ineffaçable, de prêtre-moine. Aurait-il eu l'intention de résigner ses fonctions avant de mourir ? Il déclare, en effet, un peu plus loin qu'il fait son testament avant d'être irrémédiablement atteint par l'usure de l'âge : *infra*, § 1. Mais s'il parle de son futur successeur, il n'en indique pas le nom.

de Dieu de Skoteinè[18], j'ai [ainsi] disposé, de ma propre main †.

§ 1. « L'homme est comme un brin d'herbe ; ses jours, comme les fleurs des champs ; ainsi fleurira-t-il »[19], s'écrie David, l'ancêtre de Dieu[20], reconnaissant que toutes les actions humaines, le succès et la puissance sont mensonges. « Tout homme est menteur »[21]. La gloire de l'homme est une brindille semblable à la vanité, sa seule force étant sa ressemblance avec Dieu[22]. Mais si je n'ai point gardé intacte l'image de Dieu ni conservé en moi l'homme véritable [*lacune*], j'ai voulu néanmoins rendre publiques à tout le monde mes actions, de peur que la décrépitude habituelle de l'humaine nature ne m'atteigne et ne me laisse mourir intestat.

§ 2. Mon père, feu le moine kyr Grégoire escalada un jour avec ses disciples la montagne où fut fondé le monastère. C'était soi-disant pour y charbonner. Ayant jeté ses regards de part et d'autre du site, il se mit à prier : si jamais Dieu lui permettait d'y planter une vigne, il y bâtirait un oratoire (εὐκτήριον) consacré à la Toute-Pure Mère de Dieu ; Dieu aidant, liturgie et offices sacrés y seraient célébrés sans discontinuer. Cette prière fut exaucée, selon la parole de l'évangile que « quiconque demandera, recevra et qui demande, trouve et à celui qui frappe, il sera ouvert »[23].

§ 3. Ayant donc défriché l'endroit qui était boisé, mon père y planta une petite vigne. Avant de m'avoir, mon père avait perdu un petit enfant de sexe féminin. Ma mère mourut à ma naissance, donnant sa poussière à la poussière[24], et fut enterrée auprès de ce bébé.

§ 4. Quant à moi, je fus laissé à ma grand'mère, qui me nourrit de laitages et m'éleva. Mon père, lui, gravit la montagne où il avait élevé l'oratoire de la Vierge. Là, s'étant fait une cellule, il demeura en solitaire.

§ 5. Quand j'eus atteint le premier âge et alors que je fréquentais l'école, mon père fut préoccupé de la pensée de remettre à un moine instruit son oratoire et la vigne d'alentour. Plusieurs moines se présentèrent : mais ils s'en retournèrent en raison du caractère sauvage de la montagne, de ses difficultés et de l'absence de toute consolation. Seul mon père persista à rester sur place, tel un oiseau, et, recevant de Dieu consolation et exhortation, il y vivait avec mon grand-père, le moine Niphon[25]. Peu de temps

18. Ou Koteinè, chez E et G : *supra*, p. 71-72.
19. Psaume 102,15.
20. Cf. Généalogie du Christ, au début de l'Évangile selon Matthieu, verset 6.
21. Ps. 115,2.
22. Cf. Genèse 1.26.
23. Luc 11.10 ; cf. aussi Mat 7.8 et Jean 16.24.
24. Cf. Eccl. 3.20 et 12.7.
25. Sur les variantes orthographiques Niphon et Nèphon (celle-ci chez Maxime) : Fr. HALKIN, *op. cit.*, XII, p. 12, n. 1.

après, mon oncle paternel grimpa les rejoindre ; puis un autre encore, qui était leur aîné[26].

§ 6. Leur nombre ayant augmenté jusqu'à six moines environ, la vieille idée les préoccupait de remettre le monydrion à un prêtre (μυστηπόλος) qui en fût digne, lequel officierait la doxologie du matin et du soir, ainsi que la sainte liturgie.

§ 7. Pour moi, j'étais libre un jour par semaine et allais à l'école le reste du temps[27]. Or mon père apprit qu'un homme de Dieu habitait la Chôra de Samson[28] ; il s'y rendit pour prendre conseil du très révérend moine de la Néa Monè, feu kyr Basile[29]. Il se rendit chez lui, le trouva dans sa cellule et lui fit part des motifs de son voyage. Le saint homme accéda à son désir et entreprit l'ascension de la montagne jusqu'au monastère (μοναστήριον), accompagné de deux moines d'entre ses disciples.

§ 8. Emerveillé, comme de juste, par le site, en raison du calme qui y régnait et que rien ne troublait (τὸ ἥσυχον καὶ ἀτάραχον), le Père Basile se prit d'affection pour cette hésychie sans mélange[30] : il y avait déjà séjourné bien longtemps auparavant et connaissait les avantages qu'elle offrait. Sous la direction du Père Basile qui s'adonnait à l'étude de la Sainte Écriture, mon père lui marquait un profond respect et le tenait à l'égal d'un ange.

§ 9. Tandis que le temps s'écoulait, je vivais auprès du saint homme qui pratiquait la vertu de l'agrypnie[31], de l'amour de Dieu, de l'indifférence à l'aiguillon de la chair et encore d'autres vertus innombrables, et, piqué à mon tour par l'aiguillon divin, je désirais demeurer auprès de lui et partager son existence afin de me nourrir de la douceur de ses propos divins.

§ 10. Le saint homme avait instructions de mon père de me modeler et de me conférer la tonsure monacale. Et, quotidiennement, il ne manquait pas de m'exhorter, en me faisant valoir combien le monde était plus amer

26. C'est ainsi que nous croyons devoir entendre ici le mot *prôtos*. Mais peut-être Maxime veut-il dire tout bonnement que cet oncle prit la direction de la petite communauté naissante.

27. Selon St. I. Kourousès, *op. cit.*, p. 304, Maxime aura suivi les leçons de l'école de Philadelphie. La proximité de Skoteinè explique qu'il ait pu se rendre à la ville, sans doute en empruntant un sentier à flanc de montagne, plus court et plus rapide que le chemin menant au monastère.

28. Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 6, n. 27 rappelle que cette Chôra de Samson était, comme l'a montré G. de Jerphanion, une ville — Prienè — de la région de Milet.

29. La Néa Monè est le célèbre monastère de l'île de Chio, fondé par l'empereur Constantin Monomaque après 1042. On retiendra qu'il avait une copropriété avec Skoteinè : ici-même, p. 88.

30. On pratiquait donc l'hésychasme à Skoteinè.

31. L'absence presque complète de sommeil constituait l'une des pratiques de l'ascèse.

que les poisons. Mais moi, je n'étais pas encore sorti de l'enfance et j'ignorais la douceur spirituelle. Néanmoins le Père Basile ne cessait de m'exhorter et de me représenter les périls du Jugement dernier, l'amour de l'obéissance à la raison, et il me travaillait telle une figure de cire. Ses propos portèrent et il remercia la Mère de Dieu quand j'embrassai la douceur de la vie spirituelle. Ce fut en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix[32] qu'il me tonsura et me revêtit des vêtements sacrés. Et je fus alors empli d'une joie ineffable, non pas comme si j'allais m'engager dans une lutte, mais bien à l'instar d'un jeune marié qui pénètre dans la chambre nuptiale. J'ai, depuis lors, connu des combats spirituels, en tant que compagnon de ce saint homme, luttant ensemble pour observer les commandements divins.

§ 11. Après que j'eus été tonsuré, le Père Basile demeura avec moi encore deux années. Puis, appelé à l'honneur de diriger le monastère de Kounion[33], il me laissa ici pour conduire le monastère.

§ 12. Le monastère (μονή) marquait des progrès. Le plus grand nombre de moines possible s'y réunissait chaque année : tantôt douze, tantôt dix-huit, et même jusqu'à vingt-quatre.

§ 13. C'est dans cette situation que je m'efforçai d'acquérir des biens immeubles et des animaux (ἀκίνητα καὶ αὐτοκίνητα), attendu que les frères (ὁ λαὸς) avaient besoin au fur et à mesure de nourriture et de vêtements.

§ 14. L'église (ναός) bâtie par mon père étant exiguë, il n'y avait place pas même pour trois moines. Je m'empressai alors d'en édifier une autre plus spacieuse. Dieu qui veille à tout et qui dispose de toute chose en vue de l'utile, ne se détourna pas devant notre faiblesse ni notre pauvreté. J'élevai la splendide église (ἐκκλησία) actuelle à l'aide des matériaux rassemblés dans ce but. Comme elle était dépourvue de saintes icônes, voici que, guidé par Dieu, messire l'allagatôr Phocas[34] la décora de peintures faites à ses frais uniquement ; la nourriture des peintres et leur entretien furent assurés par le monastère quotidiennement. C'est encore lui qui donna l'argent pour le réfectoire nouvellement bâti, ainsi que pour la cuisine et la boulangerie édifiées en même temps. Lui encore amena l'eau à l'intérieur du monastère (μονή). Que fassent mémoire de lui ceux qui en tireront profit. Et que les bienfaiteurs du monastère soient ensevelis à l'endroit qu'ils se seront choisi.

§ 15. Mais le monastère ne possédait pas de métoque ni n'avait le répit nécessaire pour en obtenir un. Les frères se mirent alors à construire un petit oratoire (εὐκτήριον) placé sous le vocable de saint Nicolas le

32. Le 14 septembre, selon le calendrier orthodoxe.

33. Localisation peu claire (en Lydie) : R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins...*, Paris, 1975, p. 174 et notes 3-6 signale deux monastères du même nom.

34. *Infra*, p. 82, § 43 et p. 97.

Thaumaturge, sur l'emplacement des maisons que m'avait données l'épouse de feu Bergès : c'est là que nous avons habité un certain temps.

§ 16. Puis la nonne Athanasia Mangaphaina me fit don de toutes les maisons lui appartenant ; avec son assistance, j'élevai une église à saint Jean le Miséricordieux. De même, elle me donna l'ensemble des divers biens qui lui appartenaient, la vigne d'Agridion (= du Petit-Champ), une autre encore à Kovéna avec ses mûriers, le moulin à eau qui se trouve dans la zone du fleuve et qu'elle avait acheté elle-même. Nous avons stipulé ses droits à elle et à son défunt époux Mangaphas[35].

§ 17. Nous avons également reçu dans la Potamia d'Avlax[36] un autre métoque, que nous avons entouré d'une clôture avec l'aide du moine Hilarion appelé aussi Isaac. Cet Isaac a consacré au monastère, sur les champs lui appartenant de famille à Épizygia et dont il détenait des parcelles, la moitié, soit le quart de tout l'ensemble. Feu sa belle-sœur procéda de même avec sa part à elle. Mais laissons pour une autre fois de parler des différentes propriétés du monastère. En effet, je songe, en premier lieu, à celui qui, après moi, devra être higoumène, ainsi qu'à la règle (δίαιτα) que lui et les moines qui lui seront soumis devront recevoir, et que je place en second lieu.

§ 18. C'est pourquoi je désire que la louange de Dieu soit chantée comme suit. On ne commencera pas la doxologie du soir avant que l'ecclésiarque désigné par le kathigoumène et portant dans ses mains le typikon[37] — et ce, avant le son de la simandre — n'ait fait ce qui y est ordonné, et sans en rien omettre. Pareillement, lors des doxologies de l'aurore : là, le silence sera observé par tous les frères et on ne parlera sous aucun prétexte. Le supérieur (προεστώς) a le devoir d'amener les moines pratiquant l'ascèse, à vivre selon la règle cénobitique ; nul ne vivra à sa guise ou dans l'idiorythmie[38], ni n'amassera d'avoir, mais toujours et tous ensemble ils participeront à la même table. C'est ainsi que seront préservées la communauté d'esprit et de pensée et la charité fraternelle. Celui qui vit à l'écart se retranche des autres.

§ 18. Les gens d'église ont droit à une marque de considération exprimée

35. *Infra*, p. 86-87. (Il s'agit de droits spirituels à des prières).

36. P. Schreiner, Zur Geschichte Philadelpheias im 14. Jahrhundert (1293-1390), dans *Orientalia Christiana Periodica*, XXXV/II, 1969, p. 386 fournit de précieuses indications quant à la localisation de ce toponyme cité dans diverses sources (dont Pachymère); il le pointe sur la carte de la p. 394, entre Sardes et Philadelphie.

37. Il s'agit de la règle des monastères dite règle de saint Sabbas, et non du règlement propre à Skoteinè.

38. La vie cénobitique est celle où les moines vivent ensemble, possédant tout en commun. Selon la règle idiorythmique chacun est libre de s'organiser comme il l'entend, continue de posséder des biens et des objets en propre, n'ayant d'autre obligation commune que la fréquentation des offices religieux aux grandes fêtes.

dans l'ordre des sièges, les places qu'ils occupent et les titres d'honneur : c'est qu'ils ont l'obligation de prier davantage pour tous et de renforcer leur vigilence, ainsi que celle de veiller, dans l'intérêt général, à la paix et au calme.

§ 19. J'ordonne au kathigoumène de pratiquer la douceur[39], la bienveillance, la componction et d'avoir une humeur pacifique. Qu'envers tous il oublie le mal ; qu'il ne s'élève point au-dessus de ses ouailles ; qu'il ne se considère que comme le plus humble des moines du monastère ; qu'il soit à la disposition de tous et que, le cas échéant, il les serve, car, comme le dit la Vérité en Soi, le Christ, « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir et offrir Mon âme (= Ma vie) pour beaucoup »[40]. Il doit acquérir l'art d'exhorter et d'enseigner, car il est dit « Celui qui d'un homme indigne tirera un homme digne, sera comme Ma bouche »[41]. Qu'il pratique lui le premier ce qu'il enseigne aux autres. Quiconque des membres de la communauté se dressera contre son propre higoumène, sera rappelé à l'ordre et exhorté. Si, après trois admonestations, il persiste, on le chassera du monastère comme fauteur de scandale. L'higoumène doit, comme tout le monde, user de modération (νηφάλιον) en ce qui concerne les biens monastiques et ne pas se comporter nonchalamment à leur détriment et pour leur perte. S'il agit autrement, des moines ont le devoir d'aller trouver ensemble le métropolite (ἀρχιερεύς)[42] en exercice à Philadelphie et de l'informer exactement de ce qui se passe. Si l'higoumène met alors un terme à sa nonchalance première, il conservera ses fonctions ; mais s'il récidive et persiste, on le chassera, conformément aux saints canons. S'il survient quelque incident entre les moines et l'higoumène, il y sera porté remède par les pères spirituels venus du dehors ; mais si les choses s'enveniment, c'est le métropolite qui les remettra dans le droit chemin.

39. Cf. Mat 11.29.

40. Mat 20.28.

41. Jérémie 15.19 (là aussi, Maxime cite de mémoire, comme dans plusieurs de ses allusions au texte sacré disséminées à travers son testament).

42. Ce terme signifie métropolite quand il est accompagné du nom du siège du titulaire : voir là-dessus Denise PAPACHRYSSANTHOU, Hiérissos, métropole éphémère au XVe siècle, dans *Travaux et Mémoires*, 4, Paris, 1970, p. 405, n. 79. Philadelphie étant à l'époque de Maxime un siège métropolitain confié au fameux Phôkas, ministre de Théodore Laskaris et son ambassadeur, nous le rendons ici par métropolite. Sur ce personnage : H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 141-142 et V. LAURENT, *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople* I/4, Paris, 1971, p. 115-117 (Phôkas fut envoyé en ambassade, pendant l'hiver 1247/48 — soit à la date environ où Maxime rédigea son testament — auprès du roi et du catholikos de Petite Arménie pour essayer de les amener à l'union religieuse avec les Byzantins. Nous observons toutefois que l'Eglise arméno-cilicienne louvoyait alors entre les avances de Nicée et les appels de Rome : G. DÉDÉYAN et Nicole THIERRY dans le volume *Histoire des Arméniens* (sous la direction de G. Dédéyan), [Toulouse, 1982], p. 319. Sur le rôle de la Cilicie à l'époque dans le commerce international, des détails dans cet ouvrage, p. 316-317).

§ 21. Voici les conditions auxquelles doit répondre celui qui est appelé à l'higouménat : si le monastère compte une personne digne de devenir higoumène, ce sera avec l'assentiment du collège des autres moines qu'il descendra du monastère pour aller recevoir bénédiction et consécration des mains du métropolite en exercice[43]. Si le monastère ne compte pas dans son sein un moine digne d'en devenir le supérieur, on en prendra un ailleurs menant une vie irréprochable, lequel devra recevoir pleine autorité. Nul ne tentera de lui opposer résistance sous quelque forme que ce soit, car il n'est pas permis au moine de se mettre en travers de ses dispositions.

§ 22. Le portail du monastère restera ouvert en tout temps et les moines y recevront ceux qui s'y rendent, sans distinguer entre hôtes et nécessiteux ; ils les accueilleront absolument tous avec libéralité et leur accorderont l'hospitalité dans la mesure où le monastère disposera de ressources en boisson[44] et en pain.

§ 23. La fête de la Toute-Pure Mère de Dieu sera célébrée sans faute le 21 novembre, chaque année[45]. Sa célébration aura lieu, comme il se doit, avec faste : grande illumination et, le lendemain, table somptueuse. Le soir même, services à la mémoires des fondateurs défunts, cela aussi libéralement.

§ 24. Je laisse le monastère libre à tous égards, ni asservi à qui que ce soit, ecclésiastique, seigneur ou autres laïcs, maître souverain de ses biens (ἰδιοδέσποτος) comme de lui-même (αὐτοδέσποτος) ,hors de toute ingérence (πάσης χειρὸς ἐκτός)[46]. L'higoumène qui le reçoit libre, le transmettra absolument libre à son successeur élu, lequel à son tour procédera de même avec le sien, et ainsi de suite. Le monastère ne sera possédé par aucune personne laïque privée, membre de ma famille ou étranger. Au métropolite de Philadelphie en exercice est réservée la bénédiction (σφραγίς) de l'higoumène, conformément à la tradition, ainsi que l'amendement et la guérison des âmes. Ni lui ni personne d'autre n'aura le moindre droit

43. C'est là une règle générale et indispensable pour assurer la canonicité de l'élection. A cette occasion, l'évêque lisait une prière spéciale sur le nouvel higoumène. S'il n'était pas déjà prêtre, il lui conférait l'ordination sacerdotale ; l'était-il, on se contentait d'une bénédiction. Cette pratique continue d'être observée dans le monde orthodoxe.

44. Sous ce terme on doit entendre le vin : Skoteinè possédait du reste force vignobles, ainsi que l'atteste Maxime.

45. C'est la fête de la Présentation — mot-à-mot de l'Entrée — de la Sainte Vierge au Temple.

46. Sur ces termes on consultera : P. LEMERLE, *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paris, 1977, p. 81, n. 24 (voir aussi p. 103-105) (diataxis de Michel Attaliate) ; p. 147 et 185-186 (typikon de Grégoire Pakourianos) ; P. GAUTIER, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, dans *Revue des Etudes byzantines*, 32, 1974, p. 126 (statut du monastère) et p. 127, l. 1613 et suivantes) ; IDEM, La diataxis de Michel Attaliate, *revue citée*, 39, 1981, *passim*, lignes 363, 394, 395, 399, 1617 du texte grec ; IDEM, Le typikon de la Théotokos Evergétis, *rev. cit.*, 40, 1982, lignes 537-539 du texte grec.

[sur le monastère] sous prétexte de fortune ou de titres : telle est ma volonté.

§ 25. Le kathigoumène doit être une personne au-dessus de tout soupçon. Sa gestion ne s'exercera pas sans témoins, mais c'est avec la collaboration de moines signalés pour leur sagesse (ἐν γνώσει) et leur conscience que seront administrées toutes les affaires du monastère jusque dans le moindre détail.

§ 26. Les biens de l'église doivent être certifiés par le témoignage de l'ecclésiarque ; les aliments, par le cellerier ; les revenus et contributions collectives (συνεισφοραί), quels qu'ils soient, seront soumis au contrôle du docheiarios (récipiendaire). De tout cela le kathigoumène sera le maître à discrétion (ἐχέτω τὸ αὐθεντικὸν καὶ ἐξουσιαστικόν).

§ 27. J'ordonne aux moines de ne rien vendre de leurs vêtements, ni de les échanger à l'insu de l'higoumène. Ils ne disposeront pas de ce dont ils ont l'usage pour renverser la discipline commune, la décence et le régime spirituel.

§ 28. Attendu qu'on nous a prié d'indiquer dans les présentes dispositions testamentaires (ἐν τῇ παρούσῃ διατάξει) les biens et les acquisitions du monastère, les voici. Premièrement, les biens de l'église (liste de livres, objets et vêtements liturgiques : *voir plus loin*, p. 91-94). [§ *29 non marqué !*].

§ 30. Inventaire du métoque (livres et vêtements liturgiques : *voir plus bas*, p. 92).

§ 31. Métoque : vêtements liturgiques (*plus bas*, p. 93-94).

§ 32. Vêtements liturgiques (*plus bas*, p. 90, n. 79 et p. 93-94.).

§ 33. Objets en cuivre (*plus bas*, p. 88).

§ 34. Literie (*plus bas*, p. 88).

§ 35. Acquisitions faites à diverses dates de champs au lieu-dit Avlax, à Kyamitos, sur la Voie Impériale[47] (*plus bas*, p. 85-88).

§ 36. Métoque d'Avlax, élevé par Maxime depuis ses fondations et où se dresse l'église Saint-Procope. Dans la zone du fleuve (Potamia) d'Avlax, des moulins à eau construits par lui (*plus bas*, p. 88-89).

§ 37. Métoque Saint-Constantin : unité fiscale avec sa vigne et domaine continu.

§ 38. Les champs d'Epizygia dits des Kastellia, divisés en trois lots. Copropriété. Terre des Domenakatès etc. Divers autres biens (champs etc. Moulins à eau. Oliviers (*voir plus bas*, p. 89).

47. Il s'agit de la route de Smyrne à Philadelphie et à Laodicée, portée sur la carte de P. SCHREINER, *art. cit.*, p. 394. Sur cette route, ô combien difficile !, voir aussi J. DARROUZÈS, *Georges et Dèmètrios Tornikès, Lettres et discours*, Paris, 1970, p. 169-170, ligne 22, p. 172 et 173, l. 13-14. L'emprunter, à en croire Georges Tornikès, était acte d'audace ! Sur les routes nationales et autres de la région : H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 17, n. 73.

§ 39. Délimitation des vignobles et terres en friche du monastère. Métoque des Saints.

§ 40. Inventaire des livres du métoque des Saints et d'objets liturgiques (*plus bas*, p. 92).

§ 41. Autres biens fonciers (*plus bas*, p. 88-90).

§ 42. Inventaire des chariots, des bœufs, bufles, vaches, moutons, ruches, etc. (*plus bas*, p. 90).

§ 43. Biens laissés au monastère par dame Irène, veuve de l'allagatôr Phôkas (animaux, chariots). Erection de l'église du métoque d'Avlax et de Saint-Procope par elle-même ; leurs peintures. Moulins à eau. Vignes. Irène a fait peindre également le réfectoire du monastère. Cellules, champs, etc. (*plus bas*, p. 97 et *supra*, p. 77, § 14).

§ 44. Imprécations d'usage à l'adresse de ceux qui enfreindraient ce testament public (φανερὰ διάταξις) et malédictions proférées par Maxime. Le testament demeurera sans modifications à tout jamais. Il a été écrit, sur l'invitation de Maxime, par l'hypomnèmatographe[48] de la métropole de Philadelphie, le diacre Michel Paximadès, en présence des témoins ci-dessous, au mois de novembre, 6[e] indiction, de l'an 6756 (= *1247*).

[*Signature de*] † Michel dans le Christ Dieu fidèle basileus et autocratôr des Rhomées Doucas Ange Comnène Paléologue †.

IV. *Vers la localisation du monastère de Skoteinè*

L'intitulé du testament de l'higoumène Maxime ne précise pas l'emplacement de son monastère. Les références qui s'y trouvent sur le rôle du métropolite de Philadelphie prouvent seulement qu'il se dressait quelque part sur le territoire de l'éparchie, c'est-à-dire en Lydie. Le fait que le testateur ait eu recours à la plume d'un fonctionnaire de ladite métropole en est la confirmation. C'est sans doute un peu vite que dans le titre donné par lui à sa publication, Sophronios Eustratiadès parle du monastère de la Théotokos « à Philadelphie ». Gedeon, plus circonspect, a intitulé la sienne « Testament du moine Maxime, fondateur du monastère de Koteinè, en Lydie ». Il nous appartient donc d'essayer, à la faveur de détails que l'on peut glaner de ci de là à travers le testament, d'en préciser *grosso modo* l'emplacement. Mais l'enquête dont nous livrons ici les résultats a été entreprise en bibliothèque ; or, sans une connaissance *de visu* des lieux eux-mêmes, il est évident que nous ne pouvons émettre qu'une hypothèse de travail et seule une reconnaissance sur le terrain pourra juger objectivement

48. Voir DUCANGE, *Glossarium...*, Lyon, 1688, c. 1646 ; J. DARROUZÈS, *Recherches sur les ὀφφίκια de l'Eglise byzantine*, Paris, 1970, p. 362-368. C'était un notaire, un secrétaire et un mémorialiste.

pour la confirmer ou la rejeter, notre tentative de localisation, cela sans présumer du résultat de fouilles archéologiques.

Que peut-on remarquer en lisant le texte de Maxime ? C'est tout d'abord une évocation du paysage, plus qu'une description. Pour atteindre le monastère, il est nécessaire de gravir une montagne ; et c'est de là qu'il faut que l'higoumène ou les moines descendent, s'ils ont l'impérieux besoin d'aller trouver le métropolite de Philadelphie[49]. Voilà qui exclue d'emblée la localisation de Skoteinè à Philadelphie. Le site était boisé : en effet le père de Maxime entreprit de le défricher pour y édifier une chapelle et y planter des ceps de vigne à flanc de coteaux[50]. Le monastère ne fut pas établi au sommet d'une montagne : sans quoi on n'aurait pu y amener l'eau[51]. Aucune agglomération n'est signalée dans le voisinage : la solitude, en effet, cette *hésychia* sans mélange dont parle le testament, entoure le nouveau sanctuaire de la Théotokos. Et pour bien exprimer l'altitude des lieux, Maxime déclare que son père y demeure en solitaire, « tel un oiseau »[52]. La comparaison suggère bien un endroit quasiment inaccessible, abrupt. Et l'auteur souligne du reste le caractère sauvage de cette montagne.

Autres détails pour localiser Skoteinè : c'est tout d'abord le toponyme d'Avlax[53]. Or l'endroit se trouve entre Philadelphie et Sardes, au bord d'une rivière, le Kogamos, et d'une grand'route, qui ne peut-être que la Voie Impériale[54] citée dans le document.

Un coup d'œil sur une carte détaillée permet de constater l'existence de montagnes au Sud-Ouest de Philadelphie, la chaîne du Tmôlos. Des réminiscences de l'Antiquité rappellent à l'enquêteur qu'il y avait déjà des vignes en ce temps-là sur les pentes de cette montagne de Lydie. Alors, une première conclusion, un peu rapide peut-être, c'est qu'il y a chance d'identifier un jour Skoteinè dans ces parages-là. Mais où ? Très hypothétiquement, nous posons la question que nous suggère l'examen d'une carte : Skoteinè n'aurait-elle pas fait place, à l'époque ottomane, à un monastère de bektachis ? C'est que l'on y lit le nom de Bektaşlar, quelque part dans la montagne, au Sud-Ouest de la ville d'Alaşehir (Philadelphie)[55]. Ces sortes de moines musulmans dissidents qu'étaient les

49. *Supra*, §§ 2, 7 et 21.
50. *Supra*, § 3.
51. *Supra*, § 14.
52. E, p. 326, l. 15.
53. *Supra*, note 36. Le mot désigne un canal. Cf. aussi *infra*, note 58.
54. *Supra*, note 47.
55. Madame Irène Beldiceanu-Steinherr, à qui nous sommes redevable de diverses précisions capitales pour notre travail, nous a signalé aussi la *Carte de Turquie à l'échelle de 1/200 000*, publiée par la Direction Générale de Cartographie, 2e éd., Ankara, 1951. On se reportera à la feuille Alaşehir II/21.

bektachis[56] ne cachaient pas une certaine note de sympathie pour les chrétiens. Or la population des environs de Philadelphie était partagée entre Grecs et Turcs chrétiens, comme nous le montrerons plus loin, à l'aide de l'analyse des noms portés par les bienfaiteurs de Skoteinè ou par les lieux-dits lui appartenant[57]. On conçoit que, par la suite une partie de ces chrétiens d'origine soient venus grossir les rangs des derviches bektachis. Ce n'est là, répétons-le, qu'une hypothèse, dans l'attente d'une reconnaissance en règle de la région, opération qui dépasse nos possibilités.

Ce n'est pas tout. Skoteinè, nous l'avons rappelé plus haut, semble signifier « Sombre, Ténébreux, Enfoui dans les Ténèbres ». Or le Tmôlos s'appelle depuis l'instauration de la domination turque le Boz dağ, la Montagne Grise (ou Sombre)[58]. Voilà qui cadre à merveille avec le monastère de la Théotokos. Nous aurions donc à faire au monastère de la Montagne Grise — à la Théotokos des Grisons ! —, tout comme on dit les monastères du Mont Athos, ou ceux de l'Olympe de Bithynie. Ce détail troublant doit même être confronté, hélas ! hypothétiquement, à un toponyme mentionné par l'empereur de Nicée, Théodore II Lascaris dans sa correspondance, la bourgade de Mountokômè, mot-à-mot « le village sombre ». Mais cette dernière n'a pas été localisée[59]. A moins qu'un registre ottoman concernant les villages des environs de Philadelphie (Alaşehir) ne nous permette de penser que la Mountokômè de Théodore Lascaris serait la même chose que Moundanya[60]. Tout cela n'est qu'un faisceau d'hypothèses, mais ces coïncidences nous semblent par trop troublantes pour ne pas les livrer à la sagacité d'autres chercheurs. Si nous avons par

56. Sur ces derviches qui fondaient, dans leurs us et coutumes, pratiques préislamiques, islam et christianisme : R. TSCHUDI, dans *Encyclopédie de l'Islam*, I, Leyde-Paris, 1960, p. 1196-1197.

57. Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, p. 22 traite de l'ethnie turque (seldjoucide) installée dans la contrée de Smyrne. Le testament de Maxime vient ajouter au tableau celle de Philadelphie. De même, la conquête de Constantinople par les Latins contraignit nombre de Grecs à se réfugier en Asie mineure : ce que dit Madame AHRWEILER, *op. cit.*, p. 23-25 est également valable dans le cas de la prosopographie philadelphienne vue à travers le testament de Maxime.

58. Boz 'gris ; terre non cultivée' (*apud* H.C. HONY, *A turkish-english dictionary*, 2e éd., Oxford, s.v.). Sur cette chaîne, voir la description laissée par Elisée RECLUS, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes. IX) L'Asie antérieure*, Paris, 1884, p. 606 (avec ce détail « la plaine est un vaste champ où se ramifient à l'infini les canaux d'irrigation », détail à rapprocher du nom d'Avlax : *supra*, notre note 53). Voir encore L. ROBERT, *Villes d'Asie mineure. Etudes de géographie antique*, Paris, 1935, pl. VIII et IX (p. 224, le blé, les vignes etc. ; pas d'eau dans la plaine, on l'y amène du Boz dağ à l'aide d'un aqueduc en bois, du même type, sans doute, que celui qui alimentait le monastère de Skoteinè).

59. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 70.

60. Ceci nous est suggéré par l'étude de Madame Irène BELDICEANU-STEINHERR, Notes pour l'histoire d'Alaşehir (Philadelphie) au XIVe siècle, dans le présent recueil, p. 32.

chance réussi à approcher quelque peu l'emplacement de Skoteinè, c'est à la règle d'or énoncée par Louis Robert que nous le devons : « ... toute philologie, comme toute histoire et comme toute archéologie, doit être pénétrée de géographie ; tout nom doit évoquer un site, une région, avec sa position, son climat, ses ressources... »[61].

V. *Les biens du monastère de Skoteinè*

La variété des possessions qui composaient le domaine de Skoteinè est impressionnante : un monastère avec son église et ses objets sacrés, plusieurs métoques, des champs, des vignes, des bestiaux de toute sorte, des cultures de blé, d'oliviers, de mûriers, ici un lac, là des canaux, là-bas la route ou le fleuve. Et tous ces biens sont le résultat des efforts de Maxime et de sa famille, de ceux des moines venus les rejoindre, à moins que ce ne soient des donations consenties par de grands seigneurs de l'aristocratie nicéenne et surtout philadelphienne, par des paysans libres aussi. Ce domaine n'est pas d'un seul tenant, mais il est immense. Nous ne saurions évaluer sa superficie, même si parfois Maxime a indiqué l'étendue de telle ou telle terre. Les informations consignées dans son testament permettent d'évoquer la formation de ce domaine, ses aspects, sa nature physique et économique. Les toponymes aussi ne sauraient être négligés. Il y aurait là matière à une très ample étude que nous ne ferons qu'effleurer.

La formation du domaine monastique de Skoteinè nous oblige à retracer, même brièvement, les étapes qu'elle a connues.

C'est tout d'abord un paysan — plus ou moins charbonnier de son état — qui décide d'aller planter une petite vigne sur un lopin de terre qu'il entreprend de défricher. L'homme est pieux, et il y construit aussi une humble chapelle, un oratoire, comme il en existe encore à foison aujourd'hui dans la campagne grecque. Le voilà veuf, avec un petit enfant à sa charge. Notre homme « craque » : il confie l'enfant à sa grand'mère et se fixe dans la montagne. Selon le mot de Salomon, dit Maxime — mais il confond avec Job — son père — c'était ce paysan — « se moquant des cris des percepteurs d'impôts » (μυκτηρίσας φωνὰς φορολόγων)[62] alla chercher refuge dans la montagne, là où il avait une petite vigne et une chapelle ; il s'y fit une cellule et l'entoura d'une clôture. Ce père de famille frappé

61. L. Robert, Sur des lettres d'un métropolite de Phrygie. Philologie et réalité, dans *Journal des Savants*, juillet-déc. 1961-janv.-juin 1962, p. 99.

62. E, p. 326, l. 4. Citation inspirée de Job 3.18, mais d'assez loin pour nous permettre de douter qu'il faille entendre ici 'percepteurs' au sens de 'démons', comme pourrait le laisser croire tel commentaire de Job par saint Jean Chrysostome, cité par Ducange, *op. cit.*, c. 183 (appendix), s.v. τελώνια.

par le sort semble avoir eu des démêlés avec le fisc byzantin : autrement, on ne comprendrait pas son mépris pour ses agents. Devant les sommes exorbitantes qu'ils exigeaient de lui, il se cabra et disparut dans la nature et sous la robe monacale. Il vécut là en compagnie de deux ou trois autres paysans de sa famille, ses disciples. Cette solution radicale permit à ce pauvre père devenu veuf de sortir de l'impasse morale et matérielle où il se débattait. Cette constatation soulève la question de la chronologie des premiers débuts de ce qui allait devenir le monastère de la Théotokos de Skoteinè. Supposons un moment que le futur higoumène Maxime naquît avec le siècle : en 1247, date de son testament, il aurait eu 47 ans. Cet âge ne concorde guère avec ses appréhensions de mourir intestat du fait de la déchéance physique qui menace tout homme. Donnons lui alors une soixantaine d'années lors de la rédaction de sa *diathèkè*. Maxime, dans ces conditions, serait né dans l'avant-dernière décennie du XIIe siècle, c'est-à-dire, vraisemblablement, sous la dynastie des Anges (1185-1204). Cette date est approximativement aussi celle de la fondation du premier noyau de Skoteinè. Or le règne des Anges a été marqué, comme on sait, entre autres plaies, par les abus fiscaux et la détérioration économique de l'empire. L'état déplorable des finances publiques sous Isaac II (1185-1195) entraîna une augmentation impitoyable des impôts ; l'empereur laissa les mains libres à des fonctionnaires véreux et alla même jusqu'à altérer la monnaie. Sous son fils Alexis III (1195-1203), la situation se dégrada[63]. C'est, à notre avis, du temps de l'un ou de l'autre de ces deux *basileis*, que Skoteinè fut fondée.

Mais il y a mieux, à regarder les choses de plus près. C'est qu'en 1188 les gens de Philadelphie firent sécession sous le commandement de Théodore Mangaphas, auquel la Lydie ne tarda pas à se rallier[64]. Or l'existence de liens étroits entre le monastère de Skoteinè et la famille de l'usurpateur est clairement démontrée par le testament de Maxime[65].

Ce sont là des faits qui nous poussent à croire que le père de Maxime aura pris la montagne pour s'opposer aux abus des percepteurs d'Isaac II, dans le contexte de la révolte de Mangaphas, ou de ses préliminaires. Auquel cas, c'est vers 1188, peu après la naissance de son fils, que kyr Grégoire aura édifié son oratoire. Ainsi, en 1247, Maxime frisait au moins la soixantaine. Cet âge concorde à souhait avec l'état d'esprit d'un homme qui, sur le soir de sa vie, décide prudemment de dresser son bilan et prend la précaution de rédiger son testament.

63. V. par ex. L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, [Paris, 1969], p. 285-296 ; G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1969, p. 424-440.

64. J. HOFFMANN, *Rudimente von Territorialstaaten im Byzantinischen Reich (1071-1210)*, Munich, 1974, p. 66-68 (v. aussi l'index au nom Mangaphas).

65. Ici même, p. 77, § 14 et p. 82, § 43.

La naissance, puis le développement petit à petit du monastère et de ses dépendances ressortent très nettement du testament. Le résumé que nous en avons donné précédemment permet de retenir les faits suivants. L'église proprement dite de Skoteinè, son katholikon (même si le terme ne figure pas dans le texte), était dédiée à la Présentation de la Vierge (*Ta Eisodia*), célébrée le 21 novembre. Oratoire à l'origine, tout juste suffisant, et encore ! pour trois personnes, il fut remplacé par une église en règle, belle et spacieuse : elle était l'œuvre de Maxime, aidé, financièrement, par un officier de la garde impériale de Nicée, l'allagatôr Phôkas. Ce dernier fait figure de cofondateur de Skoteinè, de même que sa veuve, dame Irène, dans le cas du métoque d'Avlax[66].

Ultérieurement, la communauté s'étant développée, on commença à détenir des métoques, sortes de filiales ou d'ermitages situés au-dehors du couvent. Le premier en date semble avoir été celui que l'on éleva à l'emplacement de demeures données par un certain Bergès[67]. On y installa un oratoire en l'honneur de saint Nicolas.

Puis l'aide matérielle d'une noble dame — Maxime l'appelle kyra — devenue la moniale Athanasia Mangaphaina — la veuve donc d'un Mangaphas — permit à l'higoumène de construire une église sous le vocable de saint Jean l'Aumônier. La bibliothèque de Skoteinè possédait même un manuscrit renfermant la *Vita* de ce patriarche d'Alexandrie (mort en 620 et fêté au 12 novembre)[68]. Ce fut là le second métoque du monastère.

Le troisième métoque se constitua grâce à la veuve de ce Phôkas déjà mentionné, dame Irène. On le construisit dans la zone même du fleuve (la Potamia) qui arrose la vallée sur laquelle veille la chaîne du Tmôlos, le Kogamos, à Avlax. Le nom suggère l'existence de canaux d'irrigation. Saint-Procope fut le nom de ce métoque. Le choix de ce vocable donne à penser que la famille de l'allagatôr Phôcas, un militaire, nourrissait une dévotion particulière pour le grand martyr de Césarée de Palestine, considéré comme l'un des premiers et des plus illustres saints militaires de l'Eglise d'Orient.

Enfin, Skoteiné possédait encore deux autres métoques, l'un dédié à Saint-Constantin et l'autre placé sous la protection de Tous-les-Saints.

Au total cinq métoques[69]. Ce sont là des réalisations qui nous obligent à considérer kyr Maxime comme un bon organisateur de la vie monastique

66. Ici-même, p. 82, § 43.

67. Ici-même, p. 96.

68. E, p. 331, l. 19-20. Cf. O. VOLK, *op. cit.*, p. 175, n. 280 et P. SCHREINER, *art. cit.* p. 429.

69. Au vrai, le métoque Saint-Constantin semble avoir détenu un autre métoque homonyme : E, p. 335, § 37 (« un autre métoque de Saint-Constantin [dit] Saint-Constantin »).

et un administrateur à tous crins de l'avoir terrestre de sa communauté.

Voyons rapidement les terres qui constituaient les possessions de notre monastère. Il y a d'abord le foyer même d'où prit naissance dans la montagne cette fondation. Si le père de Maxime y défricha un coin de forêt c'est que l'endroit n'appartenait pas à un tiers. C'est là, évidemment, que se constitua petit à petit l'ensemble du domaine monastique. Le § 35 du testament (édition E, p. 333-334) n'énumère pas moins de 26 champs dans la localité (τοποθεσία) d'Avlax, plus des champs encore — on ne nous précise pas leur nombre — à Epizygia, nom qui suggère la crête d'une colline ou d'une montagne, avec, là encore, plusieurs autres lopins. Certains furent achetés à prix d'argent, ou échangés contre des moutons[70], ou encore donnés au monastère. Dans la zone fluviale d'Avlax il y avait même des maisons acquises pour trente hyperpères, avec le champ attenant[71]. Par la même occasion, Maxime signale aussi en certains points l'existence de moulins. A son tour, le § 38 (E, p. 335-336) renferme d'autres champs, à savoir 13, dûment dénombrés d'après leur appellation à chacun et un certain nombre d'autres indiqués comme se trouvant dans la Montagne de Kissos (sans doute était-elle recouverte par les racines-crampons du lierre), quelque part sur la Voie Impériale. Ces champs portent parfois le nom d'un saint : champ de Saint-Pierre, du Théologien (saint Jean l'Evangéliste), de saint Acindyne... Nous serions tenté d'y voir une allusion à de minuscules chapelles élevées à tel ou tel de ces saints par des paysans, chapelles où l'on officiait tout au plus une fois l'an, comme s'en est encore perpétuée la coutume à travers la Grèce contemporaine. Outre ces champs, le paragraphe mentionne aussi des oliviers, c'est-à-dire des plantations, avec indication du nombre d'arbres.

Au § 39 vignes et terres en friche sont dûment énumérées. Quant au § 41, il est consacré aux dons du sébaste Mytas (un zeugèlateion et des champs), partagés entre Skoteinè et la Néa Monè de Chios[72], et à ceux de dame Mangaphaina, plusieurs champs, ensoleillés sans doute, à Héliotopos : mais ces champs doivent être partagés avec la très noble vestiaritissa, l'épouse anonyme d'un prôtovestiaire, qui était probablement la fille de la donatrice[73].

Grosso modo, nous avons exposé les biens immeubles du monastère de la Théotokos. Nous montrerons dans un instant ce qu'ils produisaient.

Ces biens proviennent de grands seigneurs, comme de paysans libres. Au chapitre de la prosopographie on pourra trouver certaines informations à leur sujet.

70. Achat d'un champ contre 10 moutons : E, §. 35, l. 5-6.
71. E, § 35, p. 334, l. 35-38.
72. E, § 41, l. 37-39.
73. E, § 41, l. 39-40 et p. 338, l. 1-2.

Que produisaient les terres appartenant à Skoteinè ? Maxime est loin de le préciser. Néanmoins, certains détails permettent d'inférer que l'on cultivait notamment le blé. En effet, on rencontre, en divers points du domaine, différents moulins à vent ; de plus, dame Mangaphaina avait donné, dans la zone d'un cours d'eau appelée la Potamia de Kovèna, une minoterie (ὑδρομυλικὸν ἐργαστήριον) dont le meunier (μυλάριος) était astreint à fournir aux moines de la mouture (ἀλεστική) à discrétion et selon leurs besoins[74]. Mentions sont faites encore d'aires à battre le blé (ἀλώνιον)[75]. La nourriture reposait avant tout sur cette céréale. Le § 22 stipule bien que les moines accueilleront quiconque viendra au monastère et lui fourniront boisson et pain.

Les oliviers étaient une autre richesse. Il est dommage que leur nombre total n'ait pas été précisé. Tantôt Maxime en parle sans donner davantage d'indications, et tantôt il est question de bouquets d'oliviers avec le nombre de pieds. Ainsi l'higoumène parle quelque part de 11 oliviers détenus par Skoteinè à titre de gage ; de 15 autres achetés au prix de 17 hyperpères d'or, plus 57 autres, soit un total minimum de 83 arbres[76].

Les oliviers qui avaient été achetés par les moines — 15 arbres pour 17 hyperpères — revenaient à environ 1,133 hyperpère l'un. En revanche ceux engagés par leur propriétaire n'avaient coûté à Skoteinè que 0,638 hyperpère chaque ; ce qui représente un peu plus de la moitié du prix moyen d'achat. Ce petit détail trahit chez nos caloyers un certain esprit de lucre. Autrement dit les moines de Skoteinè en la personne de leur higoumène pratiquaient l'usure sous la forme du prêt à gage !

A eux seuls les oliviers que l'on peut dénombrer (83 arbres) valaient déjà, en gros, 110 hyperpères d'or. Compte tenu de la présence d'autres pieds, il est évident que l'huile produite par ces olivettes renforçait l'économie monastique. C'est ainsi qu'elle alimentait le réfectoire des caloyers, mais aussi le luminaire de l'église et des chapelles, celui également des lampes brûlant devant les icones. L'éclairage des cellules des caloyers en absorbait sans doute une certaine quantité, concomitamment avec les cierges. Il ne faut pas non plus perdre de vue l'huile pour les onctions des malades. On comprend dans ces conditions l'importance des oliveraies dans l'économie du monastère.

Des potagers et des vergers sont mentionnés dans le testament. On y faisait pousser toutes sortes de légumes et de fruits pour l'alimentation des moines et des pélerins. Certainement des fèves, mais aussi des oignons, des salades et des herbes aromatiques pour la cuisine. La *Satire des Higou-*

74. E, § 38, l. 26-29.
75. E, § 35, p. 333, l. 32 ; § 38, p. 336, l. 32.
76. Sur les oliviers, v. notamment E, § 38, p. 335, l. 31-40 et p. 336, l. 1-3. Sur les oliviers laissés en gage par Eudocie Kyminas (une nonne peut-être), l. 33-35.

mènes nous permet de nous faire quelque idée de ce qui pouvait être servi même dans la trapézaria d'un petit couvent d'Asie Mineure[77].

De leur côté les mûriers ne sont pas enregistrés par Maxime sous l'empire d'un faible quelconque pour les beautés de la nature[78]. Outre leurs fruits, ces arbres sont précieux pour la nourriture des chenilles du bombyx du mûrier. Or la proche ville de Philadelphie produisait des étoffes de prix sur une grande échelle ; les cocons des vers à soie en assuraient la production aussi bien du temps de Byzance qu'après la conquête ottomane. Sous les Turcs, on sait que les feuilles de mûriers étaient soumises à un impôt spécial. Peut-être existait-il déjà avant leur venue. De toute façon, les mûriers du domaine de Skoteinè permettaient l'élevage des larves séricigènes. La soie ainsi obtenue constituait une insigne ressource économique pour la région. Et la profusion de *blattia* dans l'inventaire de l'église de la Théotokos et même de ses métoques s'explique précisément par la présence abondante sur le marché local de ce produit indigène, relativement accessible à des donateurs fortunés et même à la bourse commune du monastère[79].

Par ailleurs, la montagne devait produire du bois en grande abondance. Le matériel ligneux servait aussi bien aux constructions qu'au chauffage de la cuisine des caloyers, peut-être même à celui des cellules. Sans doute une partie était-elle vendue. Si autrefois le propre père de Maxime faisait du charbon de bois dans la forêt, sans doute d'autres de ses congénères pratiquaient-ils la même activité, et l'on ne voit pas pourquoi les moines n'en auraient pas fabriqué eux aussi pour leurs propres besoins ou pour le revendre ailleurs, à Philadelphie par exemple.

Enfin, au nombre des ressources naturelles du domaine, il y avait même une source thermale et un lac ou deux[80]. Les rivières de montagnes, de même que le Koganos et les canaux d'irrigation étaient eux aussi une invite à la pêche. Et le poisson est de temps à autre permis aux moines.

Il est temps de jeter un coup d'œil sur le cheptel de Skoteinè. C'est surtout

77. E. JANSELME et L. ŒCONOMOS, La Satire contre les higoumènes. Poème attribué à Théodore Prodrome, extrait de *Byzantion*, I, 1924, *passim* ou encore, des mêmes, La règle du monastère de Saint-Nicolas de Casole près d'Otrante (1160), dans *Bulletin de la Société d'Histoire de la Médecine*, 16, 1922, 11 p.

78. E, §§ 39, l. 15. Sur cette question v. l'étude suggestive d'Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Notes...*, ici-même, p. 32.

79. Irène BELDICEANU-STEINHERR, *art. cit.*, p. 30-32. Nous reviendrons ailleurs sur les broderies religieuses possédées par Skoteinè : à noter toutefois l'absence d'un épitaphios, détail éloquent, à notre avis, dans la question de l'époque de l'apparition de ce genre d'objets sacrés.

80. E, § 39, l. 20 ; § 35, p. 333, l. 25 « le trou — la mare — aux Oies ». A la ligne 7, le champ de Pélékanos est-il ainsi appelé d'après un propriétaire, charpentier de son état, ou par allusion à des pélicans vivant dans les parages ? Peut-être le singulier plaide-t-il en faveur de l'anthroponyme.

le § 42 (cf. E, p. 338, ou plutôt G, p. 289, que nous préférons suivre)[81] qui va nous renseigner à ce propos : 9 paires de bœufs ou de bufles, 15 chevaux, 8 juments, 15 mulets mâles et femelles, 2 chevaux de selle, 300 porcs, 100 vaches, petites et grandes, 55 bufles, 1 500 moutons. Seuls les moutons donnent à Maxime l'occasion de faire allusion à un personnel engagé par le monastère : en effet, ils sont confiés à la garde et aux soins de maîtres bergers et de leur suite de valets[82]. Même si les chiens ne figurent pas à l'inventaire, on ne saurait douter de leur existence. La porcherie aussi nécessitait manifestement la présence et le labeur compétent de nombreux serviteurs. De même, on se demandera si Skoteinè, située dans une contrée où vivaient des nomades turcs, ne connaissait pas aussi les chameaux[83].

Maxime, en revanche, n'a eu garde d'omettre une autre richesse, les ruches. Il y en avait dans les deux cents, disséminées en divers points du domaine[84]. Le testateur clôt ce paragraphe en reconnaissant qu'il n'a pas enregistré tous les autres biens matériels de sa communauté.

Ce qui frappe dans l'énumération ci-dessus du gros et du petit bétail c'est le nombre des bêtes de somme que possédait Skoteinè : chevaux et mulets. Ce détail projette une certaine lumière sur le labeur et surtout sur le transport des produits obtenus par cette immense ferme qu'était notre monastère. Et même si Maxime ne parle que de quelque 24 moines comme effectif monastique maximum de sa fondation, ainsi que des pâtres engagés pour mener les moutons dans les pâturages de la montagne, il est évident qu'il devait employer une main-d'œuvre paysanne pour les travaux de la terre, les soins requis par les abeilles, la culture des vignes et la vinification. On ne peut que regretter son silence à leur sujet.

Nous en viendrons maintenant aux biens meubles du monastère et de ses métoques. Commençons par les objets d'usage religieux.

Ce sont les livres qui semblent avoir préoccupé le plus l'esprit du testa-

81. Ce paragraphe accuse de graves divergences dans les lectures de Gedeon et d'Eustratiadès. Après réflexion, Gedeon paraissant plus scrupuleux dans ses déchiffrements, nous lui accordons une certaine préférence.

82. Ne pas perdre de vue l'élément nomade seldjoucide dans la contrée (*infra*, p. 95-96) : les πιστικοί 'bergers à gages' pouvaient provenir de leurs rangs. Eux et leurs acolythes fabriquaient aussi des laitages et des fromages, sans compter la laine et les peaux de moutons, dont l'économie monastique avait besoin.

83. Monsieur Nicoară Beldiceanu nous assure de leur présence dans la région : Cevdet TÜRKAY, *Başbakanlık Arşivi Belgeleri'ne göre osmanlı imparatorluğu'nda oymak, aşiret ve cemaâtlar*, Istanbul, 1979, p. 329 (*deveci*, *devecili* 'éleveurs de chameaux, nomades', dans la région de Bursa) ; N. BELDICEANU, *Les actes des premiers sultans...*, I, Paris-La Haye, 1960, p. 95 (chameaux mentionnés dans un acte non daté de Mehmed II, élevés par des nomades de la région de Karasi).

84. E, § 42, l. 7-8.

teur[85]. Il leur a consacré les paragraphes 28 (E, p. 331-332 !) — Eustratiadès a omis de marquer le § 29 ! —, 30, 31 et 40. Ces livres étaient répartis entre le monastère à proprement parler et certains de ses métoques. Nous avons pu dénombrer 130 manuscrits à travers les paragraphes 28, 30, 31, 40 et 43. Le gros se trouvait au monastère même ; à quoi s'ajoutaient ceux conservés au métoque de Saint-Constantin (19 mss, dont un prêté au monastère), à celui d'Avlax (10 mss) et à celui de Tous-les-Saints (20 mss). Il est probable que les autres métoques en possédaient aussi pour la célébration des offices, ne fût-ce que quelques-uns. Ces livres sont de caractère liturgique, théologique, ascétique. Rien ne prouve que Skoteinè ait possédé aussi des manuscrits de caractère profane. Il serait fastidieux d'examiner ici en détail tous les ouvrages recensés par le testateur. Quelques remarques cependant nous paraissent utiles. C'est d'abord l'absence des ouvrages appartenant à l'Ancien Testament, les psaumes exceptés, qui figurent en plusieurs exemplaires, avec aussi leur commentaire par saint Basile. L'un de ces psautiers a embarrassé les éditeurs : ψαλτήριον μονομαχ...[86] ; nous proposons d'y voir un présent de ce Monomachos cité par Maxime parmi les bienfaiteurs de sa fondation[87]. Outre les Psaumes, est attesté aussi le Livre des Prophètes.

La liturgie de saint Jean Chrysostome et celle de saint Basile sont désignées du nom de κοντάκια.

On trouvait plusieurs *Vies de saints*, notamment d'ascètes : sainte Marie l'Egyptienne, Jean le Miséricordieux, Jean Chrysostome, Euthyme le Grand et le roman religieux de Barlaam et Joasaph.

Mais de tous les manuscrits que Skoteinè possédait, il en est deux qui nous semblent être du plus haut intérêt : ils concernent l'histoire de la musique byzantine et nous permettent d'exposer ici brièvement les résultats d'une enquête qui, nous l'espérons, pourront intéresser aussi les musicologues.

Il s'agit d'un *stichérarion*[88] qualifié de « néophonon », à côté d'un autre

85. Les livres de Skoteinè ont déjà intéressé O. VOLK, *op. cit.*, *loc. cit.* (P. SCHREINER, *art. cit.*, reproduit toute la liste et s'occupe, p. 412-415 des manuscrits copiés à Philadelphie), de même que J. BOMPAIRE, *art. cit.*, *loc. cit.* Mais tout n'a pas été dit. C'est ainsi que les Margaritès 'Les Perles' — dont le monastère possédait deux exemplaires —, sont un recueil de textes appartenant principalement à saint Jean Chrysostome (et à Pseudo St. Jean Chrysostome), ainsi qu'à quelques autres grands théologiens grecs. Nous reprendrons ailleurs l'examen de la bibliothèque de Skoteinè.

86. E, § 28, p. 331, l. 35-36 lit bizarrement μονομαχην ; G, p. 281 donne μονομαχ (repris par Schreiner à travers Volk). Nous proposons Μονομάχ[ου].

87. *Infra*, p. 97.

88. G, p. 268-269 disserte sur les formes *stichèrarion* ou *stichérarion*. A ce propos il fait allusion à une communication tenue par lui au Sylloge des Lettres Médiévales, à Constantinople, le 27 février 1938 : ce travail, sans doute inédit, est inconnu de la minutieuse bibliographie dressée par Chr. PATRINELIS, *Δημοσιεύματα Μανουὴλ Γεδεών*, Athènes, 1974.

exemplaire désigné comme étant « palaiophonon »[89]. Le manuscrit en nouvelle notation se trouvait dans l'église de Skoteinè ; l'autre au métoque des Saints. Or, on le sait, les savants sont en désaccord au sujet de la classification chronologique des genres de la musique byzantine. Alors que, selon le regretté Père I. Petrescu, la musique paléobyzantine remonte aux Xᵉ-XIIᵉ siècles, tandis que la néobyzantine appartient, dit-il, aux XIIIᵉ-XVᵉ siècles, Egon Wellesz attribue cette musique néobyzantine qu'il préfère appeler moyenne (ou encore hagiopolite, ou ronde), aux XIIᵉ-XIVᵉ siècles[90]. Le témoignage de Maxime est important : il prouve que la néophonie existait déjà au milieu du XIIIᵉ s., et les historiens de la musique byzantine l'ont ignoré. Peut-on, ou doit-on croire que la musique néobyzantine vit le jour au XIIIᵉ s. ? En bonne méthode on croirait devoir répondre affirmativement, surtout que Wellesz cite un manuscrit daté de 1221 (le cod. Vindobonensis theologicus gr. 181)[91]. Or, il existe un autre témoignage publié depuis quatre-vingt-dix ans déjà et que personne ne semble avoir remarqué, celui de l'inventaire des livres de la bibliothèque du monastère de Patmos[92]. Là, il est encore question d'un stichérarion, et même de deux : l'un des exemplaires est dit « néotonon », et l'autre « palaiotonon »[93]. Comme cet inventaire a été dressé en 1200, il est manifeste que la musique néophonique ou néotonique fut créée antérieurement, c'est-à-dire au XIIᵉ s., comme l'avait pressenti Wellesz avec raison. Serait-ce à dire sous les Anges ? ou sous les Comnènes ? C'est plutôt à la brillante dynastie des Comnènes, protecteurs des lettres et des arts, qu'il nous semble plus judicieux d'attribuer, hypothétiquement, l'apparition de ce nouveau courant musical. Patmos possédait aussi une théorie de l'art musical « néotone »[94], puisque le même dénombrement de ses trésors parle encore d'un ψαλτικόν ὅμοιον[95], c'est-à-dire « semblable » [au stichérarion néotonon]. Ce psaltikon n'est pas un psautier ; le mot équivaut à celui, plus accoutumé, de ψαλτική, un traité de psaltique.

Aussitôt après ses manuscrits, Maxime a inventorié les ornements liturgiques de son couvent. Comme de juste, il s'y trouve des épitrachilia, des

89. E, § 28, p. 331, l. 13 et § 40, l. 31.

90. I. Petrescu, *Les idiomèles et le Canon de l'Office de Noël*, Paris, 1932, p. 52 et, du même, *Études de paléographie musicale byzantine*, Bucarest, 1967, p. 14 ; E. Wellesz, *A history of Byzantine music and hymnography*, Oxford, 2ᵉ éd., [1961], p. 281 (nous avons consulté ce livre dans la réimpression de 1980, que nous a prêtée M. Borislav Gueorguiev).

91. E. Wellesz, *op. cit.*, pl. V.

92. Ch. Diehl, Le trésor de la bibliothèque de Patmos au commencement du XIIIᵉ siècle, dans Byzantinische Zeitschrift, I, 1892, p. 498-526.

93. Nous utilisons Ch. Astruc, L'inventaire dressé en septembre 1200 du trésor et de la bibliothèque de Patmos. Edition diplomatique, dans *Travaux et Mémoires* 8 (Hommage à M. Paul Lemerle), Paris, 1981, p. 25, lignes 120-121 et 123.

94. Ch. Astruc, *loc. cit.*, l. 121.

95. *Op. cit.*, p. 28, l. 194.

épimanikia, des ceintures (l'une brodée au type de l'Annonciation, l'autre à celui de la Résurrection)[96], des voiles liturgiques pour le calice et la patène, et un certain nombre d'étoffes précieuses en soie, décorées de lions, ou d'un griffon, etc., appelées *blattia*[97].

Pour les nécessités liturgiques on cite aussi différents objets, mais, chose tout à fait surprenante et attribuable à une distraction de Maxime, il n'est question nulle part de calices et de disques (patènes) ! Mention est faite aussi d'icônes, de chandeliers (ou plutôt de lampadaires, dits *manoualia*). Il y aurait là toute une étude à faire en comparant cet inventaire d'objets religieux à ceux renfermés dans d'autres testaments et typika de fondateurs[98].

VI. *Prosopographie*

La *prosopographie* constitue, croyons-nous, l'un des éléments les plus intéressants du testament de Maxime. Notons tout de suite que les noms qu'il cite sont ceux de donateurs ou de vendeurs, ceux aussi de moines et que les toponymes également, disons pour plus de précision les lieux-dits, alimentent cette contribution.

Or nombre de ces noms ne sont pas grecs mais turcs, comme nous allons le montrer d'après leur étymon. Naturellement un Grec peut porter un nom dont l'étymologie est étrangère, mais comme la région renferme des éléments ethniques turcs, nomades ou sédentarisés, il est impossible de croire que ceux qui les ont portés étaient tous grecs ou grécisés. Le lien qui les rattachait les uns aux autres était celui de la religion orthodoxe[99]. Notons aussi quelques noms occidentaux.

Certains noms grecs ou turcs appartiennent à des familles byzantines bien connues. Plusieurs de leurs membres avaient aussi des possessions dans la région de Smyrne, ainsi que l'a montré Hélène Ahrweiler[100]. D'autres se rattachent davantage à Philadelphie.

De tous les noms de familles nobles cités dans le testament de Maxime, le plus caractéristique, vu la région où se dressait le monastère, est celui de Mangaphas. Nous ignorons qui aura été l'époux défunt de la personne

96. E, § 29, p. 332, l. 1-2.
97. Voir Irène BELDICEANU-STEINHERR, *art. cité*, ici-même, p. 31-32.
98. C'est ce que nous escomptons entreprendre à une autre occasion.
99. Madame Irène Beldiceanu-Steinherr nous communique libéralement cette information — qu'elle détenait de Madame Annie Pralong — qu'au XVIIIe siècle, à Philadelphie, « le protopapas ne connaît que le turc et pas le grec » ; les 300 familles grecques qui y vivaient, ne connaissaient pas le grec et vivaient en bonne intelligence avec les Turcs : *Voyages dans l'Asie mineure et en Grèce faits aux dépens de la Société des Dillettanti, dans les années 1764, 1765 et 1766*, par le Dr Richard CHANDLER... (trad. de l'anglais... par J.-P. Servois et Barbié du Bocage...), II, Paris, 1806, p. 160.
100. Hélène AHRWEILER, *op. cit.*, *passim.*

mentionnée comme la nonne Athanasia Mangaphaina. Nous n'osons prétendre que ce pourrait être l'usurpateur lui-même[101], mais, sans doute aucun, il s'agit d'un membre de la même famille. Hélène Ahrweiler considère qu'il s'agit de propriétaires fonciers de la région de Philadelphie. Le nom est caractéristiquement turc : il signifie « stupide, grosse tête »[102]. Curieusement, cette appellation nous remémore un passage des *Histoires* de Nicétas Chôniatès où, parlant de Théodore Mangaphas qui se rebella contre Isaac II Ange, on lit que ce personnage reçut le sobriquet de Môrothéodoros, « Théodore le Fol »[103]. Fut-ce par traduction de son nom de famille ? était-ce un penchant hérité de ses ancêtres à commettre des actions inconsidérées ? on ne saurait répondre, mais le rapprochement est troublant. Sur Mangaphas on a tout naturellement, selon l'habitude byzantine perpétuée en grec moderne populaire, forgé, à l'aide d'un suffixe, une forme féminine Mangaphaina. Les autres noms du testament s'expliquant par le turc ou par l'arabe sont les suivants : Amirasanis (E, § 35, p. 334, l. 12), arabe *amīr* 'émir, commandant' et Ḥasan, anthroponyme arabe[104] ; le contexte l'indique comme le beau-père d'un certain Nicolas fils de Kazanès, dont Maxime acheta un champ (E, § 35, p. 334, l. 11-12) ; Kazanès lui-même est turc : *qazan* (ou *qazġan*) 'chaudron'[105]. Amiras (E, § 43, l. 21) est lui aussi l'arabe *amīr*, comme ci-dessus. Un moine du nom de Bartholomaios est le fils d'Intrès, Idris (E, § 38, p. 336, l. 12-13) : Idrīs est la forme arabe d'Enoch[106]. Kalamoudès (E, § 35, p. 333, l. 19 semble répondre au mongol *Kelämäči*[107]. Feu Kalambakès (E, § 39, l. 28), dont provenait le métoque des Saints, appartenait certainement à la famille qui donna un duc de Néokastra et le *tatas* (précepteur) de la cour de Théodore II Lascaris ; son nom désigne en turc un bonnet de moine (*qalabaq*)[108]. Maidonis (cf. G, p. 284 et S, p. 381 qui corrige le Maèdonès de E, 35, p. 334, l. 5) est un paysan dont le nom répond au turc *maydanoz* 'persil'[109]. Mazarina,

101. *Supra*, note 64.

102. M. N. Beldiceanu nous a, avec une patience extrême, aidé à repérer les noms turcs disséminés à travers le testament de Maxime. Nous le remercions ici très chaleureusement pour son concours aussi efficace que désintéressé. C'est à lui que nous devons les renvois aux dictionnaires ci-après. Sur le sens de Mangaphas : J. W. Redhouse, *A Turkish and English lexicon*, Constantinople, 1921, p. 1663 s.v. *mangafa*.

103. Nicétas Chôniatès (Corpus de Bonn), p. 522, l. 11-12.

104. Sur ce nom : Ch. Samy bey Freschery, *Dictionnaire turc-français*, Constantinople, 1885, p. 143.

105. G. Doerfer, *Türkische und Mongolische Elemente im Neupersischen*, III, Wiesbaden, 1967, p. 387 nº 1390.

106. Redhouse, *op. cit.*, p. 50.

107. Doerfer, *op. cit.*, I, Wiesbaden, 1963, p. 471 ; 472 nº 335 'traducteur'.

108. Hélène Ahrweiler, *op. cit.*, p. 165 ; N. Beldiceanu et P.Ș. Năsturel, La Thessalie entre 1454/55 et 1506, dans *Byzantion*, XLIII/1, 1983, p. 143.

109. Samy bey, *op. cit.*, p. 1056 ; K. Steuerwald, *Türkisch-deutsches Wörterbuch*, Wiesbaden, 1972, p. 614.

la femme de Mazaris (E, 35, p. 333, l. 11 et 13) évoque par ce nom une autre plante, le thym (arabe *mazariyun*)[110]. Morzaftos (E, 39, l. 16, et non Marzaftos G, p. 288) de qui Skoteinè possédait un champ transformé en vigne par son higoumène, rappelle le persan *merzubān* ou *merzvān* ʿchef d'une marche frontière' ; c'est aussi un nom de personne, selon Redhouse[111]. Pasanalis (E, 38, p. 336, l. 1, sans doute préférable à S, p. 381 et à G, p. 286) serait Paša ʿAli[112] (une sorte de pacha Ali). Dans Saratzès. (E, 39, l. 6-7) il pourrait y avoir le turc (d'origine arabe) *sarrāǧ* ʿsellier'[113]. De même dans Sourmès (E, 38, l. 11) on retrouverait *sirma*, fil de métal (cf. σύρμα), ou *sorma* ʿbière' ou encore *sürmä* ʿcollyre'[114] ! Tourtourès (-os ?) serait l'arménien derder ʿprêtre'[115] (E, 38, p. 335, l. 40) : mais l'individu en question était parent d'un certain Chazarès (*ibidem*) dont le nom rappelle celui du peuple des Khazares (cf. turc Qazar) et qui était utilisé comme sobriquet ou même comme nom de famille par les Byzantins[116]. Nous hésitons à adjoindre à cette liste le nom de Bergès[117] (E, 15, l. 14) : nous préférons y voir un dérivé de βέργα (cf. Chrysobergès), plutôt que le turc *vergi* ʿprésent, cadeau'. Enfin, le patronyme du diacre de Philadelphie Michel Paximadès serait la forme grécisée du turc *peksimat* (*beksimad*) ʿbiscuit'[118].

Nous renonçons à donner la liste des noms grecs, très nombreux, que renferme le testament de Maxime. Nous n'établirons pas non plus une statistique comparée et proportionnelle de ces noms par rapport à ceux d'origine orientale. Des gens qui se sentaient grecs pouvaient porter des noms d'origine étrangère, conservés depuis des générations ; en revanche, des personnes baptisées par le clergé byzantin ou entrées dans le monachisme portaient des noms grecs, même si elles avaient le sentiment d'être des Turcs, tel ce Barthélemy, fils d'Idrīs, dont il a été question plus haut.

110. K. STEUERWALD, *op. cit.*, p. 615 ; SAMY BEY, *op. cit.*, p. 953.

111. REDHOUSE, *op. cit.*, p. 1809-1810.

112. Explication fournie par N. Beldiceanu.

113. SAMY BEY, *op. cit.*, p. 578.

114. DOERFER, *op. cit.*, III, p. 248, n° 1240 ; p. 249, n° 1241 ; p. 250, n° 1242.

115. Ainsi que nous le fait observer N. Beldiceanu.

116. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 335-336.

117. K. STEUERWALD, *op. cit.*, p. 988 (selon une suggestion de M. N. Beldiceanu, que nous ne partageons toutefois pas).

118. J. H. REDHOUSE, *op. cit.*, p. 377 et 451 ; *Tarama Sözlügü* (Dictionnaire de la langue turque contemporaine comprenant des références), I, Ankara, 1963, p. 485. On ignore l'origine lointaine de la famille Paximadès, sur laquelle voir D.Z. SOPHIANOS, ʿΗ οἰκογένεια Παξιμάδη ἀπὸ τὴν Τῆνο (18ος-19ος αἰ), tiré à part de *'Επετηρὶς ʿΕταιρείας Κυκλαδικῶν Μελετῶν*, XI (1979-1981), Athènes, p. 273, qui mentionne le diacre de Philadelphie mais sans pouvoir le rattacher aux Paximadès de Tinos... Autre étymologie possible — *ne istuc Iuppiter sirit !* —. le néogrec παξιμάδα 'femme de mœurs légères'...

Mais ce que nous ne saurions laisser de côté ce sont certains noms grecs portés par des personnages plus ou moins notables. Nous avons retenu le nom de Mangaphas et de sa femme la nonne Anastasia, celui de l'allagatôr Phôkas et de son épouse Irène. Ajoutons-y le protoallagatôr Bardachlas[119] (E, 39, l. 3), ou encore un Monomachos dont les enfants avaient vendu au monastère des maisons sises dans la zone fluviale d'Avlax (E, 35, p. 334, l. 36)[120] ; de même, Kaloeidès (E, 35, p. 333, l. 36)[121] ; un Comnène[122] apparaît aussi (E, 38, p. 335, l. 36), de même qu'un moine Kostomyrès (E, 38, p. 336, l. 10 ; cf. G, p. 286 Kostomorès), ainsi désigné de son seul nom patronymique, rappelle celui de la famille Konstomyrès[123]. On retiendra tout particulièrement les mentions de Rôselès (cf. le Franc Roussel) Tyrannos (E, 38, p. 336, l. 24), et sans doute de sa femme, dite Tyranninè (E, 39, l. 21) : on sait que la famille Goudélès avait Tyrannos pour nom patronymique[124] ; et l'on se demandera l'origine du nom Domenakatès (E, 38, p. 335, l. 12) : est-ce une déformation de Dominique ou existe-t-il un lien avec le nom des montagnes dites Domaniç[125] ?

La mention d'un « feu Chôniatès » (E, 39, l. 4) nous fait nous demander, sans pouvoir répondre, s'il ne s'agirait pas du chroniqueur Nicétas (ou d'un autre membre de sa famille) ; on sait qu'il s'était réfugié à Nicée auprès du basileus Théodore Lascaris[126]. Il aura sûrement acquis des biens dans l'empire des Lascarides.

Autres noms insignes rencontrés sous la plume de Maxime : celui d'un sébaste Mytas (sauté par E, § 38, p. 337 mais signalé par G, p. 286 ; présent dans E, § 41, l. 38), d'un Stratègès (E, § 35, p. 333, l. 3), d'un Tzykandylès prénommé Laurent (E, 38, p. 335, l. 24 ; mais Tzakandylès, selon S, p. 381). Un Pothos[127] (E, 35, p. 334, l. 2) ; une Grammatikè (E, 38, p. 336, l. 11). Faut-il relever encore le nom de Botaneiôtès (pas Botaniate ; E, 39, l. 10 : «le Sentier épineux de B.»). Un Branas[128] (E, 35, p. 334, l. 34), sans doute un paysan qui vendit à Maxime pour 6 hyperpères un moulin délabré et le champ attenant.

119. Sur la famille : H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 148 et 168. Sur les titres d'*allagator* et de *protallagator* : R. GUILLAND, *Recherches sur les institutions byzantines*, Berlin, 1967, I, p. 313, 506, 522, 525-526 et II, p. 249 (l'index souffre d'omissions).

120. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 156. V. aussi *supra*, p. 92.

121. *Op. cit.*, p. 157-158.

122. *Op. cit.*, index.

123. *Op. cit.*, p. 150-160.

124. *Op. cit.*, p. 170.

125. Irène BELDICEANU-STEINHERR, *Recherches sur les actes des règnes des sultans Osman, Orkhan et Murad I*, Munich, 1967, p. 61.

126. G. MORAVCSIK, *op. cit.*, I, Berlin, 1958, p. 445.

127. H. AHRWEILER, *op. cit.*, p. 172.

128. *Op. cit.*, index.

Avec le regret de n'en pas savoir davantage, nous retiendrons que « la très noble vestiaritissa » — donc l'épouse d'un vestiaire de l'entourage impérial, — (cf. E, 41, p. 338, l. 1 : G, p. 289 estropie le titre !) — était la fille de la veuve de ce Mangaphas, bienfaiteur de Skoteinè, et que les champs que le monastère possédait à Héliotopos devaient être partagés avec elle[129].

On retiendra aussi le nom d'un Prôximos 'maître d'école'[130] (E, 35, p. 333, l. 24) et celui de Chrysochoos 'orfèvre' (E, 35, p. 334, l. 16). La présence proche de Philadelphie qui avait ses écoles[131] et certainement ses orfèvres explique assez bien ces deux noms.

Les informations prosopographiques que nous avons fournies ici démontrent à souhait combien le testament de Maxime peut contribuer à une meilleure connaissance de l'onomastique byzantine au XIIIe siècle.

Le commentaire, très partiel, que nous venons d'esquisser, du testament de Maxime de Skoteinè appellerait encore nombre de recherches et de considérations : faute d'espace, nous avons renoncé à nous étendre davantage. Par exemple, il aurait fallu toucher mot des monnaies mentionnées dans la *diathèkè*, et notamment des *trikephala*[132]. De même, les mots servant à désigner les ustensiles de cuivre et autres, ou encore la literie[133]. La riche bibliothèque du monastère et de ses métoques réclame aussi un examen approfondi : nous nous sommes borné à relever l'intérêt de deux manuscrits pour une meilleure chronologie des genres musicaux byzantins, en nous aidant aussi de l'inventaire des livres-manuscrits de Patmos. Nous nous estimerions satisfait si un jour quelque archéologue entreprenait la vérification de notre hypothèse du site du monastère. Par ailleurs, avec Monsieur N. Beldiceanu, nous comptons reprendre plus en détail la question de l'onomastique turque du testament de Maxime : les données que nous avons utilisées montrent suffisamment déjà la présence

129. *Supra*, p. 88.

130. P. LEMERLE, *op. cit.*, p. 217 ('directeur adjoint d'une école') ; voir encore p. 228-229. Selon DUCANGE, *op. cit.*, c. 1246-1247 le mot désigne aussi un dignitaire ecclésiastique.

131. St. I. KOUROUSÈS, *op. cit.*, p. 304. Cf. *supra*, p. 76, § 7 pour les études faites par Maxime dans son enfance.

132. Voir DUCANGE, *op. cit.*, c. 1685 ; M. F. HENDY, *Coinage and money in the Byzantine Empire (1081-1261)*, Dumbarton Oaks, 1969, p. 31-34 (et à l'index) ; sur les hyperpères de Philadelphie : V. LAURENT, Les monnaies tricéphales de Jean II Comnène. Note de numismatique byzantine et d'histoire chypriote, dans *Revue numismatique*, 5e série, XIII, 1951, p. 99-105 notamment et M. F. HENDY, *op. cit.*, p. 251 (selon Pegolotti les *perperi* de Philadelphie étaient de 12 carats). Des détails aussi chez Ph. GRIERSON, *Byzantine coins*, Londres, [1982], p. 218 et passim (index). Nous exprimons ici à Madame Cécile Morrisson nos remerciements pour nous avoir signalé certains de ces travaux. Y adjoindre maintenant S. BOUTIN, *Collection N.K. Monnaies des empereurs de Byzance* (texte et album), Maastricht, 1983, p. 87-88 et pl. XXXVII (n°s 686-691).

133. Cf. E, §§ 33-34.

d'éléments turcs chrétiens dans la contrée de Philadelphie. Enfin, nous croyons avoir réussi à établir que Skoteinè fut fondée à la fin du XIIe siècle. Le jour où le document conservé à Vatopédi pourra être examiné et republié conformément aux règles de la philologie et de la diplomatique, peut-être comprendra-t-on mieux les circonstances de son transfert d'Asie Mineure au Mont Athos[134]. Tel est, dans ses grandes lignes, notre apport à l'étude d'un de ces témoins encore assez peu connus que sont les testaments de fondateurs et les typika byzantins et dont ces dernières années ont vu et voient la publication de travaux fondamentaux[135]. Et comme l'un des pionniers en la matière fut, en France, celui qui soutint notre passion d'adolescent pour le grec et qui nous parla le premier de Byzance et aussi du Mont Athos — j'ai nommé le regretté Lysimaque Œconomos — le lecteur voudra bien comprendre le sentiment qui nous a poussé à dédier à sa chère mémoire ces pages qui complètent un tant soit peu ce que sa thèse a évoqué à propos de *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges* (Paris 1918, 244 pages)[136].

C.N.R.S. P.Ş. NĂSTUREL

EPIMETRON

La toute récente parution d'une communication de Madame Hélène Ahrweiler, La région de Philadelphie au XIVe siècle (1290-1390) dernier bastion de l'hellénisme en Asie mineure, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1983* janvier-mars, Paris, 1983, p. 175-197 (dont 3 cartes et 1 gravure) nous suggère quelques addenda à notre travail. Ainsi, on se représente mieux le site occupé par Philadelphie et Skoteinè, à la faveur d'une gravure anglaise du siècle dernier (*art. cit.*, p. 185 ; voir aussi p. 197, n. 80) : la ville est adossée à des collines derrière lesquelles se profile une chaîne de montagnes, celle où était tapie la fondation de kyr Maxime (nos observations *supra*, p. 83-84).

134. Sans doute quelque moine de Skoteinè fuyant la menace ou l'occupation turque l'aura-t-il précieusement emporté dans sa besace avant d'échouer au Mont Athos. On connaît le cas, suggestif pour nous, des manuscrits écrits soit à Ephèse, soit en Crète, par Michel Louloudis : P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident*, Paris, 1957, p. 20, n. 4. Notons en passant que λουλούδι 'fleur' est un mot d'origine turque.

135. Les travaux (cités par nous) de P. Lemerle, P. Gautier et K. Manaphès sont indispensables, car ils renouvellent ce genre d'études par la méthode qu'ils préconisent et la bibliographie qu'ils fournissent.

136. St. I. KOUROUSÈS, *op. cit.*, n. 3 fait remonter peu avant ou après la création de l'Empire de Nicée, les années d'école de Maxime : ce point de vue concerne donc aussi la discussion autour de la date approximative de la fondation de Skoteinè.

Madame Matoula Couroupou, Le siège de Philadelphie par Umur Pacha d'après le manuscrit de la Bibl. Patriarcale d'Istanbul, Panaghias 58, dans *Geographica Byzantina* (sous la dir. d'Hélène Ahrweiler), Paris, 1981, p. 173 et n. 1 signale le monastère de la Théotokos dit Βορεινή ; elle l'identifie à celui de Skoteinè (H. Ahrweiler, *art. cit.*, p. 179 et p. 182, n. 5 se demande toutefois s'il s'agit bien d'un seul et même couvent). A notre avis, on a affaire à deux monastères bien distincts : Skoteinè, selon les témoignages laissés par son fondateur, était situé dans la montagne, donc dans la direction du sud-ouest par rapport à la ville, alors que l'autre monastère consacré aussi à la Vierge — tant était grande la dévotion byzantine envers la Mère de Dieu — se dressait, lui, *du côté du nord* (Βορεινὸς 'septentrional') de la ville même de Philadelphie, soit dans l'enceinte urbaine, soit en dehors, dans la plaine du Koganos (Ahrweiler, *art. cit.*, p. 181, carte n° 3). L'usage local aura fait désigner ce monastère d'une épithète de localisation empruntée à l'un des points cardinaux, précisément afin de le différencier nettement de la fondation de Maxime qualifiée de Sombre.

Pour la famille Monomaque, que l'higoumène Maxime cite parmi les bienfaiteurs de sa fondation, on notera qu'un descendant, Jean Monomaque, appartiendra, dans les années 1310-1325, à un parti rallié aux Francs et à Charles de Valois (H. Ahrweiler, *art. cit.*, p. 188-189). Pareillement, au nombre des défenseurs de Philadelphie qui périront en défendant leur ville assiégée par Umur (« peu avant le 7 mars 1348 » : Elizabeth Zachariadou, Note sur l'article de Matoula Couroupou, dans *Geogr. Byz.*, p. 78-80), on relève le nom d'un Phôkas et d'un Prôximos, issus vraisemblablement des familles mentionnées un siècle plus tôt par Maxime de Skoteinè. Sur ces trois familles, notre travail, *supra*, p. 97-98).

LES REMPARTS DE PHILADELPHIE

Deux visites de la ville d'Alaşehir (en 1975 et 1982) sont à l'origine des lignes qui suivent[1]. Celles-ci se borneront à préciser l'état de conservation des remparts[2], à en donner une description aussi précise que possible à partir de laquelle seront montrées les variantes observées dans la construction, et à proposer, sinon une chronologie, du moins une succession d'états tels qu'il est permis de les supposer.

Localisation du site

Située dans le bassin moyen du Gediz (Hermos), la ville de Philadelphie-Alaşehir[3] est installée au bas des pentes du massif du Boz Dağ (qui culmine à 2 200 mètres), au centre de la plaine du même nom : l'Alaşehir Ovası[4]. De part et d'autre de la ville coulent le Sarıkız Çay (Cogamos) à l'est,

1. Je tiens à remercier Françoise Laroche-Traunecker et Charley Taïeb qui m'ont successivement accompagnée.

2. E. Curtius a donné en 1872 une description sommaire des vestiges de la ville accompagnée d'un relevé des remparts au 1/25 000, cf. E. CURTIUS, Philadelpheia, Nachtrag zu den Beiträgen zur Geschichte und Topographie Kleinasiens, *Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaft zu Berlin*, 1872, p. 93-95 et pl. VIII.

3. C'est au 13e siècle qu'apparaît pour la première fois le nom d'Alaşehir, lors de la bataille qui opposa Théodore Lascaris à Kay Khusraw 1er, en 1210, selon Ibn Bībī : cf. article Ala Shehr, dans *Encyclopédie de l'Islam*, n^{elle} édition, 1960, t. I, p. 356-7. Pour les origines de Philadelphie, cf. article Philadelphia, dans *Paulys Realencyclopädie des classischen Altertumwissenschaften*, t. XIX, 2, col. 2091-2092.

4. Pour la localisation du site, cf. Feuille d'Eskişehir (342-B) dans *Yeni Türkiye Atlası*, carte au 1/500 000, Ankara, 1977 ; *Codex Kultur Atlas*, feuille 38/38, carte au 1/300 000 ; R. KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, C II Afiun-Karahisar, 1/400 000, Berlin, 1912, 2e éd. ; carte d'état-major au 1/200 000, *feuille d'Alaşehir* F IV, Harta Genel Müdürlügü, Ankara, 1944. Les coordonnées géographiques de la ville sont les suivantes : 28°30′ Lat. E ; 38°21′ Long. N.

et le Gümüş Dere à l'ouest[5], deux affluents de la rive gauche de l'Alaşehir Çay (Phryx) qui se jette dans le Gediz quelques dizaines de kilomètres à l'ouest de la ville. Aujourd'hui Alaşehir est une grosse bourgade en plein essor qui se modernise rapidement et tire profit de la riche plaine agricole qui s'étale devant elle[6]. A la fois ville de plaine et ville de colline, elle n'a pas suivi avec exactitude les limites que lui proposaient les remparts : elle les déborde largement à l'ouest et n'occupe pas complètement l'espace qu'ils délimitent à l'est. Au SO, le site de l'acropole est devenu un « espace vert » où la fraîcheur et l'ombrage attirent les promeneurs et d'où l'on a une bonne vue générale de la topographie : selon Curtius, elle domine de 400 pieds le reste de la ville qui s'élève à 190 mètres d'altitude[7].

Les vestiges conservés des remparts sont assez importants pour qu'on en puisse suivre le tracé[8] (Pl. I) : celui-ci se présente sous la forme d'un quadrilatère presque régulier sur les côtés N et O avec de nombreux décrochements à l'E et au S. Son orientation est NO-SE et le côté nord, le plus

5. Ce nom est sans doute à mettre en relation avec la présence de mines d'argent. Actuellement, seuls l'or et le mercure sont exploités. Cf. *Yeni Türkiye Atlası*, carte au 1/4 000 000 des Madenler ve Petrol. On peut d'ailleurs se demander si les hyperpères « de Filadelfa » attestées au début du 14e siècle par le florentin F. B. PEGOLOTTI ne sont pas liées à cette richesse naturelle. Cf. F. B. PEGOLOTTI, *La Pratica della Mercatura*, ed. Evans, Cambridge Mass. 1936, p. 289. Cf. aussi l'étude de M. HENDY, *Coinage and Money in the Byzantine Empire*, 1081-1261, Dumbarton Oaks Studies 12, Washington, 1969, p. 252 et pl. 46/2. D'après la description ces monnaies datent du règne d'Andronic II et Michel IX (1295-1320).

6. Alaşehir est aujourd'hui classée parmi les villes de 3e catégorie, celles qui ont entre 20 000 et 50 000 habitants. A noter qu'en 1873, elle comptait 3 000 maisons ; cf. C. MOSTRAS, *Dictionnaire géographique de l'empire ottoman*, St Petersbourg, 1873, p. 24.

7. L'acropole dominerait la plaine de plus de 120 mètres : l'estimation nous paraît excessive.

8. Avant Curtius les remparts ont été signalés par Evliya Çelebi qui notait, au 17e siècle, que ceux-ci étaient en ruine mais qu'on y pouvait voir encore 5 portes, cf. *Inönü Ansiklopedisi*, Ankara, 1947, t. II, p. 4 et 5. Vers 1765, un voyageur anglais, Richard Chandler précise « il reste même encore plusieurs pans de la muraille qui la renfermait, mais avec de larges brèches, et les matériaux de ces remparts sont de petites pierres jointes ensemble avec un ciment très dur. Cette muraille est épaisse, haute et flanquée de tours rondes ». Cf. *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce, faits au dépens de la Société des Dilettanti dans les années 1764, 65 et 1766 par le* Dr R. CHANDLER, traduits par J. Servois et Barbié du Bocage, Paris, 1806, t. 1, p. 159. Pour les textes anciens et médiévaux faisant référence à ceux-ci : cf. J.A. CRAMER, *A Geographical and Historical Description of Asia Minor*, Oxford, 1832, (reprint Amsterdam, 1971), t. 1, p. 457. Récemment les archéologues responsables de la publication des remparts de Sardes ont fait une rapide description des murs de Philadelphie auxquels ils les comparent : cf. G. HANFMANN-J. WALDBAUM, *A Survey of Sardis and the Major Monuments outside the City Walls*, Archaeological Exploration of Sardis, Report 1, 1975, p. 41-42, (désormais cité *Sardis Report I*). Voir un dessin des remparts publié par T. ALLOM, *L'empire ottoman illustré*, 2e série, Paris-Londres, vers 1880, p. 11-12.

lisible des quatre, mesurerait, selon le plan de Curtius[9], 1 700 mètres de long. L'irrégularité du tracé méridional est déterminée par plusieurs facteurs: le relief et le développement urbain. En effet, il inclut, à l'ouest, l'acropole et plusieurs croupes déterminées par de petits ruisseaux intermittents qui descendent du Boz Dağ ; de plus, on note au S.E., à proximité du Cogamos, la présence du cimetière moderne[10] et d'installations liées aux sources thermales : une piscine à vocation thérapeutique avoisine une petite usine de mise en bouteille de l'eau minérale[11].

On est frappé par la stabilité de l'implantation des voies de communication : le passage de la vallée du Gediz proprement dite à celle du Méandre, au S., se fait par une toute petite route, depuis Kula (au N.) jusqu'à Saray Koÿ (au S.), ce qui surprend quand on sait que la ville d'Alaşehir constitue le point le plus oriental par lequel on peut aisément passer d'un bassin fluvial à l'autre. Aucune autre route n'a été tracée, et la liaison est-ouest n'est assurée que par la voie ferrée Izmir-Manisa-Alaşehir-Uşak-Konya installée parallèlement au mur nord[12].

Le tissu urbain est organisé suivant un quadrillage établi d'après l'orientation des murs ouest et nord, c'est-à-dire, NO-SE. Il déborde largement le périmètre ancien à l'ouest, où le rempart est inclus dans l'espace habité et sert de point d'appui aux maisons et non de limite au tracé des rues. La moitié occidentale du côté nord présente les mêmes caractéristiques, tandis qu'à l'est, au contraire, une sorte de terrain vague l'entoure : comme si l'urbanisme moderne avait volontairement laissé de côté l'angle NE de la ville antique. C'est d'ailleurs ce secteur qui a pu être le mieux examiné, pour des raisons évidentes de commodité. Le côté sud, enfin, avait été

9. Le plan de Curtius a servi de guide à la description : beaucoup d'éléments notés ont disparu depuis plus d'un siècle ; certains détails seront précisés, voire corrigés. Cf. Pl. I.

10. La construction d'une route a mis au jour, en 1976, une nécropole sur les pentes situées au sud de la ville où plusieurs hypogées paléochrétiennes avec fresques datée, du IVe siècle ont été découvertes. Cf. M. M. MELLINK, Archaeology in Asia Minors *A.J.A.*, 81 (1977), p. 319-320 et fig. 37 et 38.

11. La présence de sources sulfureuses est attestée à l'ouest de la ville par R. KIEPERT (cf. *supra* n. 4).

12. Pour la restitution du réseau antique cf. les cartes suivantes : W. M. CALDER et G. E. BEAN, *Classical Map of Asia Minor*, Ankara, 1958 ; Nazim TARHAM, *Tarihte Türkiye*, Ankara, 1962. Cf. aussi la *Table de Peutinger*, fac-similé et commentaire par E. WEBER, Graz, 1976, segment VIII, 4 et p. 27. Voir aussi, W. A. RAMSAY, *Historical Geography of Asia Minor*, Royal Geographical Society, Supplementary Papers, vol. IV, Londres 1890 (reprint Amsterdam, 1962), p. 168 et carte p. 105 ; D. MAGIE, *Roman Rule in Asia Minor to the End of the Third Century*, Princeton, 1950, p. 40 et n. 20, p. 797-799 où l'auteur donne une abondante bibliographie sur le sujet. Voir enfin C. FOSS, Late Byzantine Fortifications in Lydia, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 28 (1979), n. 58, p. 312 qui annonce une étude sur l'exploration du Mont Tmolus/Boz Dağ (désormais cité *JOB*, 28).

vaguement restitué en plan par Curtius, il y a un siècle : autant dire que les vestiges examinés récemment sont trop sporadiques, trop espacés pour que le tracé puisse en être effectivement suivi.

***

Secteur Nord

Onze segments ont pu être dénombrés : ils s'étendent depuis l'angle NE de la muraille récemment mis au jour par la destruction de bâtiments et se perdent, à l'ouest, au milieu des jardins ou des cours. Un tiers seulement a pu être examiné, le reste n'a pu qu'être observé depuis l'acropole (cf. Pl. II,a). D'une manière générale, ils se présentent sous la forme de grands tronçons dont la hauteur estimée varie de 5 à 7 mètres et l'épaisseur avoisine les 2 mètres, à l'exception des segments 1 et 2 qui dépassent à peine les remblais et sont surtout visibles depuis l'extérieur des remparts (fig. 1).

L'angle NE (segment 1) est marqué par une tour ronde qui n'est dégagée que sur sa partie septentrionale, les remblais qui masquent sa partie orientale n'ayant pas été enlevés (fig. 2). Elle présente deux états de construction, sous la forme de deux tours concentriques : la tour extérieure ne s'élève pas à plus de 1,50 m de hauteur. Elles sont construites avec des moellons bruts associés à de fines dalles de pierre (sans doute du schiste), le tout liaisonné avec un mortier contenant des fragments de briques. On note à la fois la présence de remplois — fragments de colonnes, en particulier dans la tour intérieure — et de briques employées de manière très fantaisiste.

Le parement de la tour extérieure est difficile à discerner : sans doute a-t-il été partiellement détruit lors du nivellement du sol, devant le rempart, par surcreusement. Immédiatement à l'ouest, dans le segment 2, on en distingue quelques fragments : il s'agit d'un *opus incertum* très irrégulier dans lequel alternent maladroitement des rangées de pierres brutes et de petites dalles, avec quelques fragments de briques, le tout recouvrant un blocage composé, en cet endroit, de matériau de petit calibre lié avec beaucoup de mortier auquel de fines particules de briques donnent une couleur légèrement rosée.

Au-delà, à la base de ce segment 2, pratiquement arasé lui aussi, à moins de 10 mètres de distance est conservé un très bel arc de décharge[13] en briques

13. Les arcs de briques sont attestés dans beaucoup de remparts, proches ou éloignés de ceux-ci : à Nicée, cf. A. M. SCHNEIDER-W. KARNAPP, Die Stadtmauer von Iznik, *Istanbuler Forschungen*, 9, 1938, pl. 20 et 26 (tour 17) en particulier. Voir les citadelles de la région étudiées par C. Foss (cf. n. 12). Cependant l'arc de décharge tel qu'il apparaît ici ne trouve pas de parallèle dans la région, à notre connaissance.

surmontant un linteau de pierre appuyé, à l'est, sur un fragment de colonne (fig. 3). Le sommet de l'arc a souffert et on note une déformation de son rayon de courbure. Le remblai qui affleure à la base de cet arc ne permet pas de voir l'articulation de celui-ci avec le reste du mur. Situé à hauteur d'homme actuellement, on peut supposer qu'il se trouvait dans la partie médiane du mur et qu'en conséquence, la base de celui-ci doit se trouver à près de 3 mètres sous le niveau du sol. A 2 mètres de cette ouverture — dont on peut estimer la largeur à 1,40 m, la hauteur de l'arc, linteau compris, pouvant quant à lui être de 0,80 m — on note un dispositif semblable bien que l'état de conservation ne laisse plus voir que l'aménagement en éventail des briques cassées : le linteau a en effet disparu et l'ouverture originelle a été bouchée de manière très grossière — à l'inverse de l'arc décrit plus haut. Ce dispositif est situé à la même hauteur que le précédent et est inclus dans le segment 3 qui, en cet endroit, doit atteindre 5 mètres de haut (fig. 4).

Quelle était la fonction de ces petites ouvertures si proches l'une de l'autre ainsi que de la tour d'angle ? Sans doute des petites poternes, mais rien n'est sûr dans l'état actuel de notre connaissance des remparts[14]. En revanche il est important de noter la présence relativement abondante de la brique dans cette partie du mur, que ce soit comme élément de construction, de « décoration » ou comme composant du mortier ; c'est aussi le seul endroit où les remplois de morceaux de colonnes ont été observés : il y a manifestement eu plusieurs périodes de construction comme l'attestent les deux tracés concentriques de la tour, comme peuvent aussi le suggérer les deux ouvertures dont le mode de construction et la localisation tranchent avec le reste du mur en cet endroit.

Plus à l'ouest se prolonge le segment 3 : la face extérieure a pratiquement été complètement dépouillée de son parement et le blocage apparaît comme une accumulation très dense de petites pierres brutes liées avec un mortier légèrement rosâtre sans trace de système de construction par tranches.

Le segment 4 présente une double particularité, à la fois dans son tracé et dans son mode de construction. Aux deux tiers de sa longueur, en partant de l'ouest (fig. 5), il décrit un angle obtus de 150° environ (ce qui dévie sa direction vers le nord-est) et par ce décrochement, atteste la présence soit d'une tour[15], soit d'une ouverture en chicane[16] — le tracé en zig-zag

14. Les remblais, à l'intérieur, atteignent le haut du mur conservé : l'ouverture n'est pas visible de ce côté. La présence de telles poternes impose la restitution de structures complémentaires : avant-mur ou tours avancées en protégeant l'accès. Il est impossible de proposer, dans l'état actuel de nos connaissances, de tels dispositifs même si, selon toute logique, il semble indispensable de concevoir en renforcement de ce point du rempart qui jouait, par sa position géographique, un grand rôle stratégique.

15. Sur les tours triangulaires, voir J.M. Spieser : *Recherches sur Thessalonique de la Tétrarchie à l'Iconoclasme*, sous presse (je remercie l'auteur de m'avoir communiqué

fortement recommandé par Philon de Byzance ne pouvant être évoqué car la proximité immédiate du segment précédent ne laisse pas la place nécessaire à un nouveau changement de direction[17]. Cet important changement de direction mérite l'attention car c'est le seul que l'on puisse observer (fig. 6) de manière tout à fait tangible, alors que le plan de Curtius en suggère un grand nombre — surtout pour les autres côtés des fortifications. Il faut noter que Curtius proposait, dans le cas présent, un tracé en zig-zag à une distance de la tour d'angle nord-est qui nous paraît erronée (trop à l'ouest) et suivant une direction fausse, puisqu'il propose un angle droit. Pour ce qui est du mode de construction, on note, à la base du décrochement, trois assises de gros blocs assez régulièrement taillés qui constituaient le parement de la partie inférieure du mur. En effet, bien que le parement ait disparu immédiatement au-dessus de ces pierres, le blocage ne porte aucune empreinte de scellement de tels blocs et semble même être posé sur ceux-ci. Certes le mur a été particulièrement détérioré à cette hauteur, mais il semble clair que nous sommes devant deux phases de construction, même si le parement de la partie supérieure du segment semble être à l'aplomb. Celui-ci présente quelques différences, en particulier l'utilisation de moellons bruts de tailles très diverses, et même assez importantes. Cette partie du rempart est sans doute la seule qui nous donne une idée de la nature du niveau inférieur du mur, grâce au surcreusement du terrain devant celui-ci. La hauteur totale visible semble dépasser largement les 6 mètres. Le parement interne présente les mêmes caractères que le parement extérieur : les assises de pierres bien taillées n'apparaissent pas ici ; en revanche on en suit les traces, sur la face externe sur toute la longueur du segment, vers l'ouest.

Coupé en ce point par la route moderne qui conduit au centre de la ville, le rempart reprend, plus à l'ouest, enserré par les habitations et cesse bientôt d'être aisément accessible. Néanmoins on note (fig. 7) la persistance des blocs de pierre, à la base du segment 5 sur lequel s'appuie le blocage,

le manuscrit de ce travail) ; voir aussi F. E. Winter, *Greek Fortifications*, Londres, 1971, p. 198, fig. 194, pour les tours pentagonales. Sur l'utilisation d'un tracé de tour formant un angle obtus avec la courtine, cf. la citadelle médiévale de Varna dans, *Les villes bulgares médiévales*, t. I, *Les villes et les forteresses du Danube et de la Mer Noire*, Varna, 1981, l'article de A. Kuzev, *Varna*, p. 293-311, illustré par un plan de la citadelle de la forteresse médiévale (en Bulgare).

16. A Milet, le tracé inclut des segments obliques qui se terminent par une tour et ménagent un passage en chicane vers l'intérieur des remparts. Cf. A. von Gerkan, *Milet II, 3, Die Stadtmauern*, Berlin, 1935, p. 53-54. Ce tracé avec chicane existe dès l'époque archaïque, cf. F. E. Winter, *op. cit.*, p. 222 et fig. 224.

17. Cf. Philon de Byzance, texte traduit et commenté par Y. Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974. Ce tracé est utilisé aussi à Sardes, cf. Hanfmann-Waldbaum, *Sardis Report 1*, p. 42. Il s'agit du 4[e] tracé type décrit par Philon. Cf. F. E. Winter, *ibid.*, p. 121 et 122.

puis le parement en *opus incertum* dans la partie médiane et supérieure du mur.

Six autres tronçons de mur ont pu être observés depuis l'acropole, se répartissant sur pratiquement toute la longueur de la face nord du rempart proposée par Curtius : malheureusement on ne peut dire si les deux phases de construction que nous supposons sont attestées. La même incertitude existe quant aux aménagements annexes.

Dès à présent il faut remarquer que les segments se présentent comme des blocs de construction homogène qui ne semblent pas avoir souffert d'éventuels tremblements de terre : pas de fissures notoires et de pans de mur en réel état de délabrement ; les seules dégradations générales sont le fait du vol des pierres du parement. De plus nous n'avons remarqué les traces d'aucune tour, hormis la tour d'angle et le décrochement oblique (si tant est qu'il s'agisse d'une tour) ; enfin la partie sommitale ne semble pas être conservée dans son état originel : là encore un examen effectué avec le matériel approprié serait nécessaire pour atténuer le caractère hypothétique de ces constatations.

Secteur Ouest

La ville s'étant développée au-delà du tracé des remparts, il est très difficile de les suivre dans la partie nord de ce secteur. Ici encore c'est l'observation effectuée depuis le sommet de l'acropole qui a permis la description suivante (Pl. II,b). Aucun fragment ne semble être conservé dans l'angle nord-ouest de la ville, celui qui a été profondément remanié par la modernisation de la cité. Les cinq segments repérés, répartis sur environ 500 mètres, sont situés dans la partie méridionale du quadrilatère, entre deux rues de direction N-S : la Camlibel Caddesi et la Kuv. kiliye Cad. Les brèches ouvertes dans la muraille coïncident avec le passage des rues de direction E-O qui coupent les précédentes à angle droit (fig. 8). Seule la ruelle la plus méridionale, la Sarı Su Caddesi, située presqu'en bas des pentes de l'acropole, n'obéit pas au quadrillage général du quartier. Le segment 12, le premier rencontré lorsqu'on va vers le sud, présente, sur la face interne du mur, un rentrant semi-circulaire qui constitue l'aménagement du mur pour la porte occidentale de la ville (fig. 9). Celle-ci est signalée par Curtius immédiatement au nord d'un rentrant de la muraille, ce qui doit être légèrement corrigé en lui donnant une position plus septentrionale encore et donc un emplacement plus médian dans la face ouest. En cet endroit, le rempart semble être conservé sur une hauteur dépassant largement les 6 mètres pour une largeur apparemment équivalente à celle qui a déjà été signalée (2 m). On note, sur la face interne du segment quelques trous de boulins qui ont dû servir à l'édification des échafaudages. Le parement est vide de toute trace de brique ; le mortier est franchement grisâtre. Ces deux derniers traits le distinguent du mur nord, ainsi que la manière

précise dont l'alternance des pierres brutes et des dalles de schiste est effectuée. L'encastrement dans le tissu urbain ne permet pas de savoir si la base du mur possède ou non des assises de pierres travaillées.

Les deux segments 13 et 14 ont été arasés à mi-hauteur sur une assez grande longueur : à noter aussi un énorme trou bouché, au centre du segment 13 qui fait suite à la porte, avec un matériau de couleur beaucoup plus claire : cette partie du mur qui sert d'appui aux habitations a été assez fortement abîmée. C'est à ce secteur qu'appartenait l'inscription qui décorait le linteau de la porte occidentale et qui aurait été déposée au musée de Manisa[18].

Quant aux segments 15 et 16, ils semblent être de moindre taille, en hauteur comme en longueur et ne pas se différencier des précédents par leur maçonnerie.

Secteur Sud

L'acropole étant désaxée par rapport au tracé d'ensemble du rempart (elle est située à l'extrémité occidentale du côté sud), l'examen a donc porté sur les terrains accidentés qui la relient à l'extrémité du côté est des fortifications.

Très peu de vestiges sont conservés : la pente et le ravinement provoqué par le ruissellement des eaux descendant de l'acropole même ou des montagnes situées au sud de la ville sont sans doute en grande partie responsables de cette situation (fig. 10). De plus la topographie même peut justifier la destruction de toute fortification dans cette région. En effet la ville, fortement défendue dans ses parties basses, devait pouvoir aisément être prise à revers, grâce aux vallées des deux rivières qui l'encadrent, grâce aussi à l'absence d'escarpement en arrière de l'acropole.

Deux types de blocage caractérisent ce secteur. Au pied même de l'acropole, bien avant les premières maisons, quelques noyaux présentent un blocage à très forte proportion de mortier, les pierres ayant été jetées pêle-mêle dans le liant ; celui-ci est très blanc (fig. 11). Plus au sud le même type d'appareil apparaît dans quelques vestiges dont la disposition laisse supposer qu'ils appartenaient à un ensemble ceinturant l'acropole sur sa face est : s'agit-il d'une installation de défense ou bien des aménagements du stade que Curtius avait localisé dans cette partie de la ville ? Plus bas, au-dessus des premières maisons, plusieurs segments de mur en blocage de plus petit module subsistent le long de la ruelle qui dévale la pente. Le mortier, plus gris et beaucoup plus abondant, ainsi que la taille des matériaux utilisés permettent de bien les différencier des précédents. De

18. Cette information m'a été fournie en 1975 par des habitants du quartier et n'a pu être confirmée.

plus il faut signaler sur la face extérieure de la partie supérieure du segment 17 la présence d'un parement très fragmentaire, composé de pierres de section carrée mises en boutisses alternant avec des parpaings bien taillés[19] (fig. 12). Ce système, apparenté à l'emplecton décrit par Vitruve[20], surprend par sa localisation aussi bien que par sa rareté : c'est le seul exemple qui semble avoir été conservé à Philadelphie. Faut-il y voir les restes d'un édifice construit suivant une technique de blocage identique aux remparts mais dont la face extérieure aurait été soigneusement terminée ? L'hypothèse de « l'annexion » par les remparts d'un mur ayant appartenu à un monument préexistant est aussi peu plausible que la proposition de la présence d'un tronçon de mur différant par son décor du reste du rempart. Là encore, faute de sondage, on ne peut trancher.

Les segments conservés plus bas dans la pente, s'apparentent aux vestiges des côtés nord et ouest décrits plus haut[21] : les pierres du parement sont assez grosses dans la partie haute des tronçons de mur ; quand elles ont disparu, elles laissent apparaître un blocage à forte charge en pierres noyées dans un mortier blanc-gris sans parcelles de tuileau, sans aucun indice permettant de reconstituer la présence de tranches limitées par quelque dispositif de séparation que ce soit. Curieusement aucun segment n'a été conservé sur le replat séparant le bas de la pente de l'acropole du lit du petit ruisseau orienté nord-sud. En revanche, de l'autre côté de celui-ci, au milieu et au sommet de la petite croupe qui constitue le dernier éperon avant que ne soit atteint l'alignement constituant le côté est des remparts, un énorme massif à très forte proportion de mortier blanchâtre (segment 18) devait constituer la base d'une tour : il rappelle par sa compacité, sa couleur et sa charge en pierrailles les éléments vus sous l'acropole (fig. 13). Très fortement entamé par le passage d'une ruelle, il est complètement défiguré et il est difficile de proposer une solution de raccordement avec les autres pans de mur.

Trois techniques de construction subsistent donc ici dont une, sur le segment 17, qui présente un vestige de parement tout à fait particulier.

Secteur Est

Une fois encore la jonction avec le mur précédent n'apparaît pas, à la fois parce que le quartier sud-est de l'ancienne ville a été très remanié et parce que c'est le seul où l'on puisse encore voir en plusieurs endroits des

19. Curtius notait cette particularité en précisant que les parpaings étaient en pierre jaune et mesuraient 40 cm de long pour 12 cm de haut, *art. cit.*, p. 94.

20. Sur cette technique utilisée à l'époque byzantine, cf. D. Pringle, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, B.A.R. International Series, 99, 1981, p. 138. Pour les différentes interprétations du texte de Vitruve, cf. *ibid.*, p. 429, n. 46.

21. Ils n'ont pas été numérotés.

fragments éboulés : c'est là aussi qu'a été installé le cimetière moderne. A proximité de celui-ci les vestiges s'apparentent au fragment 17 : blocage avec mortier blanc liant des pierres de petit module et constituant un ensemble très rigide. Deux tas d'éboulis situés dans le secteur où Curtius plaçait une porte et où il avait indiqué un avant-mur (c'est-à-dire dans le renflement qui constitue l'angle sud-est de la ville) sont seuls aujourd'hui visibles : le plan de Curtius (cf. Pl. I) reste donc l'unique document tangible, sans qu'il soit possible de le vérifier[22].

Plus au nord, dans le secteur de la ville qui se trouve au bas de toute pente, apparaît un important segment (n° 19) qui se dresse au sommet d'une butée nord-sud, précédée, à l'extérieur, par un surcreusement emprunté aujourd'hui par une piste (fig. 14). Ce segment porte la trace d'un arrachement de mur sur toute sa hauteur : il s'agit d'une tour : la seule dont nous avons trouvé trace, avec celle de l'angle NE. Celle-ci, s'articulait sur le rempart par un mur épais d'1,5 mètre environ. Les traces qui subsistent laissent supposer que la tour se développait vers le sud, car à gauche de cet arrachement on note la présence d'une sorte d'enduit posé sur l'ensemble du parement qui tend à en dissimuler le détail et qui a été protégé de ce fait de toute dégradation. Ce procédé, moins visible à droite de l'arrachement, s'apparente au parement à assises dissimulées ; il est fait, sous le crépi, de pierres brutes et de petites dalles de schiste recouvrant un blocage très proche de celui du mur nord. La face extérieure présente des trous de boulins distants de 60 à 80 cm environ sur quatre rangs. Le mortier est rosâtre, aussi bien dans le blocage que sur le parement (fig. 15).

Le segment 19 présente un autre intérêt : celui d'être placé sur une sorte de terre-plein qui domine nettement une zone surcreusée, à l'est de celui-ci : s'agit-il de l'espace ménagé entre le mur proprement dit et l'avant-mur restitué à cet endroit par Curtius ? Ce segment placé au nord de la porte proposée par Curtius pourrait coïncider avec le raccordement de l'avant mur qu'il suggère.

A 100 ou 200 mètres de la tour ronde (segment 1) qui forme l'angle nord-est (Pl. II,c), 4 segments de taille imposante sont conservés (segments 20 à 23[23]). Les composants en sont les mêmes : blocage avec mortier plutôt grisâtre ici, charge de pierres de petite taille mais le principe de construction semble avoir légèrement changé.

On devine de manière confuse, la présence dans l'épaisseur du mur, d'assises traversant le mur qui sont faites de petites dalles. Celles-ci

22. Curtius notait déjà, en 1872, que les parties sud et sud-est du rempart étaient détruites.

23. La hauteur estimée dépasse les 6 mètres, pour les segments 20, 21 et 23. Le segment 22 dont la base est prise dans une épaisse couche de remblais ne dépasse pas 4 mètres.

apparaissent sur le parement. Il est assez régulier dans la partie inférieure du mur tandis que la partie supérieure a manifestement été refaite ultérieurement. Le segment 20 porte la trace d'une construction étagée, soulignée par la pose d'une assise intermédiaire bien serrée délimitant nettement deux états du mur. Quatre décrochements horizontaux sont visibles sur la face externe de ce segment, qui, partant du milieu du segment dans sa partie droite, atteignent le quart supérieur de celui-ci dans sa partie gauche (fig. 16). Il semble qu'il faille attribuer ce détail de maçonnerie à une réfection faite méthodiquement par arasement progressif des parties en ruines, et ancrage des restaurations sur un élément stable : l'assise transversale la plus proche. Un léger redent du mur coïncide avec le dernier décrochement à l'extrémité gauche du segment. De très faible épaisseur (environ 50 cm) il doit correspondre à un renforcement du mur. Curtius propose plusieurs redents au tracé de ce secteur, mais celui qui correspondrait au segment 20 est beaucoup trop important et placé trop au Sud. Aucun remploi n'apparaît dans la partie ancienne du mur, tandis que parmi les pierres brutes de la réfection, on note la présence d'un voussoir de calcaire (fig. 17). A noter aussi la présence éparse d'un crépi qui unifiait le parement comme on l'a signalé pour le segment 19.

Le segment 21, de même nature, présente sur la face interne de son extrémité méridionale trois blocs superposés de manière décalée et appuyés sur des petites pierres qui constituent le parement interne du mur réduit de la largeur de ceux-ci (fig. 18). Large de 70 cm pour 20 à 30 cm de hauteur environ, ces trois blocs situés à 2 mètres au-dessus du sol actuel devaient appartenir à un escalier qui conduisait à la partie supérieure du mur. Placé actuellement en surplomb à la suite des détériorations subies par la base du mur, on ne peut dire si cet escalier partait ou non du sol[24] (fig. 19). Peut-être faut-il mettre cet escalier en relation avec la brèche ouverte dans le rempart en cet endroit et y voir un moyen d'accès à une tour aujourd'hui détruite : le parement externe semble être arraché d'une manière trop régulière à l'extérieur pour ne pas interdire cette hypothèse. L'escalier pouvait enfin conduire à la porte qui se trouvait quelques dizaines de mètres plus loin, au nord (fig. 20). La face du segment, côté ville, permet de restituer son prolongement vers le haut, de constater aussi qu'une partie

24. L'hypothèse d'un escalier de bois venant s'ajuster à la base de l'escalier aménagé dans la paroi interne du mur a été proposée par Hanfmann-Waldbaum (cf. n. 8) et signalée comme l'une des variantes existant entre Philadelphie et Sardes. Compte tenu de la détérioration de la partie inférieure du mur qui supporte à Philadelphie les trois marches, il est impossible d'affirmer que l'escalier se prolongeait jusqu'au sol ou bien que les trois marches conservées constituaient effectivement le point de raccord entre l'escalier de bois mobile et l'escalier de pierre. La fig. 18 montre bien en effet que ces trois marches sont actuellement à la limite du segment 21.

importante de haut du mur a disparu mais n'autorise pas à proposer un dispositif plus élaboré.

Le segment 22, en effet, présente la particularité d'être nettement en avant de l'alignement général et d'être percé en sa partie inférieure d'une ouverture en berceau fortement liée au mortier. Les traces d'arrachement que portent les côtés de la face externe, les restes de parement visibles sur l'épaisseur nord du segment, les vestiges notés sur le sol, en avant des deux segments 21 et 23, d'une construction en saillie[25] conduisent à voir ici les vestiges d'une porte en retrait flanquée certainement de deux tours dont le raccordement avec l'enceinte était perpendiculaire à celle-ci, comme on peut le voir sur le côté nord de cet aménagement[26]. L'ouverture centrale est actuellement à 1,50 mètre environ au-dessus du niveau du sol actuel. L'intrados de l'arc dont la courbure est irrégulière est lié avec un mortier rosâtre. Le parement qui borde celui-ci a été arraché sur toute la largeur de l'arc, ce qui ne permet pas d'en préciser l'état d'origine. Curtius ne signale aucun dispositif semblable dans ce secteur : il s'est contenté de proposer un tracé à redent qui permet de rattraper progressivement l'alignement de l'extrémité du mur nord et de le ponctuer de tours.

Le segment 23, nettement en retrait par rapport au segment 22 est le dernier élément conservé du mur est. Très endommagé sur ses deux faces, il s'apparente plus volontiers à la phase de réfection des segments précédents qu'à la phase initiale de construction de ceux-ci. De plus on note, au milieu de la face extérieure, la juxtaposition suivant une ligne oblique de deux états de construction certainement tardifs l'un et l'autre.

Jusqu'à la tour ronde de l'angle NE, aucun segment n'est conservé en élévation mais la butée de terre qui recouvre la base du rempart permet de restituer le raccordement des deux côtés sans difficulté.

* * *

A partir de la description qui vient d'être faite, il nous semble utile de proposer une succession d'états dans la construction du rempart. Celle-ci se fondera uniquement sur les différences indiquées au cours de ce « tour de rempart » et faute de fouilles, de sondages ou d'investigations méthodiques, il ne peut être question de proposer une chronologie sûre. Certes l'histoire de la ville, telle qu'elle nous est connue depuis l'Antiquité et surtout à la fin de la période byzantine, nous fournit des indications

25. Le massif de maçonnerie qu'on devine en avant de l'extrémité gauche du segment 23 atteint 2 mètres de hauteur. Cf. fig. 19.

26. Pour le schéma de ce type d'ouverture, cf. SCHNEIDER-KARNAPP, *op. cit.*, pl. 16. Winter donne plusieurs exemples de portes flanquées de tours carrées : à Assos, *op. cit.*, fig. 234, à Vidhavi en Locride occidentale, fig. 220 ; ou rondes : à Corinthe, fig. 232.

susceptibles de justifier destructions et donc reconstructions[27]. Mais c'est bien davantage les comparaisons avec des remparts de la région qui serviront de fondement aux propositions qui suivent[28].

Ainsi, il semble plausible de faire remonter à l'époque hellénistique ou romaine le premier état des remparts dont subsisteraient des vestiges conservés dans la partie sud-est de la ville (les segments proches du fragment 17, le segment 18, les éboulis voisins du segment 19) et dans la partie orientale du côté nord (soubassement des segments 4 et 5). Malheureusement leur nombre est trop réduit pour qu'on puisse affirmer que le premier tracé coïncidait exactement avec celui qu'on peut suivre aujourd'hui et faute de moyens sérieux d'investigation, on ne peut vérifier si les fragments appartenant au groupe des segments 4 et 5 sont eux aussi édifiés sur les restes du premier rempart. Néanmoins si tel était le cas, on constaterait, avec Curtius, qu'à l'intérieur d'une enceinte illustrant par son tracé en zig-zag les principes de Philon de Byzance[29], la superficie de la ville dépassait les 1 500 ha et classait Philadelphie parmi les villes de grande importance.

L'observation de l'ensemble du plan de la ville antique proposé par Curtius soulève cependant une question : comment se fait-il que le rempart, au sud, isole le stade hors de la zone fortifiée tandis que le théâtre est *intra muros* (cf. Pl. I) ? Première hypothèse : le tracé de la muraille reliant l'acropole au segment 18 est le tracé primitif. L'ensemble du rempart aurait été édifié à une époque tardive puisque tous les monuments publics ne sont pas à l'intérieur de la zone protégée, ce qui implique que ces édifices étaient tombés en désuétude : c'est à exclure (cf. *supra* p. 108). Deuxième hypothèse : le tracé de ce côté a été modifié à la même époque tardive pour améliorer

27. Pour l'histoire de la ville dans l'Antiquité depuis sa fondation par Attale II Philadelphe, voir CRAMER, *op. cit.*, p. 456 ; RAMSAY, *op. cit.*, p. 120-121, 130, 431 ; L. ROBERT, *Etudes Anatoliennes*, Paris, 1937, p. 161-165 ; MAGIE, *op. cit.*, p. 124-125 et n. 17 p. 982 ; HANFMANN-WALDBAUM, *Sardis Report I*, p. 18, 22 à 24. L'histoire de la ville de Philadelphie, en ces périodes anciennes, reste à écrire. Pour l'histoire médiévale de celle-ci, des travaux détaillés sur la ville ou la région environnante ont été publiés au cours des 25 dernières années, surtout pour la période tardive : P. LEMERLE. *L'émirat d'Aydin. Byzance et l'Occident. Recherches sur « la geste d'Umur Pacha »*, Paris, 1957, p. 106-107, p. 236 ; H. AHRWEILER, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317) particulièrement au XIIIe siècle*, Travaux et Mémoires, 1, 1965, p. 1 à 204 ; P. SCHREINER, Zur Geschichte Philadelpheia im 14. Jarhundert (1293-1390), *Orientalia Christiana Periodica*, XXXV, 1969, p. 375 à 431 ; S. VRYONIS, *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor*, Los Angeles, 1971, p. 117, 127-131, 140.

28. L'étude de C. Foss a servi de base à l'établissement des comparaisons (cf. *supra*, n. 12). A titre comparatif, il est utile de se référer à l'article de W. MÜLLER-WIENER, Mittelalterliche Befestigungen im südlichen Jonien, *Istanbuler Mitteilungen*, 11, 1961, p. 5-122, pour évaluer l'extrême différence qui sépare les constructions militaires d'Ionie et de Lydie. L'étude systématique de l'architecture militaire de cette région reste à faire.

29. On retrouve le système de décrochements tels qu'on les a signalés à Milet et Argos et tels qu'ils apparaissent entre les segments 3 et 4. Cf. *supra*, n. 16.

la sécurité de la ville et la surveillance de l'arrière-pays. Le rempart prit alors le stade à l'ouest et un édifice public à l'est comme supports, avant de retrouver le premier tracé, au segment 18, bien campé au sommet d'une croupe. L'énorme rentrant vers le nord constitué par cette portion de mur peut être interprété dans ce sens, d'autant plus que le replat méridional (cf. *supra* p. 112) constituait certainement une zone faible dans la défense de la ville.

L'examen minutieux des segments a montré que la partie inférieure de la grande majorité d'entre eux, sur les côtés nord, ouest et est, peut être attribuée à une même phase de construction, là encore pour des raisons de technique de maçonnerie. Certes des différences dans la teinte des mortiers ont été notées, mais il semble que cette caractéristique déterminée bien souvent par la présence ou non de tuileau pilé ne joue pas un rôle déterminant dans la définition de critères chronologiques[30]. Il semble donc vraisemblable de proposer un deuxième état des remparts à une époque tardive, ceux-ci étant fidèles au tracé primitif pour les côtés nord, ouest et est, et innovant dans le secteur sud. Reste à définir cette « période tardive ».

Si l'on reprend la question du tracé, il semble de plus en plus communément admis qu'on décèle une sorte « d'immobilisme technologique » entre la période hellénistique et l'antiquité tardive[31], et que les principes de poliorcétique de Philon de Byzance, en particulier l'utilisation du tracé en zig-zag, ont fait école même à l'époque byzantine, « l'art de la fortification ne se renouvelant pas dans le monde byzantin »[32]. Quant à la technique, il est évident que nous sommes en présence d'une tradition locale qui s'est maintenue ici tout au long de la période byzantine et dont on trouve des témoins très dispersés aussi bien dans le temps que dans l'espace. Ainsi en Lydie, les remparts de Sardes ont été attribués à la fin du IIIe-fin du IVe s. voire même vers 400[33], tandis que le mur sud de la forteresse

30. M. Frizot, *Mortiers et enduits peints antiques. Etude technique et archéologique*, Dijon, Faculté des Sciences Humaines, Centre de Recherches sur les Techniques gréco-romaines, 1973, p. 21 à 32. L'auteur définit très clairement les différents éléments entrant dans la composition d'un mortier.

31. B. Gille, *Les mécaniciens grecs*, Paris, 1980.

32. J.M. Spieser, Philon de Byzance et les fortifications paléochrétiennes, *Colloque sur la fortification et sa place dans l'histoire politique, sociale et culturelle du monde grec*, Valbonne-Sophia-Antipolis, décembre 1982, p. 8.

33. Les fouilles dont les remparts de Sardes ont fait l'objet n'ont pas déterminé de façon décisive leur date de construction et, à défaut d'argument chronologique probant, ce sont les événements dont la région fut le théâtre : la présence menaçante des Goths qui ont milité en faveur de l'adoption de cette fourchette chronologique. Cf. C. Foss, *Byzantine and Turkish Sardis*, Cambridge Mass., 1976, p. 5-13. Pour des raisons de proximité géographique et de similitude dans le tracé et la technique de construction, les remparts de Philadelphie ont été considérés comme contemporains de ceux de Sardes : cf. *supra*, n. 8.

de Tabala est attribué « aux siècles obscurs »[34] ; en Bithynie, on note dans les remparts de Nicée, entre les tours 94 et 95, un segment de courtine dont le parement est semblable et qui est daté de 1065[35]. Plus loin, en Afrique du Nord cette technique apparaît à la fin de l'époque byzantine, quand l'Islam réoccupe les forteresses qui ont été abandonnées[36]. Sans aller jusqu'au milieu du XIe siècle, il ne paraît pas impossible de mettre leur réfection en relation, non pas avec la période où les Goths menaçaient la région, mais plutôt avec les invasions arabes[37]. En effet pendant ces « siècles obscurs », la physionomie de l'Asie Mineure fut profondément modifiée : les destructions et ravages consécutifs aux raids musulmans entraînèrent, outre la dévastation des campagnes, le déclin des villes du littoral au profit de celles de l'arrière-pays qui servaient de refuge aux populations et qui étaient en général dotées de fortifications. Est-ce le cas de Philadelphie ? Sa position de ville-carrefour entre les bassins de l'Hermos et du Méandre conduit à supposer qu'elle servit de ville-refuge et qu'elle conserva, pour cette raison d'ordre géographique entre autres, une importance dont témoigne sa superficie.

Enfin c'est à l'époque des Comnènes et des Lascarides que pourraient être attribués les derniers états des remparts : les deux états de la tour de l'angle nord-est, les petites ouvertures aménagées dans leur voisinage immédiat, la partie supérieure des segments 3, 4 et 5 (au nord), 12 et 13 (à l'ouest) 20, 21 et 22 ainsi que les deux phases du segment 23 (à l'est). On sait, en effet[38], qu'à partir de la fin du XIe siècle, la région servit de zone-frontière face aux Seldjoukides et que les empereurs Alexis, Jean et Manuel y livrèrent de nombreux combats contre les souverains d'Iconion ; de plus ils s'attachèrent, en particulier Manuel, à renforcer la capacité de résistance

34. C. Foss, *JOB* 28, (1979), p. 318 et fig. 6 propose cette datation parce qu'il est totalement dépourvu de brique.

35. Cf. Schneider-Karnapp, *op. cit.*, pl. 42 et 43.

36. Par exemple la forteresse d'Agbia en Tunisie : cf. D. Pringle, *op. cit.*, p. 253 et pl. LIX a).

37. H. Ahrweiler, L'Asie Mineure et les invasions arabes (7e-9e s.), *Revue Historique*, t. 227, 1 (1962), p. 1-32. Voir aussi E. Kirsten, Die Byzantinische Stadt, *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten Kongress* (München 1958), Munich 1960, V/3, p. 1-48. Il n'est pas fait allusion ici aux raids des Perses qui ont ravagé l'Asie Mineure pendant le premier quart du 7e siècle, et dont le passage en Asie Mineure occidentale a été attesté par l'étude des trésors enfouis mis au jour par les fouilles. Philadelphie n'a pas livré d'informations de cette nature, ce qui n'infirme ni ne confirme quoi que ce soit. Lire sur cette question des témoignages du passage des Perses en Asie occidentale, l'article de synthèse de C. Foss, The Persians in Asia Minor and the End of Antiquity, *English Historical Review*, 357 (octobre 1975), p. 721-747.

38. H. Glykatzi-Ahrweiler, Les forteresses construites en Asie Mineure face à l'invasion seldjoukide, *Akten des XI. Internationalen Byzantinisten Kongress* (München 1958) Munich 1960, p. 182-190 et H. Ahrweiler, Choma-Aggelokastron, *Revue des Etudes Byzantines, Mélanges Grumel*, t. XXIV, 1966, p. 278-283.

du territoire en édifiant des forteresses et en restaurant les remparts détruits. Philadelphie n'échappa pas au sort commun, comme en témoignent un grand nombre de textes — sans qu'il y soit précisé, toutefois, si les remparts sont ou non endommagés par les attaques décrites[39]. Il est vrai que les éléments les plus caractéristiques de l'architecture des forteresses et remparts de Lydie en cette période tardive apparaissent généralement dans les portes et tours, aménagements qui ont pratiquement disparu à Philadelphie[40]. Cependant on note des ressemblances avec le mur nord de la forteresse de Tabala, daté de l'époque des Comnènes, ainsi qu'avec le mur ouest de la citadelle de Manisa, dont les sources attribuent la construction à Vatatzès[41].

Février 1983 Annie PRALONG

39. Pour les sièges et attaques de la ville sous les Comnènes, cf. Anne COMNÈNE, *Alexiade*, ed. Leib, vol. III, 26, 6 ; 144, 5-6 ; 154 et 155 ; KINNAMOS, ed. Bonn (et trad. Rosenblum, Paris, 1972), p. 18, 19 et 185 ; Nicétas CHONIATÈS, *Historia*, ed. Van Dieten, Berlin, 1975, 191, 23-5 ; Michel le SYRIEN, *Chronique*, ed. et trad. J.B. Chabot, 1905, t. III, p. 395-6. Pour les siècles suivants : cf. PACHYMÈRE, ed. Bonn, 1835, t. II, 314-319, 421, 422 ; N. CHONIATÈS, *Historia*, ed. cit., 399, 400. Matoula COUROUPOU, Le siège de Philadelphie d'après le manuscrit de la Bibliothèque patriarcale d'Istanbul, Panaghias 58, *Geographica Byzantina*, col. Byzantina-Sorbonensia 3, Paris, 1981, p. 67-77 ; voir *supra*, l'article de P. LEMERLE, Philadelphie et l'émirat d'Aydin, p. 55 à 67, et plus particulièrement, la n. 11 p. 57-58.

40. Cf. C. Foss, *JOB* 28 (1979), p. 316 à 320.

41. *Ibid.*, p. 303 et fig. 7 pour Tabala ; p. 306-309 et fig. 16 pour Manisa.

LES « ARCHIVES DE L'ATHOS » ET L'ÉTUDE COMPARATIVE DES ÉCRITURES PERSONNELLES DES SCRIBES DE LIVRES ET DE DOCUMENTS GRECS

L'identification, d'après leur écriture, des scribes de manuscrits grecs est depuis longtemps une des principales méthodes utilisées par les codicologues s'occupant de livres des IXe-XVIIIe siècles. Elle permet de surmonter la précarité des renseignements fournis par les colophons relativement rares des *codices* grecs et d'obtenir des données, si nécessaires pour « donner vie » au manuscrit, sur la date et le lieu de son exécution. Laissant pour l'instant de côté l'aspect méthodologique de l'identification et les difficultés, parfois considérables, que présentent tant cette opération elle-même que l'énoncé de son déroulement et de ses résultats à des personnes étrangères à la graphologie, nous aimerions souligner seulement l'exceptionnelle fécondité de cette méthode d'étude des manuscrits.

En règle générale, l'identification d'un scribe au moyen de l'analyse graphologique résulte de la comparaison d'écritures de *livres*. Or nous avons vu ces dernières années paraître une série d'études démontrant l'utilité d'une analyse graphologique des *documents* grecs, et cela non seulement en confrontant entre elles des écritures de documents, mais aussi en confrontant des écritures de documents avec des écritures de livres manuscrits[1].

Cette idée n'est pas neuve : de même que les codicologues désireux d'établir l'origine de tel ou tel manuscrit en comparent parfois la main

1. J. BOMPAIRE, Quelques problèmes de la paléographie des actes d'archives d'époque byzantine d'après les dossiers du Mont Athos, *Colloques Internationaux du C.N.R.S., n° 559, La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977, pp. 417-422 ; E. VRANOUSSI, Contribution à l'étude de la paléographie diplomatique : les actes de Patmos, *ibid.*, pp. 435-457 ; N. WILSON, Scholarly hands of the Middle Byzantine period, *ibid.*, pp. 221-239. Cf. aussi : B.L. FONKIČ, De l'étude comparative des écritures des scribes de livres et documents manuscrits grecs, *Vizantijskij Vremennik* 39, 1978, pp. 110-113 (en russe).

à celles de documents[2], de même aussi les diplomatistes se fondent quelquefois, pour dater des documents, sur des particularités paléographiques puisées dans des livres manuscrits[3]. Cependant, jusqu'à une époque récente, de telles comparaisons n'étaient qu'occasionnelles ; le mérite des études nouvelles est justement de défendre l'idée d'une comparaison non plus épisodique mais *systématique* des écritures de livres et de documents, de leur étude en tant qu'éléments d'un même ensemble.

L'étude comparative des écritures des manuscrits et des documents grecs fournit des résultats d'importance égale tant pour l'étude du destin des livres que pour l'élucidation de la vie des documents. Cela à cause du genre de renseignements que contiennent ces deux types de monuments : les livres peuvent nous informer des noms du copiste et du client, de la date et du lieu d'exécution ; la grande majorité des documents portent une date précise et soit renferment des indications directes sur le lieu de leur publication, soit se laissent localiser par d'autres moyens.

La possibilité pour un chercheur de confronter des écritures de livres et de documents et les résultats de son travail dépendent directement du matériel paléographique dont il dispose, c'est-à-dire du nombre et de la qualité des publications reproduisant des écritures tant livresques que diplomatiques. En ce qui concerne les *codices,* nous possédons un matériel considérable pour l'étude des écritures de livres des IXe-XVIIIe s., grâce avant tout à la parution, au cours des années 30 à 70 de ce siècle, des albums édités par K. et S. Lake, A. Turyn, M. Wittek, E. Follieri, N. Wilson, A. Kominis, D. Harlfinger, ainsi qu'aux catalogues et à diverses études richement illustrées. De plus, tout paléographe est généralement en rapports assez étroits avec telle ou telle collection de « vrais » manuscrits.

Pour ce qui est des documents grecs, on peut les diviser en deux grands groupes : 1) ceux de la période byzantine et 2) ceux allant de la seconde moitié du XVe au XIXe s. Le second groupe, numériquement supérieur et fort prometteur sur le plan des recherches de graphologie comparée[4], n'a pratiquement pas encore fait l'objet d'études paléographiques. Les documents byzantins, beaucoup mieux étudiés dans l'ensemble que ceux de l'époque post-byzantine, n'ont pas non plus, jusqu'à ces derniers temps, pu servir, dans leur grande masse, de matériau paléographique. Mais les publications et études de documents byzantins assez nombreuses ayant vu le jour ces dix dernières années ont modifié la question de l'étude paléo-

2. Cf. par ex. : N. WILSON, *Mediaeval Greek Bookhands. Examples selected from Greek manuscripts in Oxford libraries*, Cambridge, Mass., 1973, 25 pp. de texte ; IDEM, Three Byzantine scribes. III. The autographs of Eustathius, *GRBS* 14, 1973, p. 228.

3. Cf. par ex. : F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich, 1948, description paléographique des documents.

4. Cf. par ex. notre étude citée *supra*, n. 1.

graphique des matériaux documentaires et permis de concevoir les documents comme des appuis solides dans l'analyse comparative de l'écriture non seulement d'autres documents, mais aussi de livres manuscrits grecs. La palme appartient incontestablement à la publication systématique des documents des monastères de l'Athos dans la série *Archives de l'Athos*[5].

Les multiples reproductions photographiques de documents des X-XVI[e] s. publiées dans les dix volumes parus de la série sont une source inépuisable d'observations paléographiques. Les albums des *Archives de l'Athos* sont déjà devenus un des principaux outils d'étude de l'écriture livresque et d'affaires[6]. Lorsque, ces prochaines années, la publication de la série s'achèvera, sa valeur paléographique s'en trouvera encore accrue.

Pour illustrer l'importance de cette série pour l'étude comparative de l'écriture des livres et documents manuscrits grecs, prenons les planches XI et XIV du tome V et I et X du tome IX.

1. La publication des originaux préservés des actes n° 17 (1012) et 19 (1016) des archives de Lavra de St. Athanase (tables XI et XIV) est d'un grand intérêt pour l'étude de l'exécution de livres grecs au monastère Iviron de l'Athos, au début du XI[e] s., à l'époque de l'intense activité de traduction d'Euthyme Hagiorite. Auparavant nous n'avions pas la possibilité d'étudier l'écriture grecque d'Euthyme l'Ibère : l'original de la lettre de donation par Euthyme à son fils spirituel Jean (1012), entièrement écrite de la main du célèbre traducteur, ne s'est malheureusement pas conservé, et ne nous est parvenu que sous forme de copies récentes (XVIII[e]-XIX[e] s.). Désormais, grâce aux tables XI et XIV de la nouvelle édition des actes de Lavra, nous pouvons analyser deux signatures grecques authentiques d'Euthyme. C'est, il est vrai, un matériau trop réduit, qui ne nous garantit pas pleinement de nous permettre d'identifier à leur écriture d'autres autographes d'Euthyme Hagiorite — livres entiers, corrections, notices de toutes sortes, etc. —, mais il n'est pas exclu que de telles tentatives, ne s'appuyant que sur les deux signatures publiées, soient quand même fructueuses. En effet, les signatures présentent des caractères identifiables (écriture fine, soignée, légèrement inclinée vers la droite, pouvant être classée dans la catégorie des « écritures perlées » ; formes caractéristiques de l'ε et de la ligature ευ ; θ avec barre transversale inclinée à gauche vers le bas; abréviations, quoique assez communes ; etc.) qui, joints à d'autres données (l'histoire du codex, notes marginales et signatures en géorgien, etc.), pourraient permettre de découvrir des autographes grecs d'Euthyme l'Ibère.

5. *Archives de l'Athos : Actes de Lavra*, vol. I, V, VIII, X, 1937, 1970, 1977, 1979 ; *Actes de Kutlumus*, vol. II, 1945 ; *Actes de Xéropotamou*, vol. III, 1964 ; *Actes de Dionysiou*, vol. IV, 1968 ; *Actes d'Esphigménou*, vol. VI, 1973 ; *Actes du Prôtaton*, vol. VII, 1975 ; *Actes de Kastamonitou*, vol. IX, 1978.

6. Cf. par ex. les ouvrages cités *supra*, dans la n. 1.

Jusqu'à une époque récente, les chercheurs qui ont étudié l'exécution de livres grecs au monastère Iviron n'avaient analysé que des manuscrits écrits au début du XIe s. par le moine Théophane[7]. La publication de photocopies des actes n° 17 et 19 de Lavra permet d'élargir le cercle des scribes grecs du monastère géorgien de l'Athos. Si auparavant on ne pouvait que supposer que Théophane n'était pas le seul scribe grec d'Iviron, étant donné que le volume considérable du travail de traduction par Euthyme d'ouvrages grecs en géorgien exigeait la présence d'un nombre considérable de livres grecs, et donc une importante activité d'exécution de livres, nous pouvons désormais affirmer que le scribe du document n° 17, le « moine, prêtre, disciple de kyr Euthyme » Jean, et le scribe de l'acte n°19, le « moine, disciple de kyr Euthyme » Antoine[8], dont les écritures sont des écritures livresques typiques du début du XIe s., ont également travaillé dans le scriptorium du monastère Iviron.

Bien que beaucoup moins riches que les archives de grands monastères de l'Athos, les petites archives de Kastamonitou n'en possèdent pas moins des matériaux intéressants pour l'histoire de la culture grecque des XVe-XVIe s. Nous songeons à deux documents décrits par N. Oikonomidès en 1970 et publiés pour la première fois par lui dans le tome IX des *Archives de l'Athos* (nos 1 et 6)[9].

2. Le document n° 6 est une missive du patriarche de Constantinople Joseph II donnée en octobre 1426 et confirmant le monastère Kastamonitou en tant que propriétaire de tous ses métoques. Bien qu'une grande partie du document ait souffert de l'humidité, les traits particuliers caractéristiques de l'écriture du notaire qui l'a rédigé se manifestent avec suffisamment de netteté dans les parties préservées du texte pour qu'il soit permis de conclure que la missive a été recopiée par Jean Eugenikos[10]. Ce dernier,

7. J. IRIGOIN, Pour une étude des centres de copie byzantins, *Scriptorium* 13, 1959, pp. 200-204 ; B. L. FONKIČ, L'activité de traducteur d'Euthyme Hagiorite et la bibliothèque du monastère Ibérique de l'Athos au début du XIe s., *Palestinskij sbornik* 19/82, 1969, pp. 165-170 (en russe).

8. La *Vie de St. Jean et de St. Euthyme* ne mentionne pas de disciple d'Euthyme du nom d'Antoine : *Anal. Boll.* 36-37, 1917-1919, 1922, pp. 8-68.

9. N. OIKONOMIDÈS, Ἱερὰ μονὴ Κωνσταμονίτου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείου, *Σύμμεικτα* 2, 1970, p. 422/N 3/, 423-424/N 6/. N. OIKONOMIDÈS, *Actes de Kastamonitou*, Paris, 1978, pp. 25-30, 56-59, pl. I, X.

10. Notre identification se fonde sur les manuscrits suivants copiés de la main de Jean Eugenikos : B.A. van GRONINGEN, *Short' Manual of Greek Palaeography*. Leiden, 1955, pl. X ; R. MERKELBACH & H. van THIEL, *Griechisches Leseheft zur Einführung in Paläographie und Textkritik*, Göttingen, 1965, Taf. 1-5 ; D. HARLFINGER, Zu griechischen Kopisten und Schriftstilen des 15. und 16. Jahrhunderts, *Colloques internationaux du C.N.R.S., n° 559, La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977, p. 335, fig. 12 ; *Griechische Handschriften und Aldinen. Eine Ausstellung anlässlich der XV. Tagung der Mommsen-Gesellschaft in der Herzog August Bibliothek Wolfenbüttel*, Braunschweig, 1978, fig. 22.

autant que nous sachions, n'était connu jusqu'ici qu'en tant que copiste de livres.

3. Le document n° 1 est une copie du XVIe s. d'un acte publié en mars 1047 par le prôtos Théophylacte, en vertu duquel le moine Arsène était confirmé propriétaire et *hégouménos* du monastère St. Antoine Neakitou. Les lignes 26-27 de cette copie présentent un intérêt exceptionnel, car elles nous apprennent que l'antique document avait été copié, à la demande des moines de Kastamonitou, en 7021 (1512/3) par un moine de Vatopedi, Maxime. L'hypothèse venant immédiatement à l'esprit qu'il s'agit du célèbre Maxime le Grec trouve confirmation dans l'analyse de l'écriture ; l'identification se fonde non seulement sur les livres copiés par Maxime (Paris. gr. 1994 ; Biblioth. Publ. de Leningrad, Sof. 78 et KB 120/125)[11], mais surtout sur les lettres de Michel Trivolis - Maxime le Grec datées de 1498 à 1504[12], car, chronologiquement proches du nouvel autographe, elles s'en rapprochent aussi par le caractère de l'écriture, plus cursive, plus documentaire dans les lettres et la copie de 1512/3 que la « variante livresque » beaucoup plus soignée et calligraphique des manuscrits de Paris et de Leningrad.

Un témoignage indirect en faveur de notre identification est fourni par les mots suivants que Maxime a ajouté à la copie du document de Kastamonitou : Τὰ δὲ ἐξαληφθέντα χωρία ἐκ τοῦ διαβεβρῶσθαι τὸ ἀρχέτυπον καὶ τὴν ἀκολουθίαν τοῦ λόγου μὴ διασώζειν ἀκριβῶς παρελείφθη[13]

11. Cf. B. L. FONKIČ, Un nouvel autographe de Maxime le Grec, *BS*, 1969, pp. 77-82, ill. I-VI (avec liste des publications antérieures d'autographes de Maxime le Grec) (en russe) ; IDEM, Un autographe russe de Maxime le Grec, *Istorija SSSR*, 1971, n° 3, pp. 153-158 (en russe) ; IDEM, *Les relations culturelles gréco-russes aux XVe-XVIIe ss. (Manuscrits grecs en Russie)* Moscou, 1977, fig. 1, 8, 9 (en russe) ; A. I. IVANOV, *L'héritage littéraire de Maxime le Grec*, Leningrad, 1969, fig. 8, 9, 12, 16-19 (en russe) ; cf. également les illustrations du livre : N. V. SINICYN, *Maxime le Grec en Russie*, Moscou, 1977 (en russe).

12. Les lettres de Michel Trivolis à Nicolas de Tarse et à Jean Griégoropoulos, éditées encore au XIXe s. (A. FIRMIN-DIDOT, *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise*, Paris, 1875, pp. 540-541, n° 16 ; E. LEGRAND, *Bibliographie Hellénique, ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles*, t. II, Paris, 1885, pp. 301-303, nos 2 à 4) et rééditées par E. Denissoff (E. DENISSOFF, *Maxime le Grec et l'Occident. Contribution à l'histoire de la pensée religieuse et philosophique de Michel Trivolis*, Paris-Louvain, 1943, pp. 396-404) ont été étudiées par nous sous forme de xérocopies exécutées à partir de photographies du manuscrit authentique (ce précieux autographe, qui avait disparu il y a plus de 100 ans, a récemment été retrouvé en Italie ; cf. M. MANOUSSACAS, Sept lettres inédites (1492-1503) du recueil retrouvé de Jean Grégoropoulos, *Θησαυρίσματα* 13, 1976 pp. 7-39) aimablement mises à notre disposition par M. le professeur M. I. Manoussacas, directeur de l'Institut grec de recherches byzantines et postbyzantines de Venise. L'écriture de la lettre de Michel Trivolis à Scipion Cartéromachos (Vatic. cod. lat. 4103) a été étudiée d'après la reproduction publiée par DENISSOFF (*op. cit.*, pl. VI).

13. N. OIKONOMIDÈS, *op. cit.*, p. 30.

« Aux endroits où des lacunes sont apparues à cause de la corruption de l'original et où la continuité du texte a été rompue, des vides ont été laissés ». Le texte de l'acte de 1047 était d'une importance particulière pour le règlement du différend qui avait surgi en 1512/3 sur les propriétés des monastères Kastamonitou et Zographou[14], aussi l'exécution d'une copie conforme de ce document avait été confiée à un homme réputé dans l'Athos en tant que scribe, philologue, éditeur de textes et écrivain, capable de déchiffrer et de copier soigneusement un original ancien et, de surcroît, mal conservé.

Les chercheurs qui ont étudié les activités de Maxime le Grec en se fondant sur son héritage littéraire estiment que la période de sa vie passée dans l'Athos (1505-1516) devait avoir eu une grande importance pour la genèse de la conception du monde de ce remarquable traducteur et auteur[15]. Or c'est justement sur cette période plus que décennale de sa vie que nous sommes le moins renseignés : tout juste connaissions-nous les épitaphes composées par Maxime Trivolis à la mémoire des patriarches Joachim Ier et Niphon II et son épigramme en l'honneur de Manuel, le grand rhéteur, plus quelques faits insignifiants qui ne permettaient pas de reconstituer avec suffisamment de détails cette page importante de sa biographie[16]. Il est quasi certain que les bibliothèques de l'Athos, avant tout celle de Vatopedi où résidait Maxime, possèdent, dans les livres ou, comme c'est le cas pour le document de Kastamonitou, dans les archives, de nombreuses traces non encore reconnues de sa grande activité littéraire et scribale. La copie du document de 1047, exécutée par « le moine Maxime de Vatopédi » en 1512/3, est le premier autographe écrit par Maxime le Grec identifié dans l'Athos[17].

(traduit du russe par Serge Mouraviev) B.L. FONKIČ
novembre 1979

14. *Ibid.*, pp. 28, 64-68.

15. Cf. par ex. : A. I. IVANOV, Maxime le Grec et la Renaissance italienne, *Vizantijskij Vremennik* 33, 1972, pp. 154-157 (en russe).

16. E. DENISSOFF, *op. cit.*, pp. 273-329, 412-415.

17. Le texte des deux épitaphes à la mémoire du patriarche Niphon II reproduit par DENISSOFF (*op. cit.*, pl. VIII) d'après un manuscrit de Dionysiou n'est pas un autographe de Maxime le Grec, contrairement à ce qu'affirme l'éditeur. IVANOV (*op. cit. supra*, n. 11) répète cette erreur (fig. 13).

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE ET GÉOGRAPHIE HUMAINE DE LA SICILE BYZANTINE (VI^{E}-IXE s.)*

L'idée de cette recherche est venue de la constatation que l'histoire de la civilisation du monde byzantin manque gravement d'études régionales : tout complexe, en effet, demande à être étudié dans sa diversité avant de pouvoir être appréhendé dans son unité. Comment comprendre les évolutions régionales ou locales sans une recherche approfondie à ces niveaux ? L'enquête porte, cette fois, sur la Sicile[1].

Les *cadres institutionnels* de l'île reflètent, bien sûr, l'évolution connue de l'administration byzantine entre le VIe et le IXe siècle, mais l'île garde le statut particulier qu'elle avait depuis l'époque de la domination d'Odoacre dans la deuxième moitié du Ve siècle : sorte de domaine privé de l'empereur (Justinien, *Nov.* 75 de 537), elle était administrée par un préteur, qui relevait pour les questions politiques et judiciaires du « questeur du Palais sacré » et pour les questions financières du « comte du Patrimoine pour l'Italie », qui résidaient l'un et l'autre à Constantinople. Le préteur pouvait avoir des représentants dans le pays. Le commandement militaire était exercé par un duc, qui avait aussi, selon la règle administrative byzantine, des fonctions de juge, et l'on faisait appel de ses sentences comme de celles du préteur aux décisions du « questeur du Palais sacré ». La Sicile n'appartenait donc pas à la juridiction du Préfet du Prétoire d'Italie et elle restera indépendante de celle des exarques d'Italie et d'Afrique dans le troisième quart du VIe siècle[2]. Cet état d'apparente et relative autonomie de la Sicile

* Cette communication a été lue au colloque sur « La géographie historique du monde proto-byzantin » (Paris, novembre 1979).

1. On observera que les historiens de l'art ont plus d'une fois, par leurs attributions d'objets à telle ou telle région de l'Empire, reconstitué des profils régionaux, mais toujours sans se soucier de leur assise sociale et économique.

2. Ad. HOLM, *Geschichte Siziliens im Alterthum*, t. III, Leipzig, p. 499 ; B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, t. IV, *Barbari e Bizantini*, Rome, 1949, pp. 203-211 ; E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, Paris, 1949, pp. 51, 423.

y prolongea longtemps l'existence de plusieurs institutions municipales; je citerai, pour exemple, le sceau d'un « Père de la ville de Syracuse » du début du VIIIe siècle, successeur du curateur de la ville, chargé seulement de fixer le prix des céréales[3].

La base de l'administration reste la ville, même si celle-ci a totalement changé de nature. La géographie de l'île explique, pour une part, cette continuité. La communauté des habitants gère encore les affaires, même si les gros propriétaires y occupent une place de choix. Le *defensor* y a perdu son rôle éminent : choisi par l'évêque et les notables il est devenu un simple juge de première instance. Les curiales n'ont plus d'autres fonctions que celle de magistrats aux contrats en cas de mutations des propriétés. L'homme le plus puissant de la ville dès l'époque de Justinien, en Sicile comme dans toutes les provinces de l'Empire, est l'évêque[4].

Au VIe siècle, la Sicile, qui relève du patriarcat de Rome, compte douze sièges épiscopaux : Syracuse, Léontinoi, Catane, Taormine, Messine, Tyndarion, Palerme, Lilybaion (= Marsala), Trokalis, Agrigente, Lipari, Malte, auxquels viennent s'ajouter au VIIe siècle Thermai (= Termini Imerèse) et Mylae. Le représentant du patriarche de Rome est l'évêque de Syracuse, mais le siège n'est pas métropole[5]. L'évêque est responsable de grands domaines fonciers, de leur cadastre et de la perception de l'impôt, comme les autres grands propriétaires de l'île, Etat compris[6]. Les droits de douane ou certains d'entre eux étaient levés par des *kommerkiarioi*, autres sous-traitants, dont on a conservé plusieurs sceaux du VIIe siècle[7]. Je ne sais rien sur l'armée de Sicile (*exercitus Siciliae*)[8], sur l'évolution de son recrutement et de son organisation. Je sais seulement, que les propriétaires pour conserver la main-d'œuvre rurale, encore rare à la fin du VIe siècle, n'hésitaient pas à acheter les faveurs des scribons impériaux recruteurs[9].

Le statut administratif de la Sicile est modifié avant la fin du VIIe siècle. L'exarchat d'Italie a pris le chemin de l'indépendance[10]. Les intérêts

3. V. LAURENT, *Une source peu étudiée de l'histoire de la Sicile au Haut-Moyen Age : la sigillographie byzantine*, in *Byzantino-Sicula*, Palerme, 1966, pp. 34-35.

4. Voir A. GUILLOU, *La Sicile byzantine. Etat de recherches*, in *Byzantinische Forschungen*, 5, 1977, pp. 98-99.

5. B. PACE, *op. cit.*, pp. 49-52.

6. Voir A. GUILLOU, *art. cit.*, pp. 99-102.

7. H. ANTONIADIS-BIBICOU, *Recherches sur les douanes à Byzances* (*Cahier des Annales*, 20), Paris, 1963, p. 238, n° 152 ; G. ZACOS, A. VEGLERY, *Byzantine Lead seals*, vol. I, P. 3, Bâle, 1972, n° 2870.

8. L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I, Paris, 1955, p. 389.

9. Grégoire le GRAND, *Registrum epistolarum*, t. 1, éd. P. Ewald, L. M. Hartmann (Mon. Germ. Hist., Ep., t. I), Berlin, 1891, p. 137.

10. A. GUILLOU, *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VIIe siècle* (*Istituto storico italiano per il Medio Evo. Studi storici*, 75-76), Rome, 1969, pp. 216-218.

byzantins en Occident ont besoin d'être renforcés face aux Lombards et aux Arabes ; dans la province de Sicile, d'autre part, à la fin d'une lente mutation économique, l'Etat, pour atteindre les revenus de la production, doit installer de nouvelles structures de direction. Avant la fin du siècle la Sicile devient un thème de l'Empire qui comprenait la Sicile et le duché de Calabre. Elle est donc divisée en tourmai (au moins trois, Syracuse, Palerme, Agrigente, peut-être aussi Messine et Catane) et en drongariats ; les pouvoirs y sont exercés par un stratège, des tourmarques, des drongaires, des comtes, des topotérètes, des prôtonotaires, des notaires et des chartulaires dont on a conservé les sceaux, comme par plusieurs envoyés impériaux en mission je pense, inspecteurs des finances, scribons, spathaires etc.[11].

Alignée sur l'administration générale de l'Empire, l'Eglise de Sicile reçut une organisation nouvelle, mesure administrative normale. La Sicile devient une province ecclésiastique avec un métropolite qui siège à Syracuse et compte quatorze évêchés suffragants : Catane, Taormine, Messine, Agrigente, Triokala (au nord de Sciacca), Lilybaion, Drépanon, Palerme, Thermai, Cefalu, Alésai (SE Cefalu), Tyndarion (E. de Patti), Malte et Lipari. Catane devint, ensuite, archevêché, puis métropole, plus tard Messine métropole, Taormine, archevêché. Avec l'occupation arabe de la Sicile, l'administration de l'Eglise grecque fut confiée au métropolite de Reggio et de Sicile, qui était secondé par le prôtopapas de Sicile, qui faisait partie du clergé de la métropole calabraise. Suite à la réforme de Léon III, l'Eglise comme les autres grands propriétaires se voit retirer sa part de régie des finances ; l'administration des finances est, en effet, désormais confiée dans le thème au prôtonotaire qui dépend du chartulaire τοῦ σακελλίου à Constantinople[12].

Sous le régime des thèmes la Sicile conserva enfin des *kommerkiarioi* et eut, en outre, probablement un ou plusieurs bureaux maritimes[13].

Sur la *composition ethnique* de la Sicile byzantine on s'en est tenu longtemps à deux opinions opposées : l'une affirmait une hellénisation

11. N. OIKONOMIDÈS, *Une liste arabe des stratèges byzantins du VIIe siècle et les origines du thème de Sicile*, in *Rivista di studi bizantini e neoellenici*, n.s., 1, 1964, pp. 127-130 ; V. LAURENT, *art. cit.*, p. 39 ; S. BORSARI, *L'amministrazione del tema di Sicilia*, in *Rivista storica italiana*, 66, 1954, pp. 131-158 ; A. GUILLOU, *Régionalisme et administration dans l'empire byzantin du VIe au VIIIe siècle*, in *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet (Actes du colloque de Strasbourg*, 1979 = *Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques*, 6), s.d., pp. 302-305.

12. A. GUILLOU, *art. cit.*, in *Byzantinische Forschungen*, 5, 1977, pp. 104-107.

13. S. BORSARI, *art. cit.*, p. 158 et sceaux n° 1 et 27 (Syracuse) ; H. AHRWEILER, *Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance*, in *Revue des Etudes byzantines*, 19, 1961, p. 245 (= *Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres, Variorum Reprints, 1971, II, 245).

poussée[14], l'autre la niait avec force[15]. On confondait la langue de l'administration et la langue du culte, qui sont celles du pouvoir, et la ou les langues vernaculaires.

Sur la répartition entre Latins et Grecs au VIe-VIIe siècle les documents épigraphiques me semblent avoir donné une réponse assez claire : dans un port important comme celui de Syracuse, où les influences étrangères ont naturellement été grandes, les inscriptions funéraires montrent que l'élément grec est important, mais que le latin reste solidement implanté. Des Goths et des gens de Rome y furent transférés par Bélisaire, des *Africains*, ensuite, s'y transportèrent, fuyant les désordres et les incursions maures ; ces derniers, au moins, ne pouvaient être des paysans indigents, certains de leurs compatriotes choisirent, en effet de s'exiler à Constantinople. On connaît aussi en Sicile l'existence d'*Alexandrins* monophysites, qui s'y convertissent ; un négociant d'Alexandrie mort en 602 avait sa tombe à Palerme, elle porte une inscription latine. Un marchand *syrien* endetté nommé Kosmas est sauvé par un don du pape en 594. Des *Grecs* du Péloponnèse, enfin, fuient l'avance slave et viennent s'établir dans le nord de l'île. Quelle fut l'incidence de ces immigrations sur la composition ethnique de la population sicilienne, on l'ignore ; mais on notera qu'à la fin du VIe siècle, Grecs et Latins s'unissent pour protester contre les modifications apportées par le pape au sacramentaire gélasien, tradition locale, parce qu'elles introduisaient, disaient-ils, des rites empruntés à l'Eglise de Constantinople.

La population de langue grecque s'est accrue au VIIe siècle de façon notable. Je pense aux éloges prodigués par les milieux romains au pape Léon III, un Sicilien, pour pouvoir parler aussi bien le latin et le grec, mais surtout au fait que les sièges épiscopaux de Syracuse et d'Agrigente sont alors occupés par des prélats grecs, que des monastères de Syracuse, latins à la fin du VIe, sont grecs au VIIe siècle, que Maxime le Confesseur, enfin, peut avoir de la correspondance en grec avec le clergé séculier ou régulier de l'île. La venue de l'empereur Constant II et son installation à Syracuse n'a pu qu'y gonfler le nombre des résidents de langue grecque. Et les chancelleries épiscopales siciliennes étaient tout à fait hellénisées dès le début du VIIIe siècle, au contraire de celles de Calabre et de Naples.

Mais quand on parle de Grecs, administrateurs civils ou militaires, clercs,

14. J. GAY, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin* (*Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 90), Paris, 1904, pp. 8-10 ; Fr. GIUNTA, *Bizantini e bizantinismo nella Sicilia normanna*, Palerme, 1950, pp. 12-17 ; L. T. WHITE, *The byzantinization of Sicily*, in *The american historical review*, 42, 1936, pp. 1-21 ; A. GUILLOU, *art. cit.*, in *Byzantinische Forschungen*, 5, 1977, p. 107.

15. B. PACE, *op. cit.*, pp. 255-257 ; O. PARLANGELI, *Contributo allo studio della grecità siciliana*, in *Kôkalos*, 5, 1959, pp. 62-106.

moines ou commerçants attirés alors en Sicile, ou chassés par l'invasion perse, qui avait donné le pouvoir aux Monophysites, ou la grande migration arabe, il faut entendre des Orientaux de langues maternelles diverses, mais parlant le grec. Beaucoup, je pense, étaient venus de Syrie et c'est la raison pour laquelle, lorsque les Arabes au milieu du VIIe siècle ravagèrent pour la première fois une partie de la Sicile et y firent des prisonniers, ces derniers choisirent d'être déportés à Damas. On se rappellera aussi que le pape Serge (687-701) était né à Palerme de parents syriens.

A partir du VIIIe siècle la Sicile voit arriver des exilés de marque : Stavrakios, conseiller de l'impératrice Irène y est envoyé par Constantin VI, le prôtospathaire Jean Pikridios par Irène, peu après et à la même époque une partie des 1 000 soldats du thème des Arméniaques révolté pris pour l'exemple y sont déportés : ils avaient été recrutés sur la côte sud-est de la Mer Noire, en Cappadoce et sur la frontière orientale de l'Asie Mineure, mais ils n'étaient certainement pas tous arméniens. Est-ce une conclusion ? Les évêques siciliens présents au concile de Constantinople, en 869-870, souscrivent en grec les actes du concile. Mais les premiers marchands arabes se sont établis en Sicile au début du IXe siècle et l'existence de communautés juives est attestée à Palerme, Agrigente, Catane, etc. depuis le VIe siècle[16].

En l'absence de toute fouille byzantine, on ne peut qu'esquisser le *cadre de vie* de cette population, de façon statique, maigre résultat d'une prospection en surface.

Des centres « urbains » on sait peu de choses : les noms connus sont ceux des sièges épiscopaux. Syracuse, repliée dans l'île d'Ortigia était, peut-être, encore fortifiée, ses faubourgs comptaient des oratoires et des monastères ; Palerme, derrière ses murs restaurés, avait conservé son extension punico-romaine mais on ignore comment cet espace était habité. De la Catane byzantine on cite seulement quelques églises. Le site de Raguse dans le S.E. de l'île, est un peu plus visible : établi sur une colline, il était entouré à mi-hauteur de puissantes fortifications construites en gros blocs appareillés ; tout près sur la hauteur, se trouvaient plusieurs villages, de même qu'entre Raguse et la mer dans la vallée du Buttino on a relevé un habitat fait de maisons rectangulaires isolées les unes des autres, situées à peu de distance d'une cinquantaine de puits. Ces centres n'ont plus rien de commun avec le cadre de la vie antique. Agrigente s'est divisée en un certain nombre de villages groupés autour de celui de l'acropole et le temple de la Concorde transformé est devenu l'église épiscopale, la ville antique de Gela a disparu, mais sa campagne est très habitée, Acireale est aussi composée de plusieurs villages, bien d'autres, qui ne recouvrent pas des

16. Voir A. GUILLOU, *art. cit.*, in *Byzantinische Forschungen*, 5, 1977, pp. 107-111.

sites antiques connus ont été identifiés grâce à leurs cimetières ; tous ont changé de nom.

Un *chôrion*, selon la dénomination qui lui est donnée par Procope, est situé sur la côte S.E. de la province de Raguse, Kaukana, le site est connu par les sources écrites depuis l'époque du débarquement des Byzantins au VIe siècle jusqu'à l'époque normande au XIIe siècle. Les découvertes archéologiques permettent de faire remonter l'habitat au IVe siècle. Le site habité s'étend sur une superficie de 6 ha environ. Il comprend une installation portuaire constituée aujourd'hui encore, puisque le port est recouvert par la mer, de magasins à plusieurs étages séparés l'un de l'autre le long du rivage, puis, en arrière, d'un habitat qui montre plusieurs campagnes de constructions, et, enfin, plus loin, de faubourgs, ou de petits villages signalés par des lieux de culte. Les maisons dégagées ont vécu au moins du IVe au VIIe siècle en s'amplifiant : elles sont composées de un ou deux étages auxquels on accède par un escalier parfois à deux rampes, et comprennent un certain nombre de pièces disposées autour d'une cour couverte (quelquefois à abside), type de construction que l'on retrouve par exemple en Syrie.

D'autres « villages » en surface ont pu être identifiés grâce à des découvertes fortuites : le matériel peut toujours être daté du VIIe s.

Ceci pour les constructions de surface.

Des *villages rupestres* d'autre part ont été édifiés partout, en Sicile, où le tuf favorisait ce genre de construction. L'inventaire n'en est pas encore dressé, mais il révèlera que ces villages se trouvaient à l'E. comme à l'W. Ces sites ruraux, et ceci est important, ne sont pas toujours près des villes connues, car il y en a même fort loin de celles-ci : les inscriptions, les ruines des monuments cultuels et les établissements conservés permettent d'en dresser la carte. Un seul a été brièvement étudié celui de Pantalica, au sud de Lentini. L'antique ville sicule, abandonnée pendant les périodes grecque et romaine, reprend vie au plus tard au VIIe siècle, date des dernières pièces de monnaie qui y ont été ensevelies, sous la forme de trois groupes d'habitations creusés au flanc de la colline. Le plus grand a 150 domiciles environ, les autres moins ; tous trois ont leur lieu de culte, l'un a conservé son iconostase. Les habitations sont composées d'une ou plusieurs grandes pièces rectangulaires ou trapézoïdales ouvrant sur l'extérieur par des entrées faites de grosses piles entre lesquelles devaient se placer des clôtures de bois ; de grandes niches réservées dans les parois, comme en Egypte ou en Cappadoce, pouvaient servir d'armoires, d'autres plus petites permettaient de poser les torches, les objets de ménage, etc. Un type plus élaboré se rencontre à Pantalica et à Martorina (près de Comiso, W. de Raguse) : il s'agit de maisons de cinq pièces (dont une petite), rangées autour d'une plus grande qui atteint 8 m sur 4 m ; dans celle de Pantalica une citerne a été réservée sur une sorte de balcon ouvert sur un ravin. Cette

disposition n'est pas sans rappeler le plan de quelques maisons de Kaukana[17].

Pour nous résumer sur l'habitat, nous pouvons dire que la Sicile byzantine construit sur ou près des villes antiques quelques sites agro-urbains, avec leurs ateliers d'orfèvres ou de tisserands, peu de bourgs importants, mais de nombreux villages et des maisons dispersées, les uns et les autres souvent rupestres, structure adaptée à la culture extensive des céréales et à la culture jardinière familiale que l'on voit apparaître dans les textes écrits dès la fin du VI[e] siècle.

Les cadres institutionnels que j'ai énumérés dans leur succession, l'environnement esquissé ensuite, ont été l'enveloppe et l'expression d'une société qui a connu des liens tout à fait notables avec la capitale de l'Empire : Constantinople jusqu'au IX[e] siècle enverra dans l'île de nombreux dignitaires palatins. Dans le même temps cette société, dont on a vu l'origine ethnique bigarrée, a nourri une psychologie collective, dont on reconnaît les effets par exemple dans l'existence de milices au IX[e] siècle, mais surtout dans le déroulement des grandes crises qui ont secoué la province byzantine, jusqu'à son rapprochement avec les Arabes d'Afrique qui s'y installent au IX[e] siècle. Psychologie collective soutenue par une production culturelle qui peut se vanter d'avoir eu un Grégoire d'Agrigente, un Joseph l'Hymnographe, et tant d'autres, hagiographes, érudits ou poètes, rendus célèbres par Constantinople, mais à qui l'on oublie souvent d'attribuer une activité architecturale abondante, civile, militaire et surtout religieuse de grande qualité. Spécificité ? Ce n'est pas sûr que l'on puisse l'atteindre. Richesse, certainement.

André GUILLOU

17. Voir A. GUILLOU, *L'habitat nell'Italia bizantina : esarcato, Sicilia, catepanato (VI-XI secolo)*, in *Atti del colloquio internazionale di archeologia medievale* (1974), Palerme, 1976, pp. 169-183 (= *Culture et société en Italie byzantine (VI[e]-XI[e] s.)*, Londres, Variorum Reprints, 1978, V).

A SOURCE FOR ANICIA JULIANA'S PALACE-CHURCH

The church of St Polyeuktos in Istanbul was discovered in 1960[1] and excavated from 1964 to 1969[2]. It had been the palace-church of Anicia Juliana, built in 524-7 on a sumptuous scale, and known chiefly from the long eulogistic poem which adorned its walls and which is preserved in its entirety, thanks to a medieval copyist, as *Anthologia Palatina* I, 10. In this poem (ll. 47-9) it is claimed that Anicia Juliana « by her building had surpassed the wisdom of Solomon ».

Only the foundations of the church survived, choked with debris fallen from the superstructure, including many superb fragments of ornate marble sculpture. The church, which appears to have been a domed basilica, was an approximate square, with length of 51.45 m. and width of 51.90 m.

The unit of measurement appears to have been the long or royal cubit, which measured just under 0.52 m in length[3]. The church was thus a 100-cubit square. The Temple of Solomon in Jerusalem had also been laid out by the long cubit and, moreover, was 100 cubits overall in both length and, including the platform, breadth[4]. Other dimensions may also correspond.

1. C. Mango, I. Ševčenko, « Remains of the Church of St Polyeuktos at Constantinople », *DOP* 15 (1961), pp. 243-7 ; cf. also I. Ševčenko, *apud* J. Lafontaine, « Fouilles et découvertes byzantines à Istanbul de 1952 à 1960 », *Byzantion* 29-30 (1959-1960), p. 386 (cf. also pp. 358-60).

2. R. M. Harrison, N. Firatli, « Excavations at Saraçhane in Istanbul », in *DOP* 19 (1965), pp. 230-6 ; 20 (1966), pp. 222-38 ; 21 (1967), pp. 273-8 ; 22 (1968), pp. 195-203. The final report is in press at Princeton.

3. I owe this suggestion and that of the biblical implications to Mr. M. J. Vickers. I should also like to record my thanks for helpful discussion to my colleague Prof. J. F. Sawyer. For the length of the cubit, see R. B. Y. Scott, 'Weights and Measures of the Bible', *The Biblical Archaeologist* 22, 2 (1959), pp. 22-41.

4. For descriptions of the Temple, see *Kings* I, 6 and 7, and *Chronicles* II, 2-5 ; compare the Vision of the Temple by Ezekiel (*Ezekiel* 40-43). Ezekiel (40, verse 5, and 43, verse 13) confirms that the unit was the long cubit, and (41, verses 13-14) gives the dimensions of the Temple as 100 cubits in length externally and (including the flanking courts) 100 cubits in width. For a recent discussion, see *Encyclopaedia Judaica* 15 (1971), s.v. 'Temple'.

Prominent in the carved decoration of St Polyeuktos are palm-trees, capitals in the form of lilies, capitals overlaid with network, pomegranates, and open flowers[5]. These are all found in the descriptions of the Temple, which thus appear to have been the source[6].

Why would Anicia Juliana have sought to re-create the Temple of Solomon? The answer lies in a threefold appreciation, of the ancestry and aspirations of Anicia Juliana, of the significance which the Temple would have had to her, and of the historical context.

Anicia Juliana's family can be traced back over seven centuries and was throughout this time one of the most illustrious in the Roman Empire[7]. More recently, in 472, her father, Flavius Anicius Olybrius, became Emperor, and on her mother's side both her grandparents were directly descended from Theodosius I. Her husband, Areobindus, had briefly been proposed as Emperor in 512 in a religious riot, and their son married Ariadne, daughter of Anastasius I. Anicia Juliana, a highly cultivated princess, whose commissions include the superb illustrated manuscript of Dioscorides now in Vienna, saw Justin I, the illiterate soldier-son of an Illyrian swineherd, succeed to the throne in 518.

Solomon was the king *par excellence*, anointed by Zadok the priest, and his Temple, which is specified in exact detail both as to dimensions and as to elaborate and costly ornament, was also a sort of palace-chapel. Anicia Juliana was seeking to demonstrate her royalty and her title to the throne. The language of the poem, with its references to the dynasty, make this clear, as does the sumptuous decoration, including re-iteration of that royal bird, the peacock[8]. This claim may seem presumptuous, but Anicia Juliana was no ordinary woman, and allusion was a characteristic of the age[9].

R. M. Harrison
The University of Newcastle upon Tyne

5. See *DOP* 21 (1967), p. 276 and fig. 13 (palm-trees) ; 21 (1967), p. 276 and fig. 14 (basket-capital with lily-like split-palmettes) ; 22 (1968), p. 198 and fig. 4 (basket-capital with reticulate decoration) ; 20 (1966), p. 227-8, 235, and figs. 4, 5, 30 (pomegranates); 20 (1966), p. 228 and fig. 13 (open flowers).

6. E.g., *Kings* I, 6 and 7.

7. For a recent biographical study, see C. Capizzi, « Anicia Giuliana (462 ca-530 ca). Ricerche sulla sua Famiglia e la sua Vita », *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, n.s. 5 (xv), (1968), pp. 191-226. Although this is a useful survey, it fails in the last analysis: Anicia Juliana was manifestly *not* 'Come tutte le donne...' (p. 217).

8. Cf. *DOP*, 15 (1961), p. 243 and figs. 3, 4 ; 20 (1966), p. 228 and figs. 6, 8, 9 ; 21 (1967), p. 276 and figs. 8, 10. These birds can connote an Empress in Roman imperial iconography. Could they also, with their wings and many eyes, also connote the cherubim of Solomon's Temple? Cherubim, whose form is nowhere very explicit, have a royal function too, are zoomorphic, and have wings and many eyes.

9. The substance of this short paper was first communicated at a meeting in Paris of the European Science Foundation's Byzantine Historical Geography Committee, presided over by Mme H. Ahrweiler, on 16th December 1982.

L'ADMINISTRATION DE L'ILLYRICUM SEPTENTRIONAL A L'ÉPOQUE DE JUSTINIEN*

La Préfecture d'Illyricum (Praefectura praetorio per Illyricum) s'étendait au Nord jusqu'au Danube, c'est-à-dire jusqu'à la partie de son cours située entre les embouchures de la Save et du Vit, qui représentait en même temps la frontière de l'Empire avec le monde des barbares. A l'Ouest, l'Illyricum était limitrophe de la Préfecture italienne sur la Save et la Drina, ainsi que sur une ligne qui, courant un peu plus à l'Ouest du cours supérieur de la Drina, aboutissait dans les Bouches de Kotor. A l'Est, la limite avec la préfecture orientale empruntait une ligne, légèrement incurvée vers l'Ouest, à peu près de l'endroit où la rivière de Vit se jette dans le Danube, par le défilé dit la Porte de Trajan (col de *Succi* au sud-est de *Serdica*), jusqu'à l'endroit où le Néstos se jette dans la Mer Egée. Vers la fin du IVe siècle et dans les premières décennies du Ve siècle, le territoire de la préfecture était divisé en deux diocèses par la ligne *Dyrrachium* - *Scupi* - *Serdica* (en laissant *Dyrrachium* au Sud, *Scupi* et *Serdica* au Nord de cette ligne de démarcation) : le diocèse de Dacie, au Nord, avec les provinces *Moesia Superior*, *Dacia Ripensis*, *Dacia Mediterranea*, *Dardania*, *Praevalitana* et le diocèse de Macédoine, au Sud, avec les provinces *Macaedonia*, *Epirus Nova*, *Epirus Vetus*, *Thessalia*, *Achaia* et *Creta*[1]. Dans le cadre ainsi défini de la préfecture d'Illyricum, l'Illyricum Septentrional

* Cet article avait été préparé pour le colloque « La géographie historique du monde proto-byzantin », qui a eu lieu en novembre 1979. Fondée sur ce texte, une étude plus vaste a paru entre-temps sous le titre « L'Illyricum Septentrional au VIe siècle », *ZRVI 19* (1980) 17-57. — Lj. M.

1. Cf. A. H. M. JONES, *The Later Roman Empire* (284-602), III, Oxford 1964, 386 sq.; P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris 1945, 76 sq. — V. ČAPEK, *De influxu decretalium pro Illyrico in decretum Gratiani et codicem iuris canonici*, Romae 1959, 2, voit, en ce temps-là déjà, l'existence de deux provinces de Macédoine, situation qui s'était certainement produite après les *Notitia dignitatum*.

comprend non seulement les régions constituant le diocèse de Dacie, mais aussi la partie nord du diocèse de Macédoine, qui gravitait autour de la ville de *Stobi* et où, au cours du ve siècle, la province de *Macaedonia Secunda* a été formée[2].

Les régions de l'Illyricum Septentrional traversaient au cours du ve et au début du vi^e^ siècle une longue crise, dont les racines étaient profondes et variées : la baisse des possibilités économiques et des revenus de l'Etat, la stagnation et le déclin des villes, les indices d'un dépeuplement, étaient ici plus nets que dans les autres parties de l'Empire byzantin[3]. Ainsi, au commencement du règne de Justinien (527-565) cet héritage ne semblait pas ouvrir des perspectives favorables à l'Illyricum Septentrional. Pourtant, l'importance stratégique exceptionnelle de ces parties de l'Illyricum a dû intéresser le nouvel empereur, et l'a obligé à prendre des mesures pour améliorer leur situation. Celles-ci avaient, en premier lieu, un caractère militaire, mais aussi un caractère d'organisation administrative. On ignore les détails de la restauration et de la consolidation de l'autorité byzantine dans l'Illyricum Septentrional, mais il est certain que déjà au début des années trente, une partie considérable des travaux de fortification et, peut-être, des dispositions administratives avait été conçue et réalisée. Seule la rapidité de ces réalisations peut expliquer la promulgation de la fameuse Novelle XI de Justinien dès le mois d'avril de l'année 535[4].

Cette Novelle est consacrée d'abord à la création de l'archevêché de *Iustiniana Prima*, à la définition de son territoire et de ses privilèges les plus importants. En expliquant les conditions qui avaient rendu possible cet événement important à divers titres, Justinien mettait avant tout en relief le fait que l'autorité de l'Empire sur la frontière danubienne de l'Illyricum avait été solidement établie par la restauration de villes, parmi lesquelles sont citées en particulier *Viminacium, Recidiva* et *Litterata*[5].

2. Sur la Macédoine II, comme création instable, sujette aux changements même au temps de Justinien, v. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain*, Paris 1918, 164; F. Papazoglou, La Macédoine Salutaire et la Macédoine Seconde, *Bull. de la Cl. des Lettres et des sc. morales et politiques, Acad. Royale de Belg.* 42-3 (1956), 115-124.

3. Cf. A. A. Vasiliev, *Justin the First*, Cambridge/Mass. 1950, 356-374; V. Velkov, *Grad't v Trakiya i Dakiya prez k'snata antičnost (V-VI v)*, Sofia 1959, 180, 208.

4. *Iustiniani Imp. Novellae*, edd. R. Schoell-G. Kroll, Berlin 1912, 94 (= Fontes Graeci Historiae Bulgaricae, Sofia 1958, II, 47-49). Yu. Kulakovskij, *Istoriya Vizantii* II, Kiev 1913, 52 a déjà attiré dans une certaine mesure l'attention sur ces circonstances. Il va sans dire qu'il devait exister un arrière-plan plus large à la publication de cette novelle, étant donné que, précisément en 535/36, des réformes administratives ont eu lieu en différentes parties de l'Empire. Sur celles-ci v. J.B. Bury, *A History of the Later Roman Empire* II, London 1923, 339.

5. Nov. XI, ed. cit., p. 94.14 (= Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 48). Sur le *Viminacium* byzantin, à la différence du *Viminacium* antique, on est relativement peu renseigné —

On constate l'absence de *Singidunum*, dont la restauration, selon toute apparence, a été entreprise quelques années plus tard[6]. Cela signifierait qu'au début des années trente, toutes les anciennes forteresses principales du *limes* n'avaient pas la possibilité de se défendre. D'autre part, à cette époque, on commence déjà à remarquer les premiers signes des constructions défensives dans l'Illyricum. Justinien, en effet, n'en parle pas dans la Novelle XI, mais il suffit de se rappeler qu'à l'époque de sa publication la ville de *Iustiniana Prima* existait déjà, avec des fortifications dans ses environs immédiats[7].

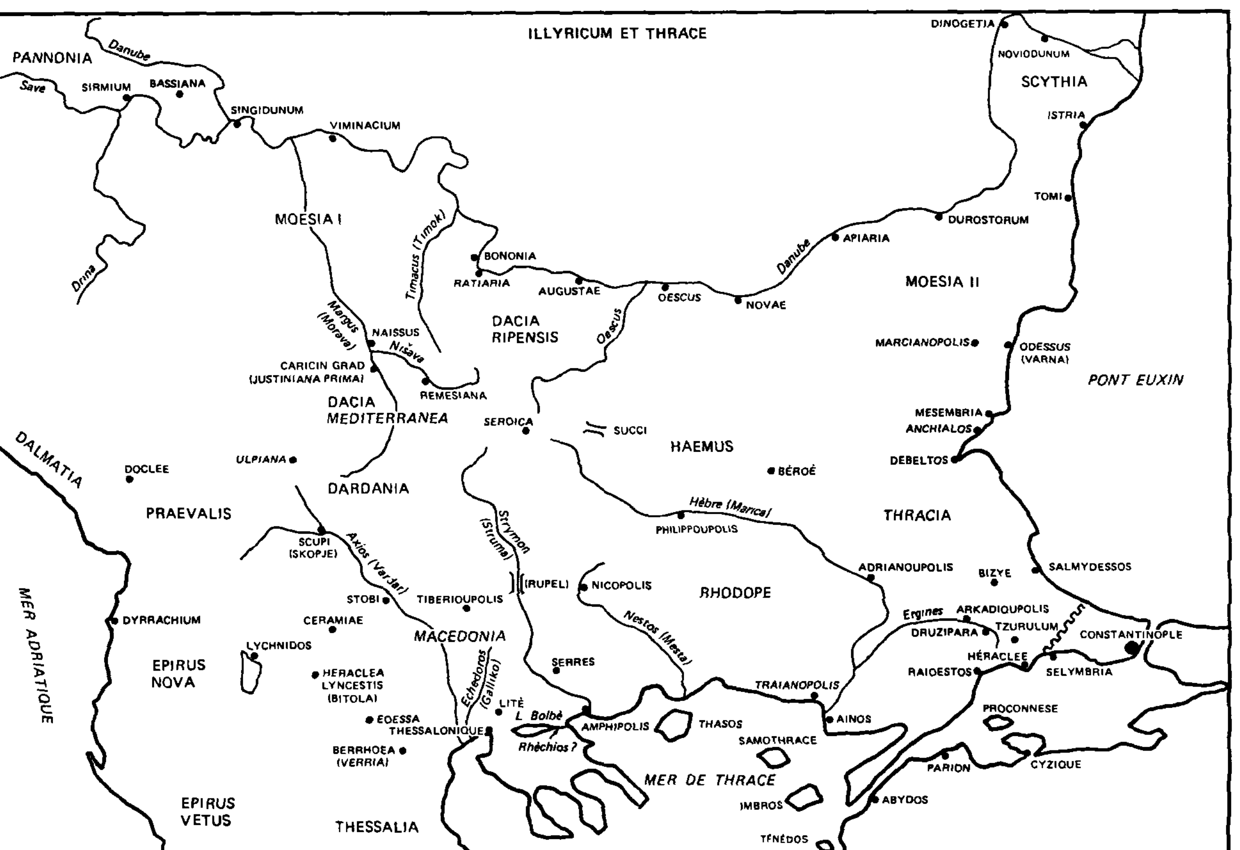
L'édification de la *Iustiniana Prima* n'avait pas uniquement une importance militaire, mais devait aussi témoigner des modifications de l'organisation du pouvoir de la préfecture d'Illyricum. Nous ignorons, cependant, quels changements administratifs, et de quelle envergure, ont été réalisés par l'inauguration de la ville nouvellement construite. La grande innovation, absolument certaine et très importante, était la fondation du nouvel archevêché, dont, comme on l'a déjà dit, la Novelle XI parlait en premier lieu. Indépendant une dizaine d'années, ensuite vicariat pontifical, l'archevêché de *Iustiniana Prima* a assumé la responsabilité de diocèses, dépendants jusqu'alors du métropolite de Thessalonique, ou plus précisément, selon le texte de la Novelle, des provinces suivantes de la préfecture d'Illyricum : *Dacia Mediterranea*, *Dacia Ripensis*, *Mysia Secunda* (*sic* !), *Dardania*, *Praevalitana*, *Macedonia Secunda*, ainsi que la « ... *pars secundae Pannoniae, quae in Bacensi est civitate* »[8].

Vizantijski izvori za istoriju naroda Jugoslavije I, Beograd 1955, 67 n. 162. Pour les deux autres villes v. Fontes Gr. Hist. Bulg. II 48 n. 2 (*Recidiva*) ; *Viz. izvori za ist. naroda Jugoslavije* I, 67 n. 166 (*Literata*, *Lederata*).

6. L'omission de *Singidunum* est d'autant plus frappante que cette ville était toujours d'une grande importance stratégique pour Byzance (cf. F. BARIŠIĆ, Vizantiski Singidunum, *ZRVI* 3, 1955, 13). Nombre d'autres villes, citées dans le *De aedif.* (PROCOPII *Opera omnia I-IV*, ed. J. HAURY, corr. G. WIRTH, Leipzig 1962-64) IV, 4, p. 119.14-124.16 font aussi défaut, mais leur omission n'est pas ainsi frappante, car on ne pouvait pas s'attendre à ce que Justinien citât toutes les villes du *limes*. D'autre part, il serait dangereux du point de vue méthodologique de faire des conjectures sur son choix.

7. Cf. PROCOPII *De aedif.* IV, 1, p. 104-26-106.4. — V. KONDIĆ-V. POPOVIĆ, *Caričin Grad - utvrđeno naselje u vizantijskom Iliriku*, Beograd 1977, 168 rattachent le début des grandes entreprises de construction dans les Balkans à la première décennie du règne de Justinien.

8. Nov. XI, edd. SCHOELL-KROLL, p. 94.8 (= Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 47). Par méprise, dans le texte est écrit *Mysia Secunda* au lieu de *Moesia superior, vel prima*. Cf. ZEILLER, *op. cit.* 388 ; B. GRANIĆ, Osnivanje arhiepiskopije u gradu Iustiniana Prima 535. godine posle Hrista, *Glasnik SND* 1 (1925) 127. Après dix ans d'autonomie, l'archevêché fut placé sous la juridiction du pape comme vicariat particulier, agrandi par l'incorporation de toute la Pannonie romaine (probablement sans *Sirmium*), mais cette fois sans la Macédoine II (Nov. CXXXI du 18 mars 545 ; edd. SCHOELL-KROLL, p. 655.21). Cf. ZEILLER, *op. cit.* 388 sq. ; GRANIĆ, *op. cit* 128 sq. ; BARIŠIĆ, *op. cit.* 7 ; V. POPOVIĆ,


ILLYRICUM ET THRACE
PANNONIA
Danube
Save
SIRMIUM
BASSIANA
SINGIDUNUM
VIMINACIUM
Drina
MOESIA I
Timacus (Timok)
BONONIA
RATIARIA
AUGUSTAE
OESCUS
NOVAE
Danube
APIARIA
DUROSTORUM
TOMI
ISTRIA
SCYTHIA
NOVIODUNUM
DINOGETIA
MOESIA II
MARCIANOPOLIS
ODESSUS (VARNA)
PONT EUXIN
Margus (Morava)
NAISSUS
Nišava
CARICIN GRAD (JUSTINIANA PRIMA)
REMESIANA
DACIA RIPENSIS
Oescus
DACIA MEDITERRANEA
SERDICA
SUCCI
HAEMUS
BÉROÉ
MESEMBRIA
ANCHIALOS
DEBELTOS
DALMATIA
DOCLEE
ULPIANA
DARDANIA
PRAEVALIS
Hèbre (Marica)
PHILIPPOUPOLIS
THRACIA
SCUPI (SKOPJE)
Axios (Vardar)
Strymon (Struma)
ADRIANOUPOLIS
BIZYE
SALMYDESSOS
MER ADRIATIQUE
(RUPEL)
NICOPOLIS
RHODOPE
STOBI
TIBERIOUPOLIS
DYRRACHIUM
CERAMIAE
Nestos (Mesta)
Ergines
ARKADIOUPOLIS
TZURULUM
DRUZIPARA
CONSTANTINOPLE
MACEDONIA
LYCHNIDOS
EPIRUS NOVA
HERACLEA LYNCESTIS (BITOLA)
SERRES
HÉRACLEE
RAIDESTOS
SELYMBRIA
Echedoros (Gallikos)
TRAIANOPOLIS
LITÈ
L. Bolbè
EDESSA
THESSALONIQUE
AMPHIPOLIS
THASOS
AINOS
PROCONNESE
Rhèchios?
SAMOTHRACE
BERRHOEA (VERRIA)
MER DE THRACE
PARION
CYZIQUE
EPIRUS VETUS
THESSALIA
IMBROS
ABYDOS
TÉNÉDOS

Comme on le voit, l'Illyricum Septentrional se retrouvait tout entier dans les limites du nouvel archevêché, à savoir : non seulement le territoire de l'ancien grand diocèse de Dacie, mais aussi une considérable partie de la Macédoine, d'une part, et une partie de *Sirmium*, d'autre part. C'étaient précisément les régions les plus sérieusement frappées par les incursions des barbares au v[e] siècle. L'existence de l'organisation ecclésiastique fut alors souvent mise en question et son intégrité de toute façon atteinte. Pour cette raison, l'apparition de *Iustiniana Prima* a marqué non seulement la réforme de l'administration ecclésiastique existante, mais aussi l'établissement de cette administration en de nombreuses régions. Les attributions de son chef ont été accordées en général au détriment de celles de l'archevêque de Thessalonique : il avait le droit exclusif de nommer les évêques, de rendre la justice et d'exercer le pouvoir archiépiscopal sur le clergé entier de l'archevêché[9]. On soulignait par là l'importance attribuée à l'organisation particulière des régions mentionnées ci-dessus, pour lesquelles était aussi prévue la réorganisation du siège des autorités séculières.

C'est que la Novelle XI, en expliquant la nécessité de créer l'archevêché de *Iustiniana Prima*, évoque comme raison principale le transfert du siège de la préfecture d'Illyricum de Thessalonique vers le Nord, en *Dacia Mediterranea*, nettement plus proche de la frontière danubienne déjà sous le contrôle réel de l'Empire[10]. On pourrait supposer que le transfert de la préfecture et la fondation de l'archevêché furent effectués en même temps, mais le cours des événements a pris, très probablement, une direction entièrement différente. Justinien lui-même, ne parle pas expressément dans la Novelle du transfert du siège de la préfecture comme d'une mesure déjà faite ou d'une opération en cours, comme il le fait lorsqu'il s'agit de l'archevêché, mais il annonce qu'il considère comme indispensable *(necessarium duximus)* et qu'il décide le transfert vers le Nord de l'autorité suprême de l'Illyricum *(ideo necessarium nobis visum est ipsam praefecturam ad superiores partes trahere)*[10a]. Cette nuance, entre le souhait et la réali-

Les témoins archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin, *Mélanges EFRA* 87/1 (1975) 447; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.* 13, 165. Ainsi, à partir de l'année 545, il existe dans l'Illyricum deux vicariats papaux, ce qui rappelle la situation avant le VI[e] siècle, lorsqu'il y avait deux métropolies principales : Serdica et Thessalonique. Cf. A. FLICHE-V. MARTIN, *Histoire de l'église depuis les origines jusqu'à nos jours*, IV, Paris 1939, 537 sq.; ČAPEK, *op. cit.*, 3 sq.

9. Nov. XI, ed. cit., p. 94.22-29 (= Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 48-49). ZEILLER, *op. cit.*, 389 sq., souligne que, bien que l'archevêque de Iust. Prima ait obtenu de plus grands privilèges que le métropolite de Thessalonique, il s'agit plutôt de la division de la juridiction ecclésiastique, que de la domination de la ville nouvellement bâtie sur l'ancienne mégalopolis de la Macédoine. Cf. POPOVIĆ, *Témoins archéol.*, 447.

10. Nov. XI, ed. cit., p. 94.13-22 (= Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 48). Sur les motifs ecclésiastico-politiques possibles de Justinien v. GRANIĆ, *op. cit.*, 126.

10a. Nov. XI, ed. cit., p. 94.15, 19-20 (= Fontes GHB II, 48).

sation, très subtile au premier abord, peu paraître peu significative, mais pour l'historien, lecteur des sources postérieures, elle traduit la reconnaissance d'une réalité capitale.

Ainsi, il est significatif que, presque deux ans après la publication de la Novelle XI, en hiver 536/37, le roi des Goths Vitigès ait qualifié le préfet Dominique, dans une lettre adressée à celui-ci, de *praefectus thessalonicensis*[11]. Quelques années plus tard, au mois de décembre 541, a été publiée la Novelle CLIII, adressée « à l'illustre éparque (préfet) de l'Illyricum » Ilias ; la teneur et le style révèlent, assez clairement, que Thessalonique était la résidence du destinataire[12]. Le rapport de Procope concernant la *Iustiniana Prima*, rédigé succinctement dans le *De aedificiis*, est également significatif : « C'était tout simplement une ville grande et peuplée et de tout point de vue digne d'être la métropole de toute la région (*sc.* des Dardaniens de l'Europe) ; en effet elle est arrivée à une si grande importance. En outre, elle a été choisie pour être le siège archiépiscopal de l'Illyricum (τῶν 'Ἰλλυριῶν), puisque les autres villes restaient en arrière d'elle, comme première ville par sa grandeur »[13]. Les expressions « métropole de la région des Dardaniens de l'Europe » et « archevêché des Illyriens » impliquent l'Illyricum Septentrional entier, mais non toute la préfecture d'Illyricum. Par conséquent, elles ne parlent pas du transfert du siège du préfet de Thessalonique à la ville nouvellement construite[14]. Il est frappant, en outre, que, lors de l'énumération des places fortes de l'Illyricum Septentrional autour de leurs centres de groupement ou dans les provinces anciennes, il manque le nom de *Iustiniana Prima*, mentionnée uniquement à titre honorifique au début de l'exposé, ce qui n'aurait certainement pas eu lieu si la ville était devenue le centre de l'administration séculière avec un caractère par excellence militaire[15].

De ce que l'on vient d'exposer, il résulte un doute sérieux sur la réalisation du projet de Justinien de transférer le siège de la préfecture d'Illyricum, projet sur lequel, à l'exception du souhait exprimé par son auteur,

11. *Cassiodori Variae*, éd. Th. MOMMSEN, MGH AA XII, Berolini 1894, X, 35. Cf. E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1959, 434 ; P. LEMERLE, Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIIIe siècle, *Rev. Hist.*, 211 (1954), 268.

12. Edd. SCHOELL-KROLL, pp. 728.13-729.16 (= Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 78-80). Cf. LEMERLE, *op. cit.*, 268.

13. *De aedif.* IV, 1, p. 105.18-23 (= Fontes GHB II, 156).

14. Pour la manière de s'exprimer de Procope cf. LEMERLE, *op. cit.*, 268 n. 4 ; *Vizantijski izvori za istoriju naroda Jugoslavije* I, 55 n. 118 ; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 165.

15. Dj. STRIČEVIĆ, Uvod u ispitivanje unutrašnjosti romejskog limesa u Iliriku, *Limes u Jugoslaviji* I, Beograd 1961, 183, explique par la seule lacune du texte cette circonstance (!). Bien entendu, la *Iustiniana Prima*, en tant que ville archiépiscopale, devait être aussi très fortifiée. Cf. KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 148-154.

nous ne disposons d'aucune donnée précise fondée sur les sources[16]. Selon toute vraisemblance, la *Iustiniana Prima* n'est jamais devenue la résidence du préfet. Cette constatation paraît renforcée par l'identification de la nouvelle ville de Justinien avec le site actuel de *Caričin Grad.* Sur ce site on ne peut pas reconnaître un groupe de vastes bâtiments qui représenterait la résidence du préfet, avec les locaux de nombreux services administratifs[17]. Cette constatation ne diminue pas l'importance que l'établissement du nouvel archevêché avait pour les régions centrales de la Péninsule Balkanique, mais il devient plus clair que des changements importants dans l'organisation administrative de l'Illyricum ne s'étaient pas produits à l'époque de Justinien. Qui plus est, cette préfecture semble être en général restée à l'écart des efforts bien connus de Justinien pour réformer l'administration provinciale, efforts que l'on observe dans les différentes parties de l'Empire[18].

16. On a depuis longtemps déjà émis l'opinion que le transfert de la préfecture de Thessalonique avait été soit de courte durée soit, même, non réalisé. Cf. par ex. LEMERLE, *op. cit.*, 267 sq. ; aussi E. STEIN, *Untersuchungen zur spätrömischen Verwaltungsgeschichte*, II : Zur Geschichte von Illyricum im V-VII Jh., *Rheinisches Museum*, 74 (1925), 359 sq. ; IDEM, *Bas-Empire* II, 396, et ensuite POPOVIĆ, *Témoins archéol.*, 447 ; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 165, 167. Les conceptions différentes sont beaucoup plus nombreuses, exprimées déjà par Ch. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle*, Paris 1901, 128 ; BURY, *op. cit.*, 363 sq., et ensuite par plusieurs auteurs.

17. Cette identification a été beaucoup contestée et défendue, de sorte que je ne puis que renvoyer aux articles qui résument les points de vue exprimés jusqu'ici : F. BARIŠIĆ, Dosadašnji pokušaji ubikacije grada Iustiniana Prima, *Zbornik Fil. fakulteta u Beogradu* 7/1 (1963), 127-142 (aperçu des sources écrites : pp. 131-133) ; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 163 sq. (aperçu de la littérature : 167-68). Certains auteurs ont manifesté quelques réserves au sujet de la solution *Caričin Grad.* Cf. B. RUBIN, *Das Zeitalter Justinians*, I, Berlin 1960, 80, 82 ; STRIČEVIĆ, *op. cit.*, 183 (pour les contre-arguments voir KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 17, 30). — D. CLAUDE, *Die byzantinische Stadt im 6. Jh.*, München 1969, 179, 203, 243, voit dans le faubourg de *Car. Grad* le lieu de naissance de Justinien et dans l'acropole — la forteresse voisine de *Bederiana*, ce qui voudrait dire que ces deux localités auraient constitué *Iustiniana Prima ;* il développe ainsi un point de vue ancien, selon lequel l'acropole de *Caričin Grad* serait l'ancienne *Bederiana.* Cf. KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 168 n. 69.

17a. Les résultats des fouilles archéologiques effectuées jusqu'à présent montrent que l'acropole de *Car. Grad* était en premier lieu, et probablement aussi exclusivement, le siège du pouvoir spirituel. Cf. STRIČEVIĆ, *op. cit.*, 181 ; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 19-40, 166, 168 sq. Pour l'existence de services *(scrinia)* de la préfecture d'Illyricum à Thessalonique dans les années quatre-vingt du VIe siècle, cf. *Miracula S. Demetrii*, I, 12, Migne PG 116, col. 1276, No 97 (= P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius, I. Le texte*, Paris 1979, 126.2-3) ; I, 13, Migne PG 116, col. 1292-93, No 117 (= P. LEMERLE, *op. cit.*, 137.21).

18. Les principes généraux de ces réformes se trouvent dans les Nov. VIII (15 avril 535), Nov. XVII (16 avril 535). — BURY, *op. cit.*, 339 sq., avait déjà établi que Justinien, bien qu'il n'eût pas visé à la réorganisation totale de l'administration provinciale, faisait des interventions importantes dans son organisation. Cependant, pour la préfecture

Les cadres essentiels de la division administrative de l'Illyricum au cours de la première moitié du règne de Justinien (jusqu'à 550 environ) ressortent de trois sources, dont les données coïncident en dernière analyse : le *Synekdèmos* de Hiéroklès, la Novelle XI de Justinien, le *De aedificiis* de Procope[19]. D'une comparaison de leurs renseignements, il résulte que la préfecture d'Illyricum était constituée à cette époque par les provinces *Moesia I* (avec son centre à *Viminacium*), *Dacia Ripensis (Ratiaria)*, *Dacia Mediterranea (Serdica)*, *Dardania (Scupi)*, *Praevalitana (Doclea)*, *Macaedonia I (Thessalonica)* et *Macaedonia II (Stobi)*, *Thessalia (Larissa)*, *Epirus Nova (Dyrrachium)* et *Epirus Vetus (Nikopolis)*, *Hellas* resp. *Achaia (Corinthos)*, *Creta (Gortina)*[20]. Comme on le voit, il s'agit des mêmes provinces qui constituaient déjà la préfecture d'Illyricum lors de sa création, à l'exception de l'ancienne Macédoine divisée entre-temps en deux provinces homonymes[20a]. Les grands succès remportés par les armées byzantines sous Justinien n'ont eu que peu de répercussions sur le changement de cette structure. De tous les pays, périodiquement conquis dans le voisinage de l'Illyricum, seule la partie syrmienne de l'ancienne *Pannonia II* a été introduite dans la composition de la préfecture, tandis que la *Dalmatia* et la *Pannonia Savia* semblaient jouir d'un statut particulier[21].

D'après les sources citées, il est évident que dans la préfecture d'Illyricum à l'époque de Justinien, il n'y a plus de diocèses. Durant la dernière période de l'Empire romain, ces unités administratives se trouvaient au-dessus des provinces sur l'échelle hiérarchique de l'organisation de l'Etat. Leur

d'Illyricum on manque des données correspondantes. Sur la valeur des demi-mesures de Justinien v. DIEHL, *Justinien*, 291 sq.

19. L'ouvrage géographique de Hiéroclès a été rédigé en 527/28, mais sa terminologie toponomastique montre qu'il se fondait en partie sur les sources du milieu du ve siècle. Cf. Fontes Gr. Hist. Bulg. II, 87 ; POPOVIĆ, *Témoins archéol.*, 445 sq. ; IDEM, La descente des Koutrigours, des Slaves et des Avares vers la Mer Egée : le témoignage de l'archéologie, *Acad. des inscr. et belles lettres*, juillet-oct. 1978, 599 n. 4. Néanmoins, LEMERLE, *Invasions et migrations*, 267, considère que la division administrative en provinces chez Hiéroclès correspond à la situation au début du règne de Justinien. — La Novelle XI n'énumère que les provinces de l'Illyricum Septentrional, mais elle coïncide avec la partie correspondante de l'écrit de Hiéroclès. — L'exposition de Procope dans le *De aedificiis* IV, 4, 5/1, 5/10-11 indique la même division administrative que les deux textes précédents.

20. Cf. LEMERLE, *op. cit.*, 267 ; POPOVIĆ, *Témoins archéol.*, 446 n. 1.

20a. Il se peut que la Macédoine II ait été abolie entre 535 et 545 déjà. Cf. PAPAZOGLOU, *op. cit.*, *passim* ; L. BRÉHIER, *Les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris 1970², 94 sq.

21. Pour la Pannonie II v. ci-dessus, n. 19. Sur le statut spécial des provinces conquises sur les Ostrogoths (vers 538), à l'ouest de la Drina et de Srem, cf. STEIN, *Bas-Empire* II, 801 sq. ; J. FERLUGA, *L'Amministrazione Bizantina in Dalmazia*, Venezia 1978, 72 ; tandis que l'incorporation de ces pays dans la préfecture d'Illyricum est défendue sans arguments par F. ŠIŠIĆ, *Povijest Hrvata u vrijeme narodnih vladara*, Zagreb 1925, 172 sq. ; ČAPEK, *op. cit.*, 11.

disparition, cependant, est le résultat du développement antérieur, pré-justinien, de l'administration provinciale. Déjà le *Synekdèmos* de Hiéroklès, œuvre rédigée au commencement même du règne de Justinien et fondée en partie sur les données fournies par des sources antérieures, ne comprend aucune mention de diocèse, bien qu'il énumère en détail les provinces, non seulement dans la préfecture d'Illyricum, mais aussi en dehors de son territoire. Ce fait coïncide avec nos connaissances actuelles sur le déclin de l'importance des diocèses et sur leur disparition progressive au cours du V[e] siècle dans les différentes parties de l'Empire, en premier lieu dans la préfecture Orientale[22]. Pour cette raison aussi la phrase « un homme, digne de mention, qui avait servi dans le célèbre *scrinium* nommé dace des préfets illustres de l'Illyricum », vers l'année 584, ne représente qu'une survivance terminologique et honorifique de l'époque antérieure, qui n'implique pas l'existence du diocèse oiganisé de Dacie vers la fin du VI[e] siècle[23].

Les mesures prises par le gouvernement de Justinien dans les années trente du VI[e] siècle n'ont apporté aucune consolidation réelle et plus durable des conditions dans l'Illyricum Septentrional. Le cours des événements a très vite montré qu'un véritable obstacle à la poussée des barbares n'avait pas été créé, ce qui aurait dû être la condition préalable et fondamentale pour le rétablissement de ces provinces exposées de l'Empire. Vers la fin des années trente (à partir de l'année 536) la Mésie Supérieure a été, à plusieurs reprises, victime des dernières aggressions des tribus germaniques[24], tandis que dans les années quarante et au commencement

22. Cf. JONES, *op. cit.*, I, 280, 374. L'abolition de la fonction des vicaires diocésains, qui était certainement l'étape finale de ce processus, a été aussi étudiée par DIEHL, *Justinien*, 281 et BURY, *op. cit.*, II, 339 sq., qui a mis en relief également le cas spécial du diocèse de Dacie, subordonné directement — sans son propre vicaire — au préfet de l'Illyricum. Cf. BURY, *op. cit.*, I, 27 n. 2.

23. *Miracula S. Demetrii,* I, 12, ed. Migne, PG 116, col. 1276, n° 97 (= LEMERLE, *Miracles*, I, 126.2-3). Notre traduction se distingue par quelques détails des traductions existantes. Cf. *Vizantijski izvori*, I, 175; Fontes Gr. Hist. Bulg. VI, Sofia 1960, 110; LEMERLE, *op. cit.*, 122. Il n'est pas question ici de préfet ou de commandant du *scrinium* dace, mais d'un de ses fonctionnaires. Le fonctionnaire ici mentionné doit être, de toute façon, mis en rapport avec le fait qu'aux temps antérieurs, à côté du préfet pour chaque diocèse il y avait un département spécial - *scrinium.* Cf. JONES, *op. cit.*, I, 449 sq. Bien que, vers la fin du VI[e] siècle il n'y eût plus de diocèses, ces dignitaires s'étaient maintenus, ce qui n'était pas un phénomène insolite vu le caractère de l'administration byzantine. Quoi qu'il en soit, les différents *scrinia* de la préfecture d'Illyricum existaient encore vers la fin du VI[e] siècle. V. ci-dessus, n. 17a. Une évolution similaire à celle du diocèse, bien qu'un peu plus lente, a été suivie par la préfecture d'Illyricum, dont les préfets sont mentionnés au cours des VII[e] et VIII[e] siècles encore, « ... mais ce n'est plus alors qu'une survivance » (LEMERLE, *Philippes*, 83).

24. PROCOPII *BG* III, 33-34, ed. cit., p. 443.10-453.3. Cf. STEIN, *Bas-Empire*, II, 528 ; BARIŠIĆ, *Singidunum*, 5 ; M. MIRKOVIĆ, Sirmium - its History from the I Century A.D. to 582 A.D., *Sirmium* 1, Beograd 1971, 51 sq.

des années cinquante, a eu lieu une série de campagnes de pillage des bandes bulgares et slaves, dont le centre de gravité se déplace progressivement de la Thrace vers l'Illyricum[25]. Après plusieurs années de graves dévastations[26], ce pays tourmenté connut une certaine période de paix dans les années cinquante. Néanmoins, durant toute la période mentionnée, le pouvoir byzantin n'a pas été sérieusement ébranlé dans l'Illyricum Septentrional. Les villes, sans doute celles de moindre importance, tombaient rarement et toujours temporairement aux mains des barbares. Bien que le *limes* danubien n'ait pas réussi, pendant le règne de Justinien, à arrêter les grandes invasions, il reste qu'à cette époque-là on faisait des efforts particuliers en vue de défendre l'Illyricum Septentrional, ainsi, d'ailleurs, que les autres régions menacées de la Péninsule Balkanique. Le caractère défensif de ces efforts a conditionné les travaux de fortification de grande envergure et de longue durée, commencés après les incursions bulgaro-slaves des années 538-540; l'étape principale de cette grande entreprise était terminée au plus tard en 554[27]. L'accent avait été mis sur l'édification de l'arrière-pays fortifié du *limes*, avec les villes importantes qui servaient d'ossature et, en même temps, de points d'appui[28]. Sur ce point les données du *De aedificiis* de Procope sont très éloquentes[29].

Parlant des villes et des fortifications réparées, reconstruites et nouvellement bâties, Procope prête, avant tout, attention à 11 villes importantes

25. Le déplacement du centre de gravité des invasions slaves de la Thrace vers l'Illyricum dans les années quarante du VIe siècle est particulièrement mis en relief par J.W. BARKER, *Justinian and the Later Roman Empire*, Madison 1966, 196. Sur le fait qu'au cours de ces incursions, les Slaves se présentent pour la première fois comme un facteur indépendant d'une importance exceptionnelle, bien que les Bulgares aient représenté jusqu'en 558 le noyau principal des agresseurs, v. B. GRAFENAUER, Nekaj vprašanj iz dobe naseljavanja Južnih Slovanov, *Zgodovinski časopis*, 4 (1950), 82 sq.

26. PROCOPII, *Hist. arcana*, 18, p. 114.15-115.2; 23, p. 141.19-142.1. V. aussi *ib.*, 11, p. 76.20-77.2; 21, p. 132.24-133.19; IORDANIS, *Romana*, 388, MGH SS V, 1, p. 52; IORDANIS, *Getica*, 119, MGH SS V, 1, p. 89.

27. Cf. BURY, *op. cit.*, II, 296 sq.; K.M. SETTON, The Bulgars in the Balkans and the Occupation of Corinth in the VII Century, *Speculum*, 25 (1950), 507; BARIŠIĆ, *op. cit.*, 6; Dj. STRIČEVIĆ, Ranovizantiska crkva kod Kuršumlije, *ZRVI*, 2 (1953), 193; KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 168 n. 71.

28. Cf. STRIČEVIĆ, *Romejski limes*, 177-79, qui a fait remarquer qu'aucun autre *limes* intérieur n'avait été construit, mais que l'on fortifiait les points-clés stratégiques sur tout le territoire dans l'arrière-pays de la frontière danubienne. Il va sans dire, et Procope le dit nettement (*De aedif.* IV, 1, p. 106.21-107.2; cf. aussi cap. 5-7), que le *limes* danubien lui-même reçut ultérieurement des annexes, mais il est évident que la fortification de l'intérieur du pays représentait l'entreprise principale (*De aedif.* IV, cap. 4-5, cap. 8-11). V. aussi DIEHL, *Justinien*, 235 sq.

29. Les chiffres qui seront présentés ici se rapportent exclusivement aux villes et aux fortifications connues nommément. Ils sont un peu plus élevés que les chiffres qu'avait proposé en son temps BURY, *op. cit.*, II, 308 sq. : environ 600 points en tout.

de l'Illyricum, sans tenir compte de leur emplacement[30]. Il commence ensuite à énumérer les places fortes par districts, soit des provinces entières ou des régions plus petites : Macédoine - 46 (nouvelles et restaurées)[31], Thessalie - 7 (restaurées)[32], Dardanie - 69 (8 nouvelles et 61 restaurées)[33], la région de *Serdica* - 9[34], la région de *Kavec* - 17 (1 nouvelle et 16 restaurées)[35], la région autour d'une ville dont le nom a été omis - 28 (5 nouvelles et 23 restaurées)[36], la région de la ville de *Germena* - 7 (1 nouvelle et 6 restaurées)[37], la région de la ville de *Pauta* - 5[38], la région de *Skassetana (Kasseta)* - 5[39], les environs de *Naissus* - 39 (32 nouvelles et 7 restaurées)[40], la région de *Remesiana* - 30[41], les environs de la ville *Ad Aquas* - 38 (1 nouvelle et 37 restaurées)[42]. En tout : 311 places fortes. A ces chiffres il faudrait ajouter 95 forteresses (45 nouvelles et 50 restaurées) dans les provinces de l'Epire Ancienne et de la Nouvelle Epire[43], ainsi que 54 villes et forteresses sur le *limes* danubien lui-même[44]. Ainsi la liste complète des points de fortification importants dans la préfecture d'Illyricum atteint le chiffre de 460[45]. Plus de 300 de ces points étaient situés dans les régions de l'Illyricum Septentrional et de la partie correspondante du *limes*[46]. En même temps, pour la Thrace entière, c'est-à-dire la partie orientale de la Péninsule Balkanique comprise dans la préfecture d'Orient, on a enregistré l'existence de 144 places fortes à l'intérieur[47], ainsi que de 76 forteresses

30. *De aedif.* IV, 1, ed. cit., p. 104.26-106.21.
31. *Ib.*, p. 118.36-119.30.
32. *Ib.*, p. 119.31-39.
33. *Ib.*, p. 119.40-120.54.
34. *Ib.*, p. 121.1-10.
35. *Ib.*, p. 121.11-29.
36. *Ib.*, p. 121.30-122.5.
37. *Ib.*, p. 122.6-14.
38. *Ib.*, p. 122.15-20.
39. *Ib.*, p. 122.21-26.
40. *Ib.*, p. 122.27-123.12.
41. *Ib.*, p. 123.13-43.
42. *Ib.*, p. 123.44-124.31.
43. *Ib.*, p. 116.23-118.35.
44. *Ib.*, IV, 5, p. 125.27-131.7.
45. L'absence des données correspondantes pour les régions de la Grèce centrale et méridionale témoigne probablement qu'elles n'étaient pas du tout incluses dans le système défensif décrit.
46. 301 points peuvent indubitablement être rattachés à l'Illyricum septentrional, auxquels il faut probablement ajouter encore quelques autres à la localisation incertaine.
47. *De aedif.*, IV, 8-11, p. 134.8-149.23.

sur le *limes* du cours inférieur du Danube[48], soit en tout 219 points importants (sans la longue muraille devant Constantinople).

De tout ceci, il résulte avec certitude que l'Illyricum Septentrional occupait une place centrale dans la conception justinienne de la défense des Balkans[49]. A la différence des temps précédents, la défense en profondeur devenait à présent plus importante que la simple protection des frontières. Il a fallu protéger, en premier lieu, ces régions qui formaient l'arrière-pays de la frontière danubienne et fermaient l'accès aux provinces situées au bord de la Méditerranée. C'est pourquoi le nombre de forteresses augmentait en direction du Nord et diminuait vers le Sud[50]. Il est intéressant, cependant, de noter que même dans les régions au réseau de fortifications le plus dense, le pourcentage des points nouvellement construits n'était en général pas très élevé[51]. Comme on l'a démontré par l'énumération ci-dessus, le nombre des fortifications restaurées était presque partout beaucoup plus grand. Prise dans son ensemble, la grande activité constructrice de Justinien dans l'Illyricum était orientée vers la restauration de tout ce qui était voué à l'abandon, plutôt que vers la création de nouvelles forteresses.

La fortification des Balkans était incontestablement une grande entreprise. Cependant, comme on l'a déjà vu dans le cas de la *Iustiniana Prima*, cette entreprise n'était pas accompagnée de ces traits qui avaient rendu les structures administratives dans leur ensemble plus résistantes aux dangers de cette période troublée. L'organisation administrative de l'Illyricum, telle qu'elle était connue au début du règne de Justinien, n'a, semble-t-il, pas été sérieusement réformée par le pouvoir central, de même que le système défensif a été plus souvent restauré qu'édifié sur de nouvelles bases. Au commencement du VII[e] siècle, d'après les *Miracula Sancti Demetrii*, l'organisation provinciale (ἐπαρχίαι) était au fond la même qu'un siècle auparavant : les deux Pannonies (sic), les deux Dacies, la

48. *De aedif.*, IV, 7, p. 131.8-133.19; IV, 11, p. 147.52-148.49. — DIEHL, *Justinien*, 239; L. WALDMÜLLER, *Die ersten Begegnungen der Slawen mit dem Christentum und den christlichen Völkern vom VI. bis VIII. Jh.*, Amsterdam 1976, 65, citent l'existence de 80 forteresses sur tout le *limes* danubien, en omettant environ 50 fortifications sur la partie thrace du *limes*.

49. Cf. aussi KONDIĆ-POPOVIĆ, *op. cit.*, 11 sq. Sur la frontière même, il y avait en Thrace plus de points fortifiés qu'en Illyricum (75:54), ce qui est compréhensible, vu que dans la première moitié du VI[e] siècle la frontière thrace était plus exposée aux attaques des barbares que celle d'Illyricum.

50. Cf. aussi STRIČEVIĆ, *Romejski limes*, 179.

51. STRIČEVIĆ, *op. cit.*, 179, était d'avis que sur le *limes* il y avait plus de fortifications restaurées qu'il n'y avait à l'intérieur du pays de fortifications nouvelles. Les données citées ici n'offrent pas de support à une telle conclusion. Sur la manière de restaurer les forteresses sur le *limes* v. V. KONDIĆ-Lj. ZOTOVIĆ, Rimska i ranovizantijska utvrdjenja na Djerdapu, *Arheološko blago Djerdapa*, Beograd 1978, 64.

Dardanie, la Mésie, la Prévalitaine, la Rhodope (sic)[52]. Abstraction faite de la mention erronée de deux Pannonies et de Rhodope, il reste la structure complète de l'ancien diocèse de Dacie, telle qu'elle était connue aux temps pré-justiniens. Cela ne veut pas dire que cette structure ait également fonctionné sans modifications au cours de tout le VIe siècle. Comme on l'a déjà observé dans le présent travail, les diocèses représentaient à cette époque une fiction et la préfecture d'Illyricum l'est devenue aussi au siècle suivant. C'était le résultat de la crise d'un système sur son déclin, crise qui, semble-t-il, n'épargnait même pas le système traditionnel des provinces de l'Illyricum.

L'étude des organes de l'administration provinciale dans l'Illyricum n'est pas toujours sûre à cause du manque de données concrètes provenant des sources, mais il est possible de remarquer certains phénomènes intéressants. Avant tout, l'accroissement permanent de l'importance du rôle de l'évêque dans la vie provinciale n'a pu manquer de se produire dans l'Illyricum. Au commencement même du VIe siècle (505), par un décret de l'empereur Anastase il fut fixé que le soin de l'acquisition et de la distribution des grains devait passer sous la responsabilité de l'évêque, aidé par un corps formé de propriétaires terriens locaux et de quelques fonctionnaires[53]. Ainsi fut créée, d'une certaine façon, la concurrence aux curies municipales, dont les compétences étaient déjà menacées par les tendances des autorités provinciales à augmenter leur influence dans les villes, ainsi que par le droit de l'évêque de rendre la justice en qualité de pasteur de la communauté locale et de protecteur spirituel *(audientia episcopalis)*[54].

52. *Miracula* II, 5, Migne PG 116, col. 1361, n° 195 (= LEMERLE, *Miracles I*, 227.18-228.1). Le commentaire : F. BARIŠIĆ, *Čuda Dimitrija Solunskog kao istoriski izvori*, Beograd 1953, 126-136; P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius, II. Commentaire*, Paris 1981, 138-140. Les inexactitudes qui apparaissent dans le texte (inclusion des deux Pannonies, depuis longtemps déjà perdues pour Byzance, et de Rhodopes dans l'Illyricum) peuvent être expliquées par les erreurs de l'auteur qui décrit une situation, qui en son temps n'existait plus. Cf. V. BEŠEVLIEV, Randbemerkungen über die « Miracula Sancti Demetrii », *Byzantina*, 2 (1970), 287 sq.

53. Cod. Iust. 1, 4, 17, ed. P. KRÜGER, Berolini 1906, p. 62. Cf. A.H.M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford 1940, 209. D'après CLAUDE, *op. cit.*, 107 sq., cette mesure a déjà mené à la disparition des curies municipales de type romain; opinion réfutée avec raison par E.K. CHRYSOS, Die angebliche Abschaffung der städtischen Kurien durch Kaiser Anastasios, *Byzantina*, 3 (1971), 95-102, en se référant à STEIN, *Bas-Empire*, II, 211 et à C. CAPIZZI, *L'Imperatore Anastasio*, I, Roma 1969, 148, qui ont considéré cette mesure comme l'abolition des compétences des curies sur les impôts.

54. Les curies municipales ont conservé une partie considérable de leurs fonctions jusqu'au VIe siècle. Le *Codex Theodosianus* et la législation de Justinien renferment à peu près 200 lois concernant ces corps. Cf. G.I. BRATIANU, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, Paris-Bucarest 1936, 36; CLAUDE, *op. cit.*, 107. Sur le recul des curies, mais aussi sur l'importance qu'elles avaient au Ve siècle, v. JONES,

Ce transfert des compétences a été considérablement intensifié par trois novelles de Justinien. Par la première de celles-ci — Nov. VIII de l'année 535 — il a été défendu aux gouverneurs des provinces de nommer leurs représentants dans les villes[55]. Par la seconde — Nov. LXV de l'année 538 — il a été confirmé, que dans le territoire de la Mésie, le corps fonctionnant sous la direction de l'évêque pourrait devenir dans la pratique, si les circonstances l'exigeaient, organe de l'administration municipale[56]. Il est difficile de croire que cette disposition était spécifique d'une seule province. Finalement, la Nov. CXXVIII de l'année 545 organisait les choses sur une vaste base : les évêques ont obtenu le droit général de contrôler et, en cas de besoin, d'assumer les fonctions fiscales et quelques autres fonctions des curies municipales, le plus souvent avec l'aide de cinq citoyens éminents[57]. Comme presque chaque ville avait son propre évêque, dont la juridiction s'étendait seulement à titre exceptionnel sur deux ou trois villes, cette politique visait officiellement à reconnaître la prépondérance de la responsabilité épiscopale dans la vie entière des villes provinciales, en premier lieu dans les régions où la situation était irrégulière[58]. Les évêques devinrent ainsi, aidés par les circonstances, responsables même de la défense des villes et de leurs environs[59]. Il est impossible de découvrir comment les mauvaises relations entre Justinien et les évêques de l'Illyricum Septentrional, manifestées surtout au concile œcuménique de l'année 553, s'étaient répercutées sur cette situation. Bien qu'à la veille

op. cit., 148, 192-210; IDEM, *The Later Roman Empire*, II, 757 sq.; F. DÖLGER, Die frühbyzantinische und byzantinisch beeinflusste Stadt, *Atti del 3° Congr. Int. di St. sull'Alto Medioevo*, Spoleto 1959, 78 sq. (= *Παρασπορά*, Ettal 1961, 120 sq.); VELKOV, *op. cit.*, 64; CHRYSOS, *op. cit.*, 102.

55. Nov. VIII, 4, edd. SCHOELL-KROLL, p. 68.31-36. Sur cette novelle v. CLAUDE, *op. cit.*, 146 sq.

56. Nov. LXV, 1, ed. cit., p. 339.20-32. Cf. VELKOV, *op. cit.*, 70. Justinien, d'autre part, essayait de faire revivre les curies, mais en premier lieu, en tant qu'organes du fisc. Cf. CLAUDE, *op. cit.*, 110 sq., 113 sq.

57. Nov. CXXVIII, c. 4, ed. cit., p. 638.11-14; c. 16, p. 642.14, 25; c. 17, p. 642-643; c. 23, p. 654; c. 24, p. 655-56. Cf. Cod. Iust I, 4, 21, 31, ed. cit., p. 63, 69. Sur le développement de l'autorité de l'évêque à l'époque de Justinien, v. aussi BURY, *op. cit.*, II, 361 sq.; DÖLGER, *op. cit.*, 88 sq. (= Παρασπορά, 128 sq.) avec un aperçu de bibliographie.

58. Cf. CLAUDE, *op. cit.*, 154.

59. Cf. Dj. MANO-ZISI, Pogled na pitanja urbanizacije i urbanizma u Ilirikumu, *Zbornik rad. Narodnog muzeja u Beogradu*, 4 (1964), 108 sq.; WALDMÜLLER, *op. cit.*, 143; V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Našestviya i etničeski promeni na Balkanite*, Sofia 1966, 79 sq. *(Serdica)*.

de la convocation du concile il y eût quelques desordres de caractère local, il semblerait que de grands bouleversements n'aient pas eu lieu[60].

Le raffermissement de l'autorité épiscopale sur le plan temporel signifie que les nouveaux centres du pouvoir rassemblent autour d'eux, d'une façon quasi-formelle, des régions qui commencent parfois à assumer le rôle des unités administratives-territoriales ayant existé jusqu'alors. Une telle évolution, semble-t-il, peut être observée précisément dans l'Illyricum Septentrional. Selon les données de la Novelle XI déjà, et ensuite, dans une plus grande mesure encore, selon celles du *De aedificiis* de Procope, des régions gravitent autour de certaines villes épiscopales et leurs forteresses représentent, avec ces villes, une zone entière de défense (*Ad Aquas*, *Naissus*, *Remesiana*, etc.)[61]. Parallèlement à ces régions, on cite aussi les provinces « classiques », mais leurs territoires ne coïncident pas — chez Procope ce sont d'un côté la Macédoine, la Thessalie, la Dardanie, et de l'autre les régions autour de *Serdica*, *Naissus*, *Remesiana*, *Germena*, *Pauta*, *Ad Aquas*, etc. En outre, les régions citées se trouvent, à la différence des provinces, aux points les plus exposés aux attaques des barbares. On a l'impression que, grâce au nouveau rôle de l'évêque, et à leur propre fonction de refuges dans un pays peu sûr, les villes commencent à remplacer, avec leurs territoires, l'administration provinciale, qui ne correspond plus aux exigences de l'époque[62]. Il ne faut, cependant, pas y voir un symbole des innovations introduites selon un projet concret, mais, plutôt, un symptôme de la crise profonde du système administratif qui ne sera dépassée par de nouvelles solutions qu'à l'époque de l'empereur Héraclius (610-641) et de ses successeurs, à travers des réformes essentielles de l'État et de la société.

Ljubomir Maksimović

60. Cf. Zeiller, *op. cit.*, 401, 584 sq., 592 sq.; Diehl, *op. cit.*, 357, 361; Bury, *op. cit.*, II, 388; Granić, *op. cit.*, 130 sq. Il est évident que Justinien avait aussi établi sa suprématie absolue sur l'Église en Illyricum, malgré certaines difficultés; on trouverait plus de détails chez : A. Knecht, *Die Religionspolitik Kaiser Justinians*, I, Würzburg 1896, *passim*; Diehl, *op. cit.*, 351 sq.; H. Gelzer, Das Verhältnis von Kirche und Staat in Byzanz, *Ausgewählte kleine Schriften*, Leipzig 1907, 70 sq.; M. Anastos, Justinian's Despotic Control over the Church..., *ZRVI* 8/2 (1964), 1-11.

61. En premier lieu *De aedif.*, IV, 1, p. 105-107. Sur certaines différences dans la genèse de cette sorte d'unités administratives, v. S. Dušanić, Aspects of Roman Mining in Noricum, Pannonia, Dalmatia and Moesia Superior, *Aufstieg u. Niedergang der röm. Welt*, éd. H. Temporini-W. Haase, II/6, Berlin-New York 1977, 74.

62. Sur le rôle des villes, Velkov, *op. cit.*, 63 sq., 68 sq. (d'après lui aussi Stričević, *Romejski limes*, 180 sq.), mais avec des preuves concernant les questions sociales et de droit civil, et non les questions administratives.

THE BAPTISM OF PRINCESS OLGA OF KIEV : THE PROBLEM OF THE SOURCES

The time and place of the baptism of Princess Olga, regent of Russia after the death (c. 945) of her husband Igor and until their son Svyatoslav came of age (c. 964), have long been the subject of scholarly debate. The problem, as we shall see, is of more than passing interest: its solution could contribute substantially to our understanding of Russia's relations with Byzantium and its western neighbours in the mid-tenth century. During the past fifteen years five major studies have appeared, directly or indirectly concerned with this topic. Their authors, G. Ostrogorsky, J.-P. Arrignon, B. Feidas, A.N. Sakharov, and G.G. Litavrin, differ, often widely, in their conclusions. Thus Ostrogorsky argued that Olga was baptized in Kiev in 954 or 955[1]; Sakharov supposes that her baptism took place in Constantinople between 9 September and 18 October 957[2]; Feidas, who also opts for Constantinople, dates it later in that year[3]; Arrignon places it tentatively in Kiev in 959[4]; while Litavrin, who seems unwilling finally to commit himself, inclines to the view that her baptism took place in Kiev some time between the winter of 957-8 and the summer of 959[5].

1. G. Ostrogorsky, 'Vizantiya i Kievskaya knyaginya Ol'ga', in *To Honor Roman Jakobson* (The Hague-Paris, 1967), p. 1466; German translation 'Byzanz und die Kiewer Fürstin Olga' in the same author's *Byzanz und die Welt der Slawen* (Darmstadt, 1974), p. 44.

2. A.N. Sakharov, 'Diplomatiya knyagini Ol'gi', *Voprosy Istorii*, 1979, no. 10, p. 38; Id., *Diplomatiya Drevney Rusi* (Moscow, 1980), p. 281.

3. B. Φειδᾶς, 'Η ἡγεμονὶς τοῦ Κίεβου Ὄλγα - Ἑλένη (945-964) μεταξὺ Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, τόμ. 39/40 (1972-3), pp. 630-50.

4. J.-P. Arrignon, 'Les relations internationales de la Russie kiévienne au milieu du x[e] siècle et le baptême de la princesse Olga', *Occident et Orient au X[e] siècle. Actes du IX[e] Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public* (Dijon, 2-4 juin 1978) : *Publications de l'Université de Dijon*, 57 (Paris, 1979), pp. 177-8.

5. G.G. Litavrin, 'Puteshestvie russkoy knyagini Ol'gi v Konstantinopol' : problema istochnikov', *Vizantiisky Vremennik*, 42 (1981), p. 39-41.

Such divergences in the views of contemporary scholars would seem to warrant a new study of the problem. The first step in such a study must be a re-examination of the primary sources: for it is in the discrepancies (real or imagined) in the contemporary, or near-contemporary, documents that the disagreements of modern scholars over the time and place of Olga's baptism have their origin.

The sources fall into three groups: the Russian, the Byzantine, and the Latin.

1

The principal Russian source is the Primary Chronicle *(Povest' vremennykh let)*, a composite work by different hands, written in several stages, which achieved its definite form in the second decade of the twelfth century. Under the year 6463 A.M. (September 954-August 955) it tells, with many undoubtedly fictional details, the story of Olga's journey to Constantinople and of her baptism in that city[6]. The story, as it stands, has two markedly contrasting features, each of which probably goes back to a different — and non-extant — source. On one level, which may well have originated in a Kievan or Byzantine ecclesiastical source, the Russian princess is shown, like another queen of Sheba, journeying to the fount of wisdom and the true faith, demanding baptism at the hands of the Byzantine Patriarch and humbly and joyfully imbibing his teaching as a sponge absorbs water. On another level, which possibly goes back to a Varangian saga tradition[7], she is depicted engaged in a battle of wits with the emperor; who, we are asked to believe, was so struck with her beauty and intelligence that he conceived there and then the plan to marry her. The cunning Russian princess, aware of his designs, insisted that he first consent to be her godfather; and the unsuspecting emperor fell into the trap. When, in due course, she was offered the emperor's hand, she tartly reminded him that such a marriage was contrary to the Christian law; to which reminder the chastened emperor replied: 'You have outwitted me, O Olga'.

A few scraps of information on Olga's baptism are provided by a Russian hagiographical work of uncertain origin, thought to have been compiled (though not necessarily in its extant form) in the late eleventh century, and entitled *The Memory and Eulogy of the Russian prince Vladimir.* Its presumed author, a certain James the Monk, is believed to have incor-

6. *Povest' vremennykh let*, ed. V.P. Adrianova-Peretts and D.S. Likhachev, i (Moscow-Leningrad, 1950), pp. 44-5; English translation S.H. Cross and O.P. Sherbowitz-Wetzor (Cambridge, Mass., 1953), pp. 82-3.

7. A. Stender-Petersen, *Die Varägersage als Quelle der altrussischen Chronik* (Aarhus and Leipzig, 1934), p. 38.

porated into this work a 'Eulogy' of Princess Olga, which may have been written as early as the last years of the tenth century. In agreement with the Primary Chronicle (more precisely with its source) James tells us that Olga was baptized in Constantinople; and he adds that fifteen years elapsed between her baptism and her death on 11 July 969[8]. This dating of her baptism — to 954 — accords almost exactly with the date given in the Chronicle.

2

We now turn to the Byzantine sources. By far the most important is *The Book of Ceremonies*, compiled by the Emperor Constantine VII Porphyrogenitus. It contains a detailed account of Olga's reception in Constantinople in 957, written (or at least edited) by her imperial host, within two years (possibly less) after the event[9]. It is thus a first-hand document of the highest value. Since it has of necessity figured prominently in the dossier relating to Olga's conversion to Christianity, its content must be briefly summarized.

The day of the first reception (Wednesday, 9 September) began with two formal audiences at which Olga was received, standing, together with the leading members of her retinue, first by the emperor and then by the empress. There followed a more informal meeting at which she sat in the company of the emperor, the empress and their children, speaking to the emperor 'of whatever she wished' (ὅσα ἐβούλετο). Later that day, a banquet (κλητώριον) was held in her honour, at which she was invited to sit at the empress' table together with the ζωσταί, the highest ranking ladies-in-waiting. On entering the banqueting hall Olga's female companions of princely rank (ἀρχόντισσαι) paid their respects to the empress and her daughter-in-law by prostrating themselves to the ground (προσκυνησάντων), while Olga confined herself to a slight inclination of the head (τὴν κεφαλὴν μικρὸν ὑποκλίνασα). After the banquet a dessert (δούλκιον) was served

8. The text of *The Memory and Eulogy of the Russian prince Vladimir* was published by E. GOLUBINSKY, *Istoriya russkoy tserkvi*, I, part i (2nd ed., Moscow, 1901), pp. 238-45 and by A.A. ZIMIN in *Kratkie soobshcheniya Instituta Slavyanovedeniya*, 37 (Moscow, 1963), pp. 66-75. On this work, whose textual history is obscure, see A.A. SHAKHMATOV, *Razyskaniya o drevneishikh russkikh letopisnykh svodakh* (St Petersburg, 1908), pp. 13-28; A. POPPE, 'Pamięć i pochwała księcia Włodzimierza', in *Słownik Starożytności Słowiańskich*, IV (Wrocław, Warsaw, Cracow, 1967), pp. 16-18. It would appear that the 'Eulogy' of Princess Olga is the common source of the chronology of Olga's baptism in the *Memory and Eulogy* and the Russian Primary Chronicle.

9. CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De caerimoniis aulae byzantinae*, ii, 15, ed. J.J. REISKE (Bonn, 1829), I, pp. 594-8. Hereafter *De caerim.* For the dating of this passage, see *Le Livre des cérémonies*, *Commentaire*, by A. VOGT, I (Paris, 1967), pp. xxxi-xxxiii

in an adjacent room on a golden table, at which Olga sat in the company of the emperor, his son and co-emperor Romanos, and other members of the imperial family. On 18 October the Russian party was again received in the palace. This time, however, only the men of Olga's retinue were admitted to the emperor's table, while she dined in the company of the empress and her family.

Two features in this account in the *Book of Ceremonies* are worth noting here: the high honours accorded to Olga by the emperor and his family during her reception at court on 9 September 957[10]; and the fact that no mention is made of her baptism: rather do we gain the impression that Constantine VII regarded her as a pagan[11].

Another Byzantine source, the chronicle of John Skylitzes, appears to tell a different story. Skylitzes, a high imperial official, wrote in the second half of the eleventh century. The section of his chronicle which covers the third quarter of the tenth century is not free from tendentious judgements of value[12]. Yet he is generally regarded as a reliable recorder of events[13]. For his account of Olga's visit to Constantinople he draws on a non-extant source, possibly of ecclesiastical origin[14]. The account is brief and in places (perhaps deliberately) vague:

> 'And the wife of the prince of Russia who once sailed forth against the Rhomaioi [i.e. Igor, Prince of Kiev], Elga by name, journed to Constantinople after her husband's death. Having been baptized, having exhibited a determination [to abide in] the true faith, and having been honoured in a manner worthy of this determination, she returned home'[15].

10. During her informal meeting with the imperial family Olga was allowed to sit n the emperor's presence, a rare privilege. Equally unusual was the permission, evidently granted her by the court protocol, of 'slightly inclining her head' before the empress, while her companions had to prostrate themselves to the ground. Prostration (προσκύνησις) was normally imposed on all who had audience with the emperor or the empress, including foreign envoys. See OSTROGORSKY, 'Vizantiya i Kievskaya knyaginya Ol'ga', pp. 1469-70; 'Byzanz und die Kiewer Fürstin Olga', pp. 47-8. Olga's second reception at court, on 18 October, was very different and, by contrast with the first, appears to have been somewhat demeaning. It seems that on this occasion she did not even meet the emperor.

11. See below, p. 167.

12. Thus he is unduly concerned to disparage Constantine VII. See A.P. KAZHDAN, 'Iz istorii vizantiiskoy khronografii X v. : 2. Istochniki L'va Diakona i Skilitsy dlya istorii tret'ey chetverti X stoletiya', *Vizantiisky Vremennik*, 20 (1961), pp. 112, 124.

13. Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, i (Berlin, 1958), pp. 335-9.

14. G. OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State* (Oxford, 1968), p. 211.

15. Καὶ ἡ τοῦ ποτε κατὰ Ῥωμαίων ἐκπλεύσαντος ἄρχοντος τῶν Ῥῶς γαμετή, Ἔλγα τοὔνομα, τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἀποθανόντος παρεγένετο ἐν Κωνσταντινουπόλει· καὶ βαπτισθεῖσα καὶ προαίρεσιν εἰλικρινοῦς ἐπιδεικνυμένη πίστεως, ἀξίως τιμηθεῖσα τῆς προαιρέσεως ἐπ᾽ οἴκου ἀνέδραμε: Ioannis SCYLITZAE *Synopsis historiarum*, ed.

This passage is undated, and follows after Skylitzes' report of the baptism in Constantinople of two Magyar chieftains, Βουλοσουδής (Bulcsu) and Γυλᾶς (Gyula), events which took place c. 948 and c. 952 respectively. And it immediately precedes the mention of the marriage, in 956, of Constantine VII's son Romanos (the future Emperor Romanos II) with Theophano, the daughter of a Constantinopolitan inn-keeper. It is clear, however, that in this passage Skylitzes is not listing the events in strict chronological order, but is grouping them thematically[16]. It was natural for him to connect the baptism in Constantinople of the Russian *archontissa* with the earlier baptisms in the imperial capital of the two Hungarian *archontes*. Thus all we can assert with confidence about Skylitzes' dating of Olga's baptism is that it took place on his reckoning some time after 952, the approximate date of Gyula's baptism, the account of which precedes his reference to Olga's journey to Constantinople.

Skylitzes also tells us that, on the occasion of her baptism, Olga was "honoured" by the Byzantines in some unspecified manner. It is tempting, though probably hazardous, to assume a connection between the 'honours' paid to Olga and those which, on Skylitzes' showing, were accorded to the Hungarian chieftains, both of whom on their baptism were given the Byzantine court title of *patrikios*[17]. There is no evidence that Olga was ever granted a Byzantine title; yet there is nothing inherently implausible in this possibility.

Our two Byzantine sources, then, appear to contradict each other, at least over the place of Olga's baptism. Constantine Porphyrogenitus, in his account of her reception at the Byzantine court in 957, seems to regard her as a pagan. Skylitzes plainly states that she was baptized in Constantinople.

3

Our principal Latin source may help us to resolve this contradiction. This is the chronicle known as the Continuation of the Chronicle of the Abbot Regino of Prüm, and it is now established beyond doubt that it was written between 966 and the early part of 968 by Adalbert of St.

I. Thurn (Berlin, 1973), p. 240. The account of Olga's journey to Constantinople and baptism in that city by the twelfth-century chronicler John Zonaras (*Epitomae historiarum*, xvi, 21, ed. Bonn, 1897, vol. 3, pp. 484-5) is wholly dependent on Skylitzes and adds nothing new.

16. See Litavrin, *op. cit.*, p. 40.

17. There is a striking verbal similarity between the passages in Skylitzes' chronicle referring to the honours received by Olga (ἀξίως τιμηθεῖσα τῆς προαιρέσεως), Bulcsu (τῇ τῶν πατρικίων ἀξίᾳ τιμηθείς), and Gyula (τῶν ἴσων ἀξιωθεὶς... τιμῶν): *Ibid.*, p. 239.

Maximin, the future archbishop of Magdeburg[18]. What we know of Adalbert suggests on the whole an accurate and reliable reporter. In the 950s he acquired legal skills by working in the Ottonian chancellery. After a period as a monk in the monastery of St. Maximin in Trier (958-61), he was consecrated bishop and appointed (in 961) to head the mission sent by Otto I to Russia. On his return to Germany in 962, he was befriended by William, archbishop of Mainz, who, in the absence in Italy of his father Otto I, headed the government of the *Reich*. Adalbert was invited by Otto to the German court and, during the next four years, worked again in the royal chancellery. Between 966 and 968 he was abbot of the Monastery of Weissenburg in Alsatia, where he wrote his chronicle. In the autumn of 968 he was appointed by Otto I to the newly created archbishopric of Magdeburg. He died in 981[19]. He belonged to the highest circles of the German church; and, owing to his legal training, experience gained in the royal chancellery, and exalted connections, he had access to state documents and was competent to assess their political and religious significance. His chronicle, which covers the years from 907 to 967, is regarded as the outstanding work of tenth-century German historiography[20]. He had, moreover, a first-hand knowledge of Russia and her ecclesiastical affairs; and for this reason alone his evidence merits careful consideration.

In 959, Adalbert tells us, 'envoys from Helen [i.e. Olga], queen of the Russians, who was baptized in Constantinople in the reign of the Emperor Romanos [Romanos II, 959-63] of Constantinople, came to the king [Otto I] and falsely, as it later became apparent, asked for a bishop and priests to be ordained for that people'[21]. We are not told when exactly the Russian envoys arrived in Germany, nor where their meeting with Otto I took place.

Otto's first response to Olga's request seems to have been rapid. In Frankfurt, where the king spent Christmas of that same year (959), Libutius, a monk of St. Alban's monastery in Mainz, was consecrated, presumably

18. *Reginonis abbatis Prumiensis chronicon cum continuatione Treverensi*, ed. F. KURZE (Hanover, 1890) (*Monumenta Germaniae Historica in usum scholarum)*, pp. 170-2.

19. On Adalbert see M. LINTZEL 'Erzbischof Adalbert von Magdeburg als Geschichtsschreiber', in the same author's *Ausgewählte Schriften*, II (Berlin, 1961), pp. 399-406; K. HAUCK, 'Erzbischof Adalbert von Magdeburg als Geschichtsschreiber' in *Festschrift für Walter Schlesinger*, ed. H. Beumann, ii (Cologne and Vienna, 1974), pp. 276-353. For these and other references to Adalbert and his work I am much indebted to Prof. K.J. Leyser.

20. LINTZEL, *op. cit.*, p. 400.

21. 'Legati Helenae reginae Rugorum, quae sub Romano imperatore Constantinopolitano Constantinopoli baptizata est, ficte, ut post claruit, ad regem venientes episcopum et presbiteros eidem genti ordinari petebant' : *Reginonis abbatis... chronicon cum continuatione...* p. 170.

during the Christmas season, 'bishop for the Russian people' by Archbishop Adaldag of Hamburg-Bremen[22].

Libutius' consecration was followed by a delay of more than a year. Adalbert gives no explanation for this, beyond observing in his usual laconic manner that during the whole of 960 and the early months of 961 the newly appointed Bishop of Russia was prevented from going there 'quibusdam dilationibus'[23]. It may be that this delay was connected with Otto I's plans for the ecclesiastical organization of the Slav lands beyond the eastern borders of his realm, in which the archbishopric of Magdeburg, created with papal authorisation in 967, was to play the leading role. Otto I may well have decided during the winter of 959-60 that the opportunity of extending eastward the influence of the *Reich* and of reviving the missionary traditions of the Carolingian empire required not only delicate negotiations with Rome, but also further knowledge of conditions in this distant Slav realm that now seemed willing, of its own accord, to enter his orbit[24].

Before he had a chance to set out on his mission, Libutius died on 15 March 961. Adalbert describes (in the third person singular) his own appointment to head the mission to Russia, a task he accepted very reluctantly and for which, with some rancour, he blames his patron, Archbishop William of Mainz. He was consecrated in his turn 'bishop for the Russian people' and, liberally provided for the needs of his journey by King Otto, left for Russia, probably later in the same year (961)[25].

Adalbert describes the outcome of his journey to Russia with tantalizing brevity and vagueness. 'Unable', he writes, 'to accomplish successfully any of the purposes for which he had been sent, and seeing that he was exerting himself in vain, he returned home. While some of his companions were killed during the homeward journey, he himself escaped with great difficulty'[26]. He returned to Germany in 962, intending to report on the

22. 'Rex natale Domini Franconofurd celebravit, ubi Libutius ex coenobitis sancti Albani a venerabili archiepiscopo Adaldago genti Rugorum episcopus ordinatur' : *ibid.*

23. *Ibid.*

24. Owing to lively trade relations between the two countries Russia was by no means unknown in Germany during the tenth century. See G. VERNADSKY, *Kievan Russia* (New Haven, 1948), p. 338; F. DVORNIK, 'The Kiev State and its Relations with Western Europe', *Transactions of the Royal Historical Society*, 29 (1947), pp. 27-46; ARRIGNON, *op. cit.*, p. 176.

25. 'Cui [Libutio] Adalbertus ex coenobitis sancti Maximini machinatione et consilio Willihelmi archiepiscopi... peregre mittendus in ordinatione successit. Quem piissimus rex solita sibi misericordia omnibus, quibus indigebat, copiis instructum genti Rugorum honorifice destinavit' : *ibid.*, p. 170.

26. 'Eodem anno (962) Adalbertus Rugis ordinatus episcopus nihil in his, propter quae missus fuerat, proficere valens et inaniter se fatigatum videns revertitur et quibusdam ex suis in redeundo occisis ipse cum magno labore vix evasit' : *ibid.*, p. 172.

result of his mission to Otto I; but the king was in Italy, where on 2 February, 962, he was crowned emperor in Rome by the Pope. In his absence Adalbert was befriended 'quasi frater a fratre' by Archbishop William of Mainz, who had chosen him to head the mission to Russia. The unhappy missionary was rewarded for his labours by employment at the German court[27].

Adalbert's account of his Russian mission is repeated in an abbreviated form in several German chronicles of the late tenth and early eleventh centuries. Two of them, however, the Hildesheim and the Quedlinburg Annals, supply a detail that Adalbert does not mention: Olga's envoys to Otto I, they state, declared that their people wished to renounce paganism[28].

For our present purpose, the importance of Adalbert's evidence lies mainly in three of his statements: (1) that Olga was baptized in Constantinople; (2) that this occurred in the reign of Romanos II; and (3) that her Christian name was Helen. This evidence must now be examined more closely in an attempt to determine whether it is coherent as a whole, whether it is reconcilable with the evidence of the other sources, and whether it is consistent with what we know of Russo-Byzantine relations between 957 and 962.

(1) On Olga's baptism in Constantinople there is in our sources an impressive degree of agreement. Every one of the documents that mention her baptism — the Primary Chronicle, *The Memory and Eulogy of the Russian prince Vladimir*, the chronicle of Skylitzes, and Adalbert's report on his mission — state that she was baptized in the Byzantine capital. No medieval source states otherwise. The contrary view rests essentially on one key argument: the silence of The Book of Ceremonies. It is hard to believe that, had Olga been baptized during her stay in Constantinople in 957, Constantine VII would not have mentioned this event. Ostrogorsky regards this argument 'from silence' as crucial, and it is difficult not to agree with him[29].

Though Ostrogorsky's arguments against the view that Olga was baptized in Constantinople in 957 seem to me convincing, he is, in my opinion, on far less solid ground when he argues that she was baptized in Kiev

27. *Ibid.*

28. 'Professi sunt se velle recedere a paganico ritu' : *Annales Hildesheimenses* s.a. 960, *Monumenta Germaniae Historica in usum scholarum* (Hanover, 1878), pp. 21-2. 'Professi sunt, se velle recedere a paganismo' : *Annales Quedlinburgenses* s.a. 960, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, iii (Hanover, 1839), p. 60.

29. Ostrogorsky, 'Vizantiya i Kievskaya knyaginya Ol'ga', pp. 1459-63; 'Byzanz und die Kiewer Fürstin Olga', pp. 36-41. Ostrogorsky disposes effectively of the argument that The Book of Ceremonies, being a practical guide to court ceremonial, had no reason to mention so exceptional an event as the baptism of the regent of Russia.

in 954 or 955, and was thus already a Christian when she visited Constantine VII's court. I have given elsewhere my reasons for believing that she was in fact still a pagan at that time[30]. They include the absence of any specifically Christian features in her reception in 957, which, on Constantine's own showing, was 'in all respects similar' to the audiences he accorded to ambassadors from various regions of the Arab world; the absence from the ceremonies of Olga's reception at court of the 'baptized Russians' who then formed part of the palace guard[31]; the composition of Olga's party, which included some 22 diplomatic officials and some 44 merchants from Russia, which suggests that the purpose of her journey to Constantinople was political and commercial; the fact that Constantine refers to her by her pagan name Elga and not by her Christian name Helen; and the impression, conveyed both by the Book of Ceremonies and the Russian Primary Chronicle, that Olga failed in 957 to obtain from the Byzantine government satisfactory political and commercial terms, and returned home displeased.

The Book of Ceremonies provides strong negative evidence that Olga was not baptized in Constantinople in 957. *Pace* Ostrogorsky, however, it cannot be used to support the theory that she became a Christian before her visit to Byzantium in that year. And its evidence certainly does not preclude the possibility that she was baptized in Constantinople at some later date.

(2) We now come to the second of Adalbert's statements: that Olga's baptism took place in the reign of the Emperor Romanos II. Romanos came to the throne on 9 November 959, and died on 15 March 963. In fact, to be internally consistent, Adalbert's evidence must mean that Olga was baptized some time between 9 November 959 and the beginning of 962: for, on Adalbert's showing, by the latter date at the latest he had reached Kiev and learned of Olga's baptism in Constantinople[32]. And this dating must, in turn, be tested for its consistency with what is known of the relations between Byzantium and Russia during those years.

30. See my article 'Russia and Byzantium in the mid-tenth century : The problem of the Baptism of Princess Olga', to appear in the forthcoming issue of *The Greek Orthodox Theological Review* (Brookline, Massachusetts), vol. 28 (1983), no. 2.

31. *De caerim.*, ii, 15, p. 579.

32. Attempts have been made to make Adalbert's words 'sub Romano imperatore' cover those years of Constantine VII's reign during which Romanos was his co-emperor; Romanos was made co-emperor on 6 April 945. See M.V. LEVCHENKO, *Ocherki po istorii russko-vizantiiskikh otnosheniy* (Moscow, 1956), p. 229; LITAVRIN, *op. cit.*, p. 39. They seem to me misguided. Adalbert was well enough informed on European affairs to know who was the principal Byzantine emperor before 9 November 959. Constantine VII was one of the most prominent monarchs in Christendom. 'Sub Romano imperatore' surely means during the *sole* reign of Romanos II.

We learn from a contemporary Byzantine source, the sixth book of 'Theophanes Continuatus', that as soon as he came to the throne Romanos II dispatched 'letters of friendship' to neighbouring countries: among these our chronicler specifically mentions Bulgaria and 'peoples of west and east'. On receipt of these systatic letters all of them replied, declaring their readiness to conclude treaties of friendship with the empire[33]. Though the Russians are not mentioned by name, it is likely enough that one of the recipients of Romanos' friendly advances was Olga of Kiev, the regent of a powerful realm whose support would have been of considerable benefit to the Byzantine Empire, which only a few months previously, in the course of a lengthy war on its eastern frontier, had fought a major battle with the Arabs in Mesopotamia.

The first major military effort of Romanos' reign was directed against Crete. The reconquest of the island from the Arabs had been for the past hundred years a central concern of Byzantine governments. Romanos' chief minister, Joseph Bringas, equipped to this end the largest fleet the Empire had ever possessed. In the summer of 960 this armada, transporting cavalry and infantry, sailed from Constantinople on what was to be one of the greatest military achievements of the middle Byzantine period. After a winter of bitter fighting, the Cretan capital Chandax (Herakleion) fell in March 961 to the forces of the Byzantine commander-in-chief, Nicephorus Phokas[34]. An infantry detachment of Russians *(Rhos)* took part in the siege of the city[35]. There can be little doubt that their presence in Nicephorus' army was the result of diplomatic negotiations between Russia and the Empire. Russian mercenaries, highly prized in Byzantium, were already mentioned, serving in the armed forces of the Empire, in the text of the Russo-Byzantine treaties of 911 and 944[36]; and they took part in the abortive Cretan expedition of 949[37]. It is thus very likely that diplomatic contacts between Byzantium and Kiev were intensified during the first eight months of Romanos II's reign, owing to the imperial government's urgent need to obtain military help from Russia in the impending campaign against Crete. These negotiations were presumably initiated soon after Romanos' peace overtures were received in Kiev, i.e.

33. THEOPHANES CONTINUATUS, vi (Bonn, 1838), pp. 470-1. The author of this passage appears to be Theodore Daphnopates, a high official of Romanos II and a well informed source. See MORAVCSIK, *op. cit.*, pp. 541-2; OSTROGORSKY, *History of the Byzantine State*, p. 210.

34. See G. SCHLUMBERGER, *Un empereur byzantin au Xe siècle. Nicéphore Phocas* (Paris, 1890), pp. 38-114; H. AHRWEILER, *Byzance et la Mer* (Paris, 1966), pp. 112-15.

35. THEOPHANES CONTINUATUS, vi, pp. 476, 481.

36. *Povest' vremennykh let*, pp. 28, 38; English transl., pp. 68, 76.

37. *De caerim.*, ii, 45, p. 664.

late in 959 or early in 960, and were completed by late June or early July 960, when the Byzantine fleet set sail for the island.

On the Russian side these negotiations were undoubtedly conducted by Olga herself. Their urgency — since the preparations for the Cretan campaign were then well under way — probably required her presence in Constantinople. Their successful outcome suggests that, in exchange for Russian military aid, she was able to extract in 960 greater concessions from the government of Romanos II than his father had been willing to grant her in 957. Her baptism may well have formed part of this package deal[38]. The most appropriate date for her christening would appear to be the spring or early summer of 960, either in the final stages of the campaign's preparation, or soon after the imperial navy sailed from Constantinople. On this reckoning, Olga's second journey to Byzantium must have taken place some two and a half years after her return home from her visit to Constantine VII's court.

This reconstruction of the facts would show, I submit, that Adalbert's statement that Olga was baptized in the reign of Romanos II is entirely consistent with what we know of the relations between Byzantium and Russia during the early months of this emperor's reign. And it would also remove any appearance of discrepancy between this statement of Adalbert and the evidence of our two Byzantine authorities, Constantine Porphyrogenitus and Skylitzes.

One discrepancy, however, still remains. The Russian sources — the Primary Chronicle and James the Monk — while agreeing with Adalbert that Olga was baptized in Constantinople, date this event to 954-5. This dating, we have seen, probably goes back to a common source, a panegyric of Princess Olga, composed in the late tenth or early eleventh century. This common source stated that Olga lived after her baptism for fifteen years and died on 11 July 969. The fact that there is no way of checking the accuracy of the figure fifteen has caused some scholars to view this dating with scepticism[39].

It is possible, however, that the dating of the Russian sources goes back to a sound, though misunderstood, kernel of truth. Olga in 954 or 955 might have undergone a preliminary ceremony of reception into the Christian community of Kiev, postponing her final, and sacramental, christening until a later visit to Constantinople. Such conversions in two stages were not unknown in the tenth century among Scandinavians: converts, some time before their formal baptism, underwent an introductory

38. The view that Olga's baptism took place during the Russo-Byzantine negotiations which preceded the Cretan campaign was expressed by ARRIGNON (*op. cit.*, pp. 177-8). In my opinion, however, he is wrong in dating it to 959 and placing it in Kiev.

39. In particular ARRIGNON, *op. cit.*, p. 170, and LITAVRIN, *op. cit.*, p. 36.

rite which allowed them, as catechumens, to consort with Christians; in the documents this rite is called *prima signatio*[40]. By the late eleventh century this pre-sacramental ceremony seems to have been extinct; and it is by no means impossible that James the Monk and the author of the story of Olga's conversion in the Primary Chronicle, writing about that time, confused the *prima signatio* imposed on this Varangian princess with true sacramental baptism[41].

There is yet another reason for believing that the chronology of the Russian sources does not invalidate Adalbert's dating of Olga's baptism. In the earliest manuscript of the Primary Chronicle, copied in 1377, it is stated that Olga travelled to Constantinople and was baptized there in the reign of the Emperor John Tzimisces[42]. Constantine VII's name appears in the story for the first time in a late fifteenth-century manuscript of the Chronicle[43]; and it is hard to avoid the conclusion that the late medieval scribe substituted the name of Constantine VII for that of John I in an attempt to make his chronology conform to the evidence of the Book of Ceremonies. To be sure, Olga could not have travelled to Constantinople in the reign of John Tzimisces (969-76); but the reference, however erroneous, to this emperor in what is reliably considered to have been the earliest version of the Primary Chronicle shows at least that its author believed that Olga was baptized in the reign of one of Constantine VII's successors.

(3) Adalbert's third statement, that Olga's Christian name was Helen, can be considered more briefly. It accords with the evidence of the

40. See W. LANGE, *Studien zur christlichen Dichtung der Nordgermanen* (Göttingen, 1958), pp. 179-81; L. MUSSET, 'La pénétration chrétienne dans l'Europe du nord et son influence sur la civilisation scandinave', in *La conversione al cristianesimo nell' Europa dell' alto medioevo* : Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull' Alto Medioevo, 14 (Spoleto, 1967), pp. 287-8.

41. Several Russian historians, without mentioning the *prima signatio*, believe that Olga underwent a double ceremony of reception into the Christian church, the first time in Kiev, the second time in Constantinople. Thus V. PARKHOMENKO suggested that she may have been first received as a catechumen into the Christian community in Kiev (c. 954), and later baptized in Constantinople : *Nachalo khristianstva Rusi. Ocherk iz istorii Rusi IX-X vv.* (Poltava, 1913), p. 133. A.N. SAKHAROV goes further in this direction, and seems to favour the idea that Olga may have been baptized twice, privately in Kiev and later publicly in Constantinople : 'Diplomatiya knyagini Ol'gi', pp. 27, 35; *Diplomatiya Drevney Rusi*, pp. 262-3, 276-7. A double baptism seems improbable on theological grounds.

42. *Povest' vremennykh let*, ii, p. 188. John Tzimisces is also named as the reigning emperor at the time of Olga's visit in a Novgorod chronicle which reproduces a text earlier than that of the Primary Chronicle : see *Novgorodskaya pervaya letopis' starshego i mladshego izvodov* (Moscow-Leningrad, 1950), p. 113; *Povest' vremennykh let*, ii, p. 164; SHAKHMATOV, *op. cit.*, p. 545.

43. *Povest' vremennykh let*, i, p. 44; ii, p. 188.

Russian sources, the Primary Chronicle and James the Monk, both of which assert that she took the name Helen on baptism[44]. It is generally believed, rightly in my view, that she assumed this name in honour of the Empress Helen, the wife of Constantine VII. It seems to have been customary for at least the male rulers of foreign lands who accepted Byzantine Christianity to receive on baptism the name of the reigning emperor; in this way they acknowledged his spiritual paternity[45]. It is natural to assume that, in accepting the Christian name of Constantine VII's imperial consort, Olga became in like manner her god-daughter, thus acknowledging — at least in the Byzantine reading of the facts — that she now belonged to the family of Christian rulers over which the emperor presided[46].

It is true that Helen Lecapena ceased to be the reigning empress on 9 November 959, the day of her husband's death. However, she retained the rank of Augusta and continued to live in the imperial palace until her death on 19 or 20 September 960[47]. Olga had met Helen personally in 957, and had dined with her twice in that year[48]. If she revisited Constantinople in the spring or summer of 960, it would have been natural for her to renew her acquaintance with the dowager empress. Personal

44. *Povest' vremennykh let*, i, p. 44; English transl., p. 82; *Pamyat' i pokhvala*, ed. GOLUBINSKY, pp. 239, 242; ed. ZIMIN, pp. 67, 70. See note 8 above.

45. King Boris of Bulgaria at his baptism in 864 or 865 assumed the name Michael in honour of the reigning emperor, Michael III: THEOPHANES CONTINUATUS, iv, p. 163. Similarly Vladimir of Russia (c. 988) was christened Basil in honour of his imperial godfather Basil II: Metropolitan HILARION, *Slovo o zakone i blagodati*, in *A Historical Russian Reader*, ed. J. FENNELL and D. OBOLENSKY (Oxford, 1969), p. 12.

46. A.N. SAKHAROV has argued that Olga was called Helen after the mother of the Emperor Constantine the Great ('Diplomatiya knyagini Ol'gi', p. 37; *Diplomatiya Drevney Rusi*, p. 279). He relies on a passage in the Primary Chronicle : 'She [i.e. Olga] was given in baptism the name Helen, like the empress of old, the mother of the great Constantine' (*Povest' vremennykh let*, p. 44; English transl., p. 82). In fact the passage implies no more than a comparison between the roles played by Helen and Olga in the conversion of their respective countries. This comparison, heightened by the parallel between Helen's son Constantine and Olga's grandson Vladimir (who made Christianity the official religion of the Russian state), was, as Arrignon rightly points out, a literary cliché in eleventh-century Russia. It was pointedly made by the Russian Metropolitan Hilarion about 1050 : *A Historical Russian Reader*, p. 15. It may be added that the wording of James the Monk does not support Sakharov's view.

47. THEOPHANES CONTINUATUS, vi, p. 473 (19 September) ; Ioannis SCYLITZAE *Synopsis historiarum*, ed. I. THURN (Berlin, 1973), p. 252 (20 September). ARRIGNON (*op. cit.*, p. 178) mistakenly states that Helen was dispatched to a monastery early in 960, an error repeated by LITAVRIN (*op. cit.*, p. 38). In fact only her daughters were forcibly removed from the palace, apparently under pressure from Romanos' wife Theophano : SCYLITZES, *loc. cit.* The empress mother, after making a frightful scene, was allowed to remain.

48. *De caerim.*, pp. 596-8.

and diplomatic reasons would have caused Helen to be chosen to act as sponsor at Olga's baptism. She was then, it is true, in poor health and deprived of political power. Yet she seems to have retained the affection of the emperor her son: and her funeral was an occasion for a public display of some magnificence[49].

This examination of Adalbert's evidence has shown, I hope, that his statements that Olga was baptized in Constantinople in the reign of Romanos II and that she was christened Helen have stood up well to the three crucial tests mentioned above: internal coherence, substantial agreement with the other sources, and consistency with the state of Russo-Byzantine relations between 957 and 962[50].

It remains to consider two further questions raised by Adalbert's testimony: what was the purpose of Olga's embassy to Germany in 959? And why did Adalbert's mission to Russia fail?

On the first question Adalbert is clear and explicit: Olga's envoys were instructed to ask Otto I to send a bishop and priests to administer the new Russian church. The fact that this request, in Adalbert's words, later proved to be 'false' does not invalidate the fact that it was made. Modern historians have shown a strange reluctance to accept his statement at its face value, attributing every motive — political, military, commercial — except the religious one to Olga's embassy[51]. To be sure, secular motives of this kind may have played some part in Olga's decision to turn to the west; indeed, in the circumstances of the time, the acceptance of a German ecclesiastical hierarchy would almost certainly have involved her country in a degree of political alignment with the Ottonian *Reich*[52]. Nevertheless

49. THEOPHANES CONTINUATUS, vi, p. 473.

50. Those scholars who are unwilling to accept Adalbert's evidence have tried to impugn his reliability on general grounds. Thus it has been claimed that he may have been deliberately misinformed about the place of Olga's baptism by the Russian or Greek Christians in Kiev (ARRIGNON, *op. cit.*, p. 178); that he was led into error by his ignorance of the Russian language (FEIDAS, *op. cit.*, p. 648); and that he was prevented from learning the truth by his isolation from the Christian community in Kiev, and from Otto I's court at the time of the arrival of Olga's embassy in Germany (LITAVRIN, *op. cit.*, p. 39). This scepticism seems to me wholly misguided.

51. ARRIGNON argues that the purpose of Olga's embassy was to conclude a commercial agreement with Germany (*op. cit.*, pp. 174-6). He is supported by LITAVRIN (*op. cit.*, p. 38). According to SAKHAROV, Olga's aim was to 'establish political links with the Empire' ('Diplomatiya knyagini Ol'gi', p. 49; *Diplomatiya Drevney Rusi*, p. 295) — an unfortunate turn of phrase, as in 959 Otto I was still king, not emperor. FEIDAS, assuming that Olga's embassy pursued 'purely political' aims, believes that she wished to conclude with Otto a military alliance against the Magyars who, he claims, were then threatening Kievan Russia, Germany, and Byzantium (*op. cit.*, pp. 645-6) — as though four years after their defeat at the battle of the Lech the Magyars were capable of threatening anyone.

52. In 866 King Boris of Bulgaria, disappointed in the treatment he was receiving

there are no valid reasons for setting aside Adalbert's plain statement that Olga was seeking a German clergy. He was, we have seen, in a good position to know the facts: he was familiar with what archival material there was in the Ottonian state and, in all probability, had met Olga in Kiev. It is not apparent that he had any motive for concealing the truth. Moreover, his evidence regarding Olga's ecclesiastical plans is inherently plausible. She had recently returned from Constantinople, still a pagan and resentful of her treatment by the government of Constantine VII. What we know of her foreign policy shows that she was keenly interested in her country's international status and prestige. Byzantium seems to have grudged her both. She could well have hoped to fare better with the Saxon king, soon to become emperor, whose political star was rising in Christendom and whose spiritual partner, the Roman church, seemed to be fast advancing on Russia, in the wake of the German *Drang nach Osten*. It surely makes good sense to accept Adalbert's statement that the purpose of Olga's embassy was to secure a German clergy for the Christians of Russia.

How, then, are we to interpret his assertion that the Russian request later proved to be 'false'? We are now faced with the second of our final questions — the reasons for the failure of Adalbert's mission. They must surely lie in the conditions he found on his arrival in Russia. During the years 959-62 Olga was still the effective ruler of the country. Her son Svyatoslav, still a minor, was acquiring the warlike qualities for which he was soon to become famous, under the growing influence of his military retinue, which consisted largely of Varangians. To his mother's attempts to convert him to Christianity he replied: 'How could I alone accept another religion? My retainers will laugh at me'[53]. Svyatoslav's addiction to paganism was to remain with him all his life. Christianity, on the other hand, was not unknown in Kiev at the time, and a Christian community, no doubt partly staffed by a Greek clergy, had survived intermittently in the city for at least several decades[54]. It must have been powerfully reinforced by Olga's conversion. And so, when Adalbert arrived in Kiev[55]

from his Byzantine patrons, sent an embassy to King Louis the German at Regensburg, asking for a bishop and priests to be sent to his country. The Bulgarians had earlier concluded a political alliance with the Franks : '[Boris] ...mittens ad Hludowicum regem Germaniae, qui ei foedere pacis coniunctus erat, episcopum et presbiteros postulavit' : *Annales Bertiniani*, s.a. 866, *Monumenta Germaniae Historica in usum scholarum*, pp. 85-6.

53. *Povest' vremennykh let*, p. 46; English transl., pp. 83-4; D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth* (London, 1971), p. 284.

54. Obolensky, *op. cit.*, pp. 182-9.

55. Adalbert does not explicitly state that he reached Kiev. However, the outcome of his mission would remain incomprehensible unless we assume that he did.

late in 961 or early in 962, he faced two potentially hostile groups: the Christians who, under Olga's leadership, belonged to the Byzantine Church; and the pagans, whose protagonists were Svyatoslav and his military retinue.

Which of these two groups is more likely to have wrecked Adalbert's mission, caused the death of several of his companions, and made him return post-haste to Germany? At first sight the pagans would seem the more probable candidates. The massacre of some of the German missionaries during their homeward journey is certainly more likely to have been perpetrated by Svyatoslav's storm-troopers than by Kiev's Christian community. The Russian pagans must have felt threatened in their ancestral customs and beliefs by the arrival of the German bishop and his attendant clergy and, even after their departure from Kiev, may well have vented their fear and anger by this act of violence. It will be recalled that according to the Hildesheim and Quedlinburg Annals Olga's envoys told Otto I that her people wished to renounce paganism[56].

Yet this very fact, when coupled with Adalbert's accusation of duplicity which he levels against the Russian envoys, must give us pause. His use of the adverb *ficte* would be hard to understand if, having been sent as a missionary to a people who had professed their desire to abandon paganism, he found on arrival in their country that they had simply changed their mind and wished to remain pagans. The adverb, however, will seem more appropriate if we suppose that Adalbert, having set out on his mission in the belief that he was going to preach Christianity to a pagan nation, found on arrival that its ruler had in the meantime, between the dispatch of her embassy to Otto I and his own arrival in Kiev, been baptized in Constantinople into the Byzantine Church. Seeing that the Christian party in Kiev was now firmly wedded under its ruler to the Byzantine Church, he naturally concluded that he and his sovereign had been tricked by Olga.

Another argument can be advanced in support of the view that the prime responsibility for the failure of Adalbert's mission lay with the Christians of the Byzantine obedience, and not with the Russian pagans. If the pagans had appeared to him as the main obstacle on his arrival in Kiev, would he not have chosen to remain in Russia a little longer, in an effort to convert them? It is true that Adalbert was a reluctant, and possibly unheroic, missionary. Yet the warm reception he was given on his return by Archbishop William, and his subsequent appointment by Otto I to the important archbishopric of Madgeburg, show that no shadow of blame rested on him after his Russian mission in the eyes of the highest authorities of the German *Reich*.

56. See above, p. 166.

If the pro-Byzantine party in Kiev was mainly responsible for wrecking Adalbert's mission, it may seem strange that he did not mention this in his chronicle. His journey to Russia had been a frightening and humiliating experience. Why did he not give vent to his feelings by expatiating on the familiar theme of Greek perfidy? He chose instead to describe the outcome of his mission in terms of quite remarkable vagueness. The tone of his chronicle, it is true, is on the whole restrained and laconic[57]. Yet here one cannot but suspect, behind the impersonality and equivocation of his language, a degree of tactful self-censorship. His master Otto I had recently been engaged in delicate negotiations with the government of Romanos II over Byzantine recognition of his imperial title. The dispatch of a German mission to Russia could hardly fail to be interpreted in Constantinople as a hostile act[58]. The precise nature of Otto I's relations with Byzantium between 960 and 963 is still unclear[59]. But, whether they were fiiendly or cool, it would have been natural for Adalbert, writing between 966 and 968, to have played down the anti-Greek character of his mission to Russia in the interests of his sovereign, who was vitally concerned in the recognition by the Byzantine authorities of his recently acquired imperial title.

It is time to sum up the results of this inquiry. It has rested primarily on the examination of the two most reliable sources on Olga's relations with Byzantium, whose authors, in one case certainly, in the other very probably, actually met the Russian princess: Constantine VII's Book of Ceremonies and Adalbert's Continuation of Regino's Chronicle. I argued that a careful reading of the former suggests that Olga was still a pagan

57. 'The laconic Adalbert of St Maximin' : K.J. LEYSER, *Rule and Conflict in an early medieval Society : Ottonian Saxony* (London, 1979), p. 17. Virtually the only exception is his outburst against Archbishop William, whose intrigues, Adalbert claims, were responsible for his appointment to head the mission to Russia.

58. K.J. LEYSER believes that the detention in 960 of Otto's envoy, Liudprand of Cremona, by the Byzantine authorities on the island of Paxos in the Ionian Sea may have been due to the Byzantine government's knowledge of the Saxon king's plans to send a missionary bishop to Kiev : 'The Tenth Century in Byzantine-Western Relationships', in *Relations between East and West in the Middle Ages*, ed. D. BAKER (Edinburgh, 1973), pp. 30, 50 ; reprinted in the same author's *Medieval Germany and its Neighbours 900-1250* (London, 1982), pp. 104, 124.

59. W. OHNSORGE believes that these relations were friendly : 'Die Anerkennung des Kaisertums Ottos I. durch Byzanz' and 'Otto I. und Byzanz', both in the same author's *Konstantinopel und der Okzident* (Darmstadt, 1966) pp. 176-207, 208-26; see also the same author's 'Konstantinopel im politischen Denken der Ottonenzeit', in *Polychronion. Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag* (Heidelberg, 1966), pp. 388-412. The same view is advanced by R. FOLZ : 'L'interprétation de l'empire Ottonien', *Occident et Orient au Xe siècle*, pp. 9-10 : see note 4 above. The opposite view is argued by LEYSER ('The Tenth Century in Byzantine-Western Relationships', pp. 29-30, 50; *Medieval Germany and its Neighbours*, pp. 103-4, 124).

when she visited Constantinople in 957, and that her negotiations with the government of Constantine VII were a failure from the political and commercial points of view. Frustrated in her hopes of obtaining the desired concessions from the Empire, which may have included the request for a high-ranking ecclesiastical hierarchy, Olga turned two years later to Germany, and asked for a Latin bishop and priests from Otto I. A few months after her embassy left for Germany, she received an official and friendly letter from Romanos II, announcing the death of Constantine VII (on 9 November 959) and his own accession to the Byzantine throne. In the expectation, and perhaps knowledge, that the warmth of the new emperor's message heralded a change in the Empire's policy towards Russia, she travelled — I believe — a second time to Constantinople. There, in the spring or early summer of 960, she conducted the negotiations with Byzantium which resulted in a peace treaty between Russia and the Empire. Its terms included the participation of Russian troops in the Cretan campaign of 960-1, and Olga's baptism into the Byzantine Church.

A year or so after Olga's return home, the long-delayed German mission, led by Bishop Adalbert, arrived in Kiev. During the past two years Olga's desire for an alliance with Otto I, which no doubt would have followed her acceptance of a German hierarchy, had considerably cooled, very probably under Byzantine diplomatic pressure. Her baptism in Constantinople finally destroyed the prospects of Latin Christianity in Russia. Adalbert and his companions, seeing that the pro-Byzantine party was solidly entrenched in Kiev, had no option but to return home. Olga, the ambiguity in her foreign policy now resolved, remained faithful to the Byzantine Church until her death in 969[60].

Dimitri OBOLENSKY

60. Some of the elements of this scenario were put forward briefly and without much supporting argument in the unfortunately now largely forgotten book by the Ukrainian historian V. PARKHOMENKO (*Nachalo khristianstva Rusi. Î Ocherk iz istorii Rusi IX-X vv.*, Poltava, 1913, pp. 126-45). Parkhomenko's thesis does not differ very much from the one I have argued in this paper. On two points only would I take issue with him : he dates Olga's baptism to the period between the summer of 960 and the autumn of 961 (too late, in my opinion) and believes that her sponsor was the Emperor Romanos II, thus ignoring the evidence for her spiritual relationship with Helen Lecapena.

TABLE DES MATIÈRES

Ire PARTIE : PHILADELPHIE BYZANTINE

IIe PARTIE : ETUDES